

81-D  
TABLEAU  
DU COMMERCE,

ET DES POSSESSIONS DES EUROPÉENS  
EN ASIE ET EN AFRIQUE.

Distribué selon les conditions des préliminaires  
de paix signés entre la France & l'Angleterre,  
le 20 Janvier 1783, & qui comprend l'état  
actuel des Gouvernements de ces deux parties  
du monde, les Mœurs de leurs Habitans,  
leurs Forces, leurs Loix, leurs Usages, leur  
Commerce, leur Religion & le tableau des  
divers intérêts des Puissances Européennes  
avec les Nations éloignées.

*Ouvrage destiné à servir de suite à l'État  
Physique, Politique, Ecclésiastique &  
Militaire de l'Amérique.*


Par l'Auteur de l'État des Cours de l'Europe.

---

Prix 4 liv. 4 s. les 2 vol. brochés.

---

TOME PREMIER.

  
A PARIS.

Chez { L'Auteur, rue Garancieres.  
LAMY, Libraire, quai des Augustins.

---

M. DCC. LXXXIII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

3371

1783

Qpc



---



---

 AVANT-PROPOS.
 

---

LE succès prodigieux qu'a eu l'*État de l'Amérique*, si avantageusement connu sous le nom d'*Almanach Américain*, nous a déterminés à publier, sous la même forme, l'*État de l'Asie & de l'Afrique*. La marche que nous avons suivie dans le premier de ces Ouvrages, la distribution que nous avons adoptée, l'impartialité à laquelle nous nous sommes attachés, l'heureux choix des sources où nous avons puisé, tout cela, sans doute, a couvert la faiblesse de l'Écrivain, & nous a valu l'accueil précieux dont le Public a bien voulu nous honorer.

La plume éloquente, que nous prenions pour guide, en composant l'*Almanach Américain*, nous a encore prêté de puissans secours, pour les deux Ouvrages que nous publions ici; & il n'est aucun de nos Lecteurs qui ne reconnaisse, dans la plupart de nos tableaux, la touche fine & délicate, le pinceau mâle & nerveux qui a tracé l'*Histoire Philosophique des deux Indes*. Aux réflexions souvent judicieuses de cet Observateur, nous avons ajouté celles des Voyageurs qu'il n'a pu consulter; nous avons comparé les relations des uns & des autres, balancé leurs opinions, rapproché leurs idées. Eclairés du flambeau de la saine Philosophie, nous avons quelquefois proscrit leurs préjugés, détruit leurs conjectures, écarté la partialité, qui n'anime que trop souvent une Nation contre

iv AVANT-PROPOS.

une autre; & nous nous sommes fait un devoir de rapporter tout simplement les faits qui devaient concourir à former notre plan, & de rendre à chaque peuple la justice qu'il nous a paru mériter.

L'effervescence qui se montre aujourd'hui en Europe, & le vif intérêt que chaque Nation témoigne pour les progrès du commerce, ne nous permettent pas de douter qu'on ne reçoive avec quelque satisfaction un Ouvrage qui représente le théâtre où s'exerce, avec plus d'activité que jamais, l'industrie des Puissances Européennes. Quoique nous soyons fort éloignés de croire que cette production soit arrivée au degré de perfection à laquelle elle est atteint en des mains plus habiles que les nôtres, nous présumons au moins, qu'elle pourra suffire pour faire connaître les principales branches de notre commerce dans les régions éloignées. Si notre plan est adopté, peut-être serons-nous un jour à portée de lui donner le dernier trait.

D'ailleurs, jaloux de réunir, sous un seul point de vue, le tableau du commerce de l'Univers, nous nous proposons de publier incessamment l'*État de l'Europe*, sous la même forme; & déjà l'Ouvrage serait sous-presse, si nous n'eussions craint qu'en prévenant ainsi le jugement du Public, nous ne nous fussions privés de l'avantage de mettre à profit les observations qu'il pourra nous faire sur le plan que nous avons suivi.



T

I

DU

ET DE



Ét

TABL

L'As

les obs

43°. &

directio

Tom



T A B L E A U  
PHILOSOPHIQUE  
DU COMMERCE,  
*ET DES POSSESSIONS DES EUROPÉANS  
EN ASIE ET EN AFRIQUE.*

---

---

A S I E.

P R E M I E R E P A R T I E.

*État des Gouvernemens d'Asie.*

---

---

I.

T A B L E A U D E L' A S I E E N G É N É R A L.

L'ASIE est un vaste Continent, qui, selon les observations des Russes, s'étend entre le 43°. & le 207°. degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre, elle s'étend, depuis

Tome I.

A

le 77°. degré de latitude septentrionale, jusqu'au 10°. de latitude méridionale. La partie de ce grand Continent, comprise dans la zone tempérée, entre le 35°. & le 50°. degré de latitude, paraît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au nord qu'au midi, par deux grandes chaînes de montagnes, qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie-Mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile, jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierres calcaires ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres faussiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite *Bucharie*.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui

coulent  
charier  
l'Asie,  
autant  
raient  
tinent  
ne saur  
voir dit  
de souf

Parn  
dégagé  
resté d  
qui est  
qu'elle  
çonné  
l'Océan  
raines,  
opposer  
suffit po  
l'y voit  
conduit  
les vase  
traînés.  
Caspien  
reçoive  
dehors.  
du baro  
est au-c  
nes; pa  
cas de  
souterra  
des déb  
La m

coulent en différens sens. Ces fleuves qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie, des débris d'un terrain stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourraient gagner les côtes, & assurent à ce Continent une consistance, une durée que les autres ne sauraient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparaître plusieurs fois sous les eaux avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques Physiciens ont soupçonné que cette mer communiquait avec l'Océan & la mer Noire, par des voix souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions, l'évaporation qui suffit pour vider l'eau à mesure que les fleuves l'y voïtrent, & la facilité avec laquelle les conduits souterrains auraient été obstrués par les vases & les sables que l'eau y aurait entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves sans les verser au dehors. Il paraît certain, par les observations du barometre, faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines; par conséquent elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains, que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale qui baigne les côtes septen-

trionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer, disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi une fois ce passage. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sincères, ou pas encore assez éclairés pour mériter une créance entière.

La mer des Indes, qui pèse & panche sur le milieu de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines, qui commencent à l'île de Madagascar, &, continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, Géographe, qui a considéré la terre en Physicien, traçant la Carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer, comprise entre cette longue chaîne d'îles & les côtes méridionales de l'Asie, soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'occident, entre l'Arabie & la Perse, est terminé au midi par cette chaîne d'îles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin, qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique & la mer Rouge. Le second bassin forme le golfe de Bengale. Le troisième est le grand Archipel,

qui cor  
& les I  
joint l  
tient le  
mer &  
veau ba  
de mon  
les îles  
ces îles  
riles, q  
presqu  
ferme u  
dont l'e  
Banbou  
cette m

L'Asi  
plus bea  
du mond  
produit  
& divers  
aussi des  
de toute  
toiles p  
des tapis  
del'ivoir  
la rhubar  
diamans  
grand pr  
Les pr  
sont le Li  
meau, l  
le Buffle  
gieuse de



qui contient les îles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'est comme un massif, qui joint l'Asie au Continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, est comme un nouveau bassin, qui forme, à l'orient, une chaîne de montagnes marines, qui se prolongent depuis les îles Mariannes jusqu'à celle du Japon. Après ces îles fameuses, vient la chaîne des îles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la presqu'île de Kamschatka; & cette chaîne renferme un cinquième bassin, où le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendu impraticable par les Banbous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

L'Asie est le plus étendu, le plus riche & le plus beau Continent de l'Univers. Cette partie du monde, qui fut le berceau du genre humain, produit en abondance du bled, du vin, du riz, & divers sortes de fruits délicieux. On en tire aussi des drogues, des parfums, des épiceries de toutes espèces, des soies, des cotons, des toiles peintes, des étoffes d'écorce d'arbres, des tapisseries, du vernis, de la porcelaine, de l'ivoire, de l'encens, du thé, du café & de la rhubarbe. On y trouve aussi les plus beaux diamans de l'Univers, des perles fines du plus grand prix, & quantité d'or & d'argent.

Les principaux animaux qu'on y rencontre, sont le Lion, l'Eléphant, le Rhinoceros, le Chameau, le Dromadaire, le Tigre, le Léopard, le Buffle, le Crocodile, une quantité prodigieuse de Singes, qui, en divers endroits, ra-

vagent les campagnes, des Perroquets de toutes les couleurs, des Hyenes, des Gazeles & de monstreuses Tortues.

Les Afiatiques font, en général, mols, voluptueux, oisifs, sensuels & effeminés. Telle est la pusillanimité de leur caractère, que tous sont assujétis au plus accablant despotisme. Il n'existe pas une seule démocratie dans toute l'Asie. Les Tartares seuls, endurcis par un climat rigoureux & une éducation austere, savent montrer du courage, de la patience & de la magnanimité. Tous ces peuples ont d'ailleurs une imagination vive & un esprit très-fécond. Si leur indolence & leur amour pour les plaisirs ne les éloignaient pas des occupations sérieuses, ils seraient beaucoup plus propres que les Européens, aux Sciences, au Commerce & aux Beaux-Arts. Aussi voit-on que la plupart des connoissances, que nous cultivons aujourd'hui avec tant de succès, ont pris naissance en Asie. M. Bailly a cru avoir trouvé leur berceau en Sibérie; mais d'autres Savans ont été le chercher, avec beaucoup plus de vraisemblance, dans la presque île de l'Inde, & aux environs de Benarès.

Nous avons dit dans nos *Cérémonies religieuses des peuples du monde*, que quatre Religions principales partageaient l'Asie; la Religion naturelle, le Judaïsme, le Mahométisme & le Christianisme. La première, aussi ancienne que le monde, y est beaucoup plus répandue que les trois autres; & l'on suit ses étendards parmi les Brachmanes & les Perses, à la Chine, au Ja-

pon,  
s'est g  
siblem  
détest  
d'avid  
misme  
Sulrar  
de la  
plague  
moins  
cultes  
labar  
divers  
pour,  
Chine  
proscr  
qu'aut  
parcou  
encore  
en Géc  
& dan  
ces Pr  
contie  
des Ar  
Schifr  
qu'ils  
princip  
tienne

pon, au Thibet & en Tartarie. Le Judaïsme s'est glissé dans toutes ces contrées, & vit paisiblement parmi les peuples que ses Sectateurs détestent aussi cordialement, qu'ils mettent d'avidité à s'approprier leurs fortunes. L'Ismaïsme est la Religion dominante des États du Sultan, de la Perse, du Mogol, d'une partie de la Tartarie, & de plusieurs îles de l'Archipelague Indien. Le Christianisme a fait beaucoup moins de progrès en Asie, que les trois autres cultes : fixé par les Portugais sur la côte de Malabar, il s'était successivement répandu dans diverses parties de l'Inde, à Golconde, à Visapour, au Bengale, au Pegu, à Siam, à la Chine, au Japon; mais il y a été successivement pros crit; & les Missionnaires, moins ardents qu'autrefois à faire des Prosélytes, ont cessé de parcourir tous ces Royaumes. Il y a cependant encore un grand nombre de Chrétiens en Syrie, en Géorgie, en Turcomanie, dans le Diarbeck, & dans tous les États du Grand-Seigneur; mais ces Provinces, berceau du Christianisme, ne contiennent plus que des Grecs, des Nestoriens, des Arméniens, des Jacobites, & divers autres Schismatiques, dont la plupart sont si ignorans qu'ils ne connoissent pas même les premiers principes de la Religion à laquelle ils appartiennent.

## I I.

POSSESSIONS DES TURCS EN  
ASIE.

DE tous les peuples de la terre, les Turcs sont incontestablement les plus puissans, soit par la vaste étendue de leurs domaines, soit par la richesse & la fertilité du sol qui leur appartient, soit par le nombre prodigieux de peuples qu'ils pourraient réunir sous leurs étendards. Leurs possessions en Europe sont très-considérables; & Stamboul, ou Constantinople, qui en est la Capitale, pourrait devenir, en des mains plus actives, l'entrepôt le plus riche, le plus brillant & le plus fréquenté de tout l'Univers. Il n'existe dans le monde aucune place qui jouisse d'un port aussi vaste, aussi sûr & aussi commode, d'une position aussi avantageuse, d'un territoire aussi riche, & d'un climat aussi délicieux. Ce que les Turcs possèdent en Afrique, fut autrefois partagé en divers États, qui tous étaient fort puissans. L'Egypte seule pourrait former un Empire très-formidable. Les Provinces dont ils sont maîtres en Asie, pourraient devenir bien plus florissantes encore, si elles n'étaient opprimées sous le joug destructeur du despotisme. Long-tems elles jouèrent un rôle intéressant dans les annales du monde; mais leur population actuelle ne répond pas à ce qu'elles furent

autrefois  
nemen  
conduit  
aujourd  
subsista  
la Nat  
Diarbec

NAT  
l'Asie-  
l'Euphr  
nord, p  
diterran  
& par  
Capitale  
des plus  
Levant.  
le plus a  
lation m  
compte  
Grecs,  
mille Ju  
la Ville.  
qu'ils fer  
de grand  
d'une ba  
y attire  
de toutes  
les Angla  
Holland  
Douane s  
de laque  
plus favo

autrefois; & la plupart de leur terroir, anciennement si fécond, sous le soc d'une charrue, conduite par des bras nerveux, ne produit plus aujourd'hui que ce qui peut être nécessaire à la subsistance de ses habitans. Ces Provinces sont la Natolie, la Sourie, la Turcomanie, le Diarbeck & la Géorgie.

**NATOLIE.** La Natolie, appelée autrefois *Asie-Mineure*, est bornée, à l'orient, par l'Euphrate, qui la sépare de la Turcomanie; au nord, par la mer Noire; au midi, par la Méditerranée; & à l'occident, par la mer Egée & par celle de Marmora. *Smyrne* en est la Capitale. Cette Ville est l'une des plus grandes, des plus riches, des plus commerçantes du Levant. C'est de toutes, celle qui commerce le plus avec les nations chrétiennes. Sa population monte à environ 130 mille ames. On compte parmi ses habitans huit à neuf mille Grecs, deux mille Arméniens, & cinq à six mille Juifs, qui ont chacun leur quartier dans la Ville. Les Européans y ont aussi le leur, qu'ils ferment tous les soirs, & où ils jouissent de grands privilèges. *Smyrne* est placée au fond d'une baie de l'Archipel; la beauté de son port y attire un concours prodigieux de Marchands de toutes les contrées de la terre. Les Français, les Anglais, les Suédois, les Vénitiens & les Hollandais y ont des Consuls. Le droit de Douane s'y paie selon les privilèges de la Nation de laquelle on l'exige. Les Anglais y sont le plus favorisés.

Les Négocians Européans portent à Smyrne ; des draps , des étoffes de soie , du plomb , de l'étain & des verreries de Venise. Les retours consistent en soie , tapis de Turquie , coton , maroquin , poil de chevres , dont on fait des camelots & des boutons ; quantité de raisins secs , de vin muscat & de vin blanc ; du café , du thé & des drogues médicinales.

La Natolie offre encore plusieurs autres Villes , mais beaucoup moins importantes que Smyrne. Telles sont , *Burse* , où se fait un grand commerce de soies , estimées les plus belles de Turquie ; *Angora* , peuplée de 120 mille ames , & d'où l'on tire une grande quantité de poil de chevres & de camelot ; *Tocat* , Ville grande & bien peuplée , où l'on vend de fort beau maroquin bleu ; *Nicomédie* , peuplée d'environ 30 mille ames , Grecs , Arméniens , Juifs & Turcs , tous livrés au commerce ; *Amasi* , patrie de Strabon ; *Sinople* , Ville jadis puissante , & patrie de Diogene ; *Halicarnasse* , où regna Mausole , & près de laquelle était le fameux Temple de Gnide ; enfin *Chintaye* , *Isnick* , & *Trebisonde* , toutes assez importantes par la beauté de leur situation , & par la fécondité du terroir qui les environne.

*SOURIE*. Cette région , la Syrie des anciens , se distribue en trois Provinces principales , la Sourie propre , la Phénicie & la Judée. La première a pour Capitale *Alep* , Ville qui , après Constantinople & le Caire , est la plus considérable de l'Empire Ottoman , malgré sa

situati  
popula  
milieu  
fourni  
cepen  
Levan  
& la p  
ficenc  
des m  
maïso  
en terr  
autres  
couch  
La v  
chand  
carava  
Les F  
ont ch  
ce be  
les cha  
merce  
porte  
d'Euro  
gleters  
La A  
très-ar  
Cette  
de très  
résiden  
rioches  
& sur-  
de-là q  
Les E

situation peu avantageuse au commerce. Sa population monte à 250 mille ames. Placée au milieu des terres, & privée des ressources que fournissent les rivières navigables, elle est cependant l'une des plus commerçantes du Levant. Les Étrangers y admirent la richesse & la propreté de ses caravanséras & la magnificence de ses mosquées. Cette Ville est l'une des mieux bâties de la Turquie. Toutes les maisons sont de pierres de taille, & terminées en terrasses qui se communiquent les unes aux autres. L'air y est pur & très-sain. Les habitans couchent en été sur le comble de leurs maisons.

La ville d'Alep est le grand entrepôt des marchandises de Perse. Tous les ans il arrive une caravane de Bassora, qui est un mois en route. Les Français, les Anglais & les Hollandais y ont chacun un Consul. Ces peuples en tirent ce beau poil de chèvres de Perse, dont on fait les chapeaux. On y fait aussi un grand commerce de piastres. Les marchandises qu'on y porte, sont, les soies ouvrées, les merceries d'Europe, l'étain, les draps de France & d'Angleterre.

La PHÉNICIE a pour Capitale Damas, Ville très-ancienne, située au pied du mont Liban. Cette belle Ville, dans laquelle on remarque de très-beaux monuments antiques, est la résidence d'un Pacha, & du Patriarche d'Antioche. Son terroir est fort riche; les fruits, & sur-tout les abricots, y sont délicieux. C'est de-là que nous sont venues les prunes de Damas. Les Européens portent dans cette Ville des

draps, des verreries & de la clincaillerie. Ils reçoivent en retour des étoffes de soie à ramage, de très-bons sabres & d'excellents fruits. On ne trouve en Phénicie qu'une seule Ville qui mérite de figurer avec Damas. C'est *Tripoli*, placée sur le bord de la mer Méditerranée, & qui comprend une population d'environ 60 mille âmes. Les Marchands Européans en tirent de la soie, des noix de Gale, de la cire & des cendres pour le savon, les meilleures du Levant.

La *JUDÉE* est encore aujourd'hui ce qu'elle fût autrefois, un pays sec, désert, dépeuplé & couvert par-tout de rochers hideux & stériles. Cette région est entièrement privée de commerce & d'industrie. On trouve seulement quelques fabriques de savon dans la Ville de *Joppé*, située sur la côte de la mer.

*TURCOMANIE*. Cette Province est partagée entre les Turcs & les Persans. La partie occidentale appartient aux premiers. Elle a pour Capitale *Erserum*, Ville grande & forte, située à la source de l'Euphrate, dans une plaine également agréable & fertile. On y compte environ 30 mille habitans. Son principal commerce consiste en cuivre & en fourrures. Le vin qu'on y boit est détestable. La rareté du bois fait qu'on n'y brûle que de la bousse, qui donne un fort mauvais goût à tout ce que l'on cuit.

*Artabat* est une autre Ville de la Turcomanie. Son territoire est le seul qui fournisse le *ronas*, racine à laquelle on doit cette belle couleur rouge qui enrichit les toiles des Indes.



**GÉORGIE.** Cette Province, appelée aussi *Curdistan*, est située entre la mer Caspienne & le pont Euxin; c'est une des contrées les meilleures & les plus abondantes de l'Asie. La plus grande partie de cette belle région est partagée entre divers petits Despotes, qui la gouvernent sous la protection du Grand-Seigneur, dont ils sont tributaires. Le reste appartient au Sophi de Perse.

Les peuples de la Géorgie passent pour être cruels, ignorans, voleurs & naturellement portés au brigandage. Les femmes sont les plus belles & les plus tendres de l'Univers. Elles ont communément beaucoup d'esprit; mais on les accuse d'être impudiques, lâches, perfides & capables de toutes les noirceurs. Elles ont le même habit que les Perfannes, & portent toujours un poignard à la ceinture. Ces femmes forment le principal objet du commerce des Géorgiens. Les peres, maîtres de la vie & de la liberté de leurs enfans, les vendent pour le ferrail du grand Sultan, pour celui du Sophi de Perse, pour ceux des Pachas & des autres Officiers des deux Empires Musulmans. Les Seigneurs en usent ainsi sur leurs Vassaux. Le tribut que payaient les Princes Géorgiens, tributaires de la Porte, consistait autrefois dans de jeunes filles, qui devoient servir au caprice du voluptueux Despote qui le recevait. Mais cet usage infâme a été aboli, par le Traité conclu en 1774, entre la Porte, la Russie & le Prince Heraclius, Souverain d'une partie de la Géorgie.

Les Européens font très-peu de commerce en Géorgie. Ils en tirent seulement des peaux de castor & de martre, de la foie & du miel.

*DIARBECK.* Cette belle Province que les anciens appelaient *Chaldée & Mésopotamie*, porte aujourd'hui le nom de Diarbeck. On la divise en Diarbeck propre, & en Irac-Arabi. La première a pour Capitale *Caramide*, Ville riche, peuplée, marchande, & la résidence d'un Pacha. On y fait un grand commerce de toiles de coton teintes en rouge, & de maroquins de la même couleur. On trouve aussi *Monel*, où se font fabriquées les premières mouffelines, & qui a une manufacture d'étoffes d'or; *Bir* sur l'Euphrate, & *Ourfa*, où se fait le plus beau maroquin jaune.

Dans l'Irac-Arabi est *Bassora*, située au-dessous du confluent du Tigre & de l'Euphrate. Le terroir en est abondant & fertile, l'air pur, mais d'une chaleur extrême. Sa population est d'environ 60 mille âmes. Cette Ville est la résidence d'un Pacha.

Le port de *Bassora*, défendu par une forteresse, est très-vaste & fort commode. Cette Ville est l'une des plus commerçantes de l'Orient. On évalue à 12 millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe Persique. Les Anglais entrent dans cette somme pour 4 millions; les Hollandais pour deux; les Français, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes pour le reste.

Les cargaisons de ces Nations sont composées

du riz,  
& brod  
& des  
bleues

poivre,  
d'or ou  
digo de  
café de  
d'Europ  
vienn  
de ces  
bâtime  
des vai  
tage d'

Ces  
compta  
des Ju  
Banians  
Bassora  
Indes.

Troi  
différen  
passé la  
par des  
pire, i

Le se  
Il se fai  
Villes i  
nent fa  
toiles,  
qui pre  
For, de  
l'orpim

du riz, du sucre, des mouffelines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de grosses toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaals, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans viennent de différents endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtimens Arabes; mais la plupart arrivent sur des vaisseaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Ces marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Baniens à changer les monnoies courantes à Bassora, en espèces plus estimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, & elle y est portée par des caravanes, parce que dans tout l'Empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable.

Le second débouché est beaucoup plus assuré. Il se fait par Bagdat, par Alep & par toutes les Villes intermédiaires, dont les Négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps Français, des noix de Galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, & dont

les Orientaux font un grand usage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins considérable, c'est celui du Désert. Les Arabes, voisins de Bassora, vont, tous les ans, à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à six cents mille francs de mouffelines, dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre, & des glaces de Venise. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les Étrangers même ne courraient point de risques, s'ils avaient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité & au bon marché, ferait universellement préférer le chemin du Désert à celui de Bagdat, si le Pacha de la Province, qui a établi des péages en différents endroits de son Gouvernement, ne prenait les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses Lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se fait à Bassora & dans son territoire, une assez grande consommation, sur-tout de café. Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-rose & des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'Étranger.

## TABL

ENTRE  
immense,  
le nom d  
Tartarie.  
par la me  
la Perse,  
& d'Ava  
mer Orien  
Une parti  
à l'Empir  
loix des R  
sous le ne  
petite Buc  
Les habi  
toujours c  
troupeaux  
le sejour  
pour la cul  
dans leurs  
bondes, n'  
de leurs u  
leurs pere  
génération  
ne ressem  
ages, que

## I I I.

TABLEAU DE LA GRANDE  
TARTARIE.

ENTRE la Chine & la Russie, est un espace immense, connu, dans les premiers tems, sous le nom de *Scytie*, & depuis, sous celui de *Tartarie*. Cette région est bornée, à l'Occident, par la mer Caspienne & la Perse; au sud, par la Perse, l'Indostan, les Royaumes d'Aracan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'est, par la mer Orientale; au nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vastes déserts, est soumise à l'Empire des Chinois; une autre reçoit ses loix des Russes; la troisieme est indépendante, sous le nom de *Charisine*, de grande & de petite *Bucharie*.

Les habitans de ces célèbres contrées vécutent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le séjour des Villes, pour la vie sédentaire & pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses vagabondes, n'est pas moins incertaine que la source de leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges, que les Tartares du nôtre.

La plupart de ces peuples adopterent, de bonne heure, la doctrine du grand Lama, qui réside à Putola, Ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée, où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appelée Boutan, par les habitans de l'Indostan; Tangut, par les Tartares; Itsanli, par les Chinois; Lassâ, par les Indiens au-delà du Gange; & Thibet, par les Européens.

Cette Religion, qui a pour base l'existence du premier des Êtres & la plus pure morale, remonte à une très-haute antiquité. On pense communément que les Sectateurs du grand Lama, croient ce Pontife immortel; que, pour entretenir cette erreur, la Divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens; que, lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espece de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce Dieu vivant, que ses traits; que, quand il meurt, on lui subsistue un Prêtre de la même taille, &, autant qu'il est possible, de la même figure; & qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie; à plus forte raison, dans l'esprit des croyans, éloignés de la scène.

C'est un préjugé qu'un Philosophe lumineux & profond vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mys-

tères; r  
Ambassa  
vienn  
leur vue  
plus gra  
visager  
pendus  
Putola.

Ce q  
fable de  
loi du p  
saint, q  
d'abord  
qui est  
Cette tr  
très-bien  
tême est  
ces cont.

La Re  
des prog  
une port  
mine dan  
galie. Le  
de la Ta  
mises. E  
de Cache

Deux  
le comm  
& Sama  
aux Rus  
Volga,  
riche &  
Turcs, A

tères; mais ils admettent à leurs audiences les Ambassadeurs, ils reçoivent les Souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits, continuellement suspendus au-dessus des portes du Temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité de Lamas, c'est que la loi du pays ordonne de croire, que l'Esprit-saint, qui a animé un de ces Pontifes, passe d'abord, après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin s'allie très-bien avec la métempsychose, dont le système est établi, de tems immémorial, dans ces contrées.

La Religion Lamique fit, de bonne heure, des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la mongalie. Les deux Bucharies & plusieurs Provinces de la Tarrarie lui sont presque totalement soumises. Elle a des Sectateurs dans le Royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

Deux Villes sont les seuls entrepôts de tout le commerce de la Tartarie. Ce sont *Astracan* & *Samarcande*. La première, qui appartient aux Russes, est située vers l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne. Elle est fort riche & très-peuplée. Une foule de Marchands Turcs, Arméniens, Persans, Tartares, In-

diens , viennent annuellement y verser les différentes productions de l'Asie , & en rapportent des fourrures les plus belles du nord. On y fait aussi un commerce fort considérable d'esturgeons salés , que l'on pêche en abondance dans le Volga , & du sel qui provient d'un grand nombre de sources salées que l'on trouve dans le pays. Son terroir serait très-fertile , si de fréquentes sécheresses ne détruisaient les germes des semences. Le Volga , s'y déborde , comme le Nil en Egypte. Lorsque les eaux de ce fleuve sont écoulées , l'herbe y croît en moins d'un mois , & fournit une grande quantité de bons pâturages.

*Samarcande* appartient à la Tartarie indépendante. Cette Ville , qui fut la patrie de Tamerlan , vainqueur de Bajazet , est ancienne , belle , grande , bien fortifiée , & située dans le pays des Usbeks , sur les frontières de la Perse. Elle a une Académie des Sciences , très-fameuse dans les pays Musulmans , & où l'on vient de toutes parts faire ses études. Son terroir , qui est la Sogdiane & la Bactriane des anciens , est d'une grande fécondité. On y recueille des fruits délicieux. Ses melons , sur-tout , passent pour être exquis ; & il en produit une si grande abondance , qu'on en fournit les États du Mogol , & une partie de la Perse. Le papier de soie , que l'on fabrique à Samarcande , jouit d'une très-grande réputation.

EMF

L'Air de l'Asie le plus peuplé de l'Univers. environ 50 millions. prendre la moitié. Il n'est pas si fertile ; il subsiste sans que l'on ait la maniere d'altération sans interruption. Dynasties de Tartares. On compte un ordre , dont le Bourg , V. second ordre. Telle est l'Empire , qui a 58 millions de sujets. les Magistrats , ne sont pas si nombreux. L'air de l'Asie est très-pur. Il n'y a rien qui soit exposé



## I V.

## EMPIRE DE LA CHINE.

LA Chine est le plus grand, le plus riche, le plus peuplé & le plus florissant Empire de l'Univers. Il a 650 lieues du nord au sud, & environ 500 de l'est à l'ouest, sans y comprendre la partie de la Tartarie qui en dépend. Il n'est pas d'Empire aussi ancien dans le monde; il subsiste avec splendeur depuis 4000 ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la maniere même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible. Cet espace a été fourni sans interruption, par 237 Empereurs, de 22 Dynasties différentes, dont la dernière est issue des Tartares.

On compte à la Chine 150 Villes du premier ordre, dont chacune commande à plusieurs Bourgs, Villages & Châteaux; 252 Villes du second ordre, & 1152 du troisième ordre. Telle est la prodigieuse population de cet Empire, que, si l'on en croit le Gentil, le nombre de ceux qui paient la capitation, est de 58 millions d'hommes. Les femmes, les enfans, les Magistrats, la plupart de Lettrés, les Soldats, ne sont pas compris dans ce dénombrement.

L'air de la Chine est généralement fort tempéré. Il n'y a que sa partie méridionale, qui soit exposée à des chaleurs, souvent excessives.

Son terroir est très-fertile, & cultivé avec un soin qui surpasse toujours les Étrangers. Les Chinois, Nation la plus laborieuse qui soit sur le globe, ne laissent aucun terrain en friches. On voit, d'un bout de l'Empire à l'autre, les montagnes les plus stériles, coupées en forme d'amphithéâtre, & chargées de moissons. Les terres ne s'y reposent jamais. Elles produisent continuellement du bled, du riz, du maïs, des légumes, des grains de toute espèce, & d'excellents fruits. Le pays est coupé par une multitude de rivières, dont la plupart sont très-poissonneuses.

La Chine a plusieurs mines d'or, d'argent, de topazes, de rubis, de cuivre, d'étain, de mercure, de fer, de pierre-d'aimant & de sel. On y fait le plus beau vernis de l'Univers, & sa porcelaine ne le cède qu'à celle du Japon. Cet Empire fournit de l'ambre gris, du sucre, du thé, du musc & toutes sortes d'épiceries. On en tire de la soie la plus belle que l'on connoisse, du coton, du lin, du papier, des toiles peintes, du fil d'or, des satins, des damas, des taffetas & diverses autres riches étoffes. On y trouve beaucoup de simples & d'arbres inconnus à l'Europe. Tels sont l'aloès, la rhu-barbe, l'arbre du juif, &c.

L'Empereur de la Chine entretient, dit-on, une milice de 800000 soldats; & 570000 chevaux sont nourris dans ses écuries, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la Cour, & pour les Couriers publics. On porte son revenu à 125000000 de notre monnoie.

L'autorité purement de Prince qu'en role aux Sei fléchir le g Tout ce qui qu'on lui pro essentielleme la porte de s Quand il sort renfermer dan sur son passa tournant le c contre terre.

Chinoise n'a soigneusement l'Empereur de jamais sans é qui portent d autres instrum potisme orient

Le pouvoir que celui du Telle est la n que. Un Offi une Ville, t pour le faire personne ose reaux sont les noncent par u qu'un oublie est affommé bous.

L'autorité de l'Empereur de la Chine est purement despotique. On ne peut parler à ce Prince qu'en se prosternant. S'il adresse la parole aux Seigneurs de sa Cour, ils doivent fléchir le genou, en recevant ses ordres. Tout ce qui l'entoure partage le respect outré qu'on lui prodigue. Un Mandarin manquerait essentiellement à son devoir, s'il passait devant la porte de son Palais à cheval ou en voitures. Quand il sort, tous les Chinois ont ordre de se renfermer dans les maisons. Celui qui se trouve sur son passage, ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos, & en se prosternant la face contre terre. C'est pour cela qu'aucune maison Chinoise n'a de fenêtres sur la rue. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'Empereur doit passer; & ce Prince ne marche jamais sans être précédé de deux mille licteurs qui portent des faisceaux, des haches & divers autres instruments propres à caractériser le despotisme oriental.

Le pouvoir du Mandarin est tout aussi illimité que celui du Prince dont il tient son autorité. Telle est la marche du Gouvernement despotique. Un Officier de cette espece, passant dans une Ville, fait arrêter qui bon lui semble, pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose embrasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs qui l'annoncent par une espece de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous.

Cependant le Mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton. L'Empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication. La Loi a étendu les chaînes de l'esclavage jusqu'aux Princes du Sang. Pour montrer leur soumission, les plus grands Mandarins portent toujours avec eux l'instrument de leur supplice. Ce sont des chaînes & un coutelas renfermés dans un coffre couvert de toile peinte, & porté par deux hommes qui les précèdent. Si l'Empereur les mande, ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, & de paraître en cet état, pour lui prouver leur obéissance.

La Religion des Chinois n'est pas uniforme. On distingue, parmi eux, trois principales sectes; celle des Lettrés, qui fuit la doctrine de Confucius, celle de Lao-Kium, & celle de Foé, qui est la plus ancienne & la plus considérable. Aux précieux dogmes de l'unité d'un Dieu & de l'immortalité de l'ame, qui sont la base de ces trois sectes, elles ajoutent diverses superstitions analogues au caractère craintif & naturellement pusillanime des Orientaux. Celle de Foé admet la métempychose.

Les Prêtres de Foé s'appellent Bonzes. Leur nombre en est prodigieux, & M. Sonnerat assure qu'on en compte plus d'un million dans l'Empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendiants cachent beaucoup d'orgueil & d'avidité, sous le manteau du désintéressement & de la modestie. Leur Chef jouit des plus grands privilèges. Quand il se présente chez le Vice-Roi de la Province, il ne rend le salut qu'après

avoir

avoir été  
s'allied a

Les C  
faits, le  
badinage  
toutes le  
la crain  
obligent  
ils s'étud  
livres, ju  
dessus de  
sacs remp  
sont enco  
s'exercen  
milieu de  
râchent c  
exercices  
sont de tr  
qu'ils ont  
toujours e  
pourrait s  
leurs fort  
tion. Les  
embrâsure  
trou fait  
canon que  
propre qu  
à mèche;  
tournent l  
Si l'on er  
& quelque  
tion Chino  
savans &

Tome I.

avoir été salué par ce grand Mandarin; & il s'allied avant lui, sans en attendre l'ordre.

Les Chinois, ajoute M. Sonnerat, sont bien faits, lestés & forts quand il ne s'agit que de badinage; mais dans une dispute sérieuse, toutes leurs petites supercheries disparaissent; la crainte & la lâcheté l'emportent, & les obligent à prendre la fuite. Dès leur bas-âge, ils s'étudient à lever des poids de 100 & 150 livres, jusqu'à ce qu'ils puissent les lever au-dessus de leurs têtes, à bras tendus. Sept à huit sacs remplis de terre, & pendus au plancher, sont encore des champions contre lesquels ils s'exercent à se battre. Ils se mettent dans le milieu de ces différents sacs, les agitent, & tâchent d'en éviter les coups. Mais tous ces exercices ne les rendent point courageux. Ils sont de très-mauvais guerriers; & chaque fois qu'ils ont été attaqués par leurs voisins, ils ont toujours été vaincus. Aucune de leurs Villes ne pourrait soutenir un siège de trois jours. Tous leurs forts sont à-peu-près ronds & sans élévation. Les murs n'ont point d'épaisseur; & les embrâsures inégales ne forment qu'un simple trou fait de manière qu'on ne peut diriger le canon que dans un seul point; leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances; leurs fusils sont à mèche; & quand ils s'en servent, ils détournent la tête, après avoir ajusté le coup.

Si l'on en croyait les Missionnaires Européans; & quelques Voyageurs enthousiasmés de la Nation Chinoise, ces peuples seraient l'un des plus sçavans & des plus éclairés de l'Univers. Cet

éoge, fruit de l'exagération la plus caractérisée, vient d'être pleinement détruit par le judicieux M. Sonnerat. Les Arts & les Sciences, dit-il, ne feront jamais de progrès dans cet Empire; le Gouvernement y mettra toujours obstacle, parce que, si le peuple venait à s'éclairer, il faudrait nécessairement en changer la forme. Aussi les plus érudits commencent à peine à savoir lire & écrire à la fin de leur vie. Leur science & leur habileté consistent dans des difficultés vaincues; & le Gouvernement ne paraît tranquille que parce qu'il exerce son autorité sur des hommes lâches.

Quelque pénibles que soient les travaux auxquels les Chinois se livrent, pour féconder leurs champs, ce peuple n'est pas cultivateur. Il ignore jusqu'à la manière de transplanter les arbres, de les couper & de les greffer; les jardins Chinois ne ressemblent à rien; ils n'offrent pas même d'arbres fruitiers, à moins qu'ils ne s'y trouvent plantés par la nature.

On ne trouve pas chez les Chinois un seul Peintre; ils ne mettent ni dessin ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre; mais les couleurs pures & tranchantes qu'ils posent les unes à côté des autres, ne forment qu'une peinture très-imparfaite. Leurs tableaux mal dessinés ne brillent que par l'enluminure. Après les avoir tracés, ils ne les ébauchent point pour juger des proportions; ils travaillent séparément chaque partie, & la finissent sans penser à l'ensemble. Incapables de rien composer, ils cal-

quent to  
qui pein  
les drap  
main &  
du fond  
perspecti  
que les  
placent l

Quant  
peine. C  
marbre &  
seulemen  
de carton  
difforme  
unie par  
dent de l  
sur son  
grâce. C  
jourd'hu  
modelent  
saisissent  
égard son  
une tête  
apprentif  
suite d'er  
ginal; &  
sur le cor  
bois qui l  
y colle pl  
l'ouvrage  
vement d  
La Géc  
mieux cu

quent tout ce qu'ils peignent; &, comme celui qui peint la tête & les bras ne fait pas peindre les draperies, le tableau passe dans une seconde main & de-là dans une troisieme qui se charge du fond. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de la perspective. Le fond est aussi brillant en couleur que les figures, & c'est dans les nues qu'ils placent les lointains.

Quant à la sculpture, ils la connaissent à peine. On ne voit chez eux aucune statue de marbre & de pierre. Leurs pagodes renferment seulement quelques grandes figures de bois ou de carton peint; elles sont toutes gigantesques, difformes & sans proportion; toute la figure est unie par deux morceaux de bois qui correspondent de la tête aux pieds, & la font tenir droite sur son piédestal; aussi n'ont-elles aucune grâce. On connaît leurs Magots qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Ils modelent encore le portrait; mais rarement ils saisissent la ressemblance. Leurs procédés à cet égard sont très-défectueux. L'Artiste fait d'abord une tête d'imagination, tandis que l'un de ses apprentifs s'occupe à faire le corps; il tâche ensuite d'en rapprocher les traits de ceux de l'original; & quand cette tête est finie, on la place sur le corps, par le moyen d'un morceau de bois qui les traverse & les unit; puis un ouvrier y colle plusieurs couches de papier fin, & remet l'ouvrage à un troisieme, qui y passe alternativement des couches de blanc & de rouge.

La Géométrie & l'Architecture n'y sont pas mieux cultivées; on n'y trouve point d'Archite-

rectes. Les Temples qui, dans tous les autres pays inspirent le respect par leur magnificence, n'ont rien de majestueux à la Chine. Ils sont cependant embellis au dehors. Les colonnes, qui en font le principal ornement, sont de bois & de la même grosseur dans toutes leurs parties. On les place fort près les unes des autres; & cette disposition fait que les Pagodes ressemblent plutôt à des Halles qu'à des Temples. Aussi ne les connaît-on que par quelques figures colossales en carton qui décorent la porte.

Leur opinion sur les planètes, qu'ils élevent autant que les étoiles, prouve assez leur ignorance en fait d'Astronomie. Il en est ainsi des terreurs singulieres qu'ils éprouvent à l'approche des éclipses. Quand elles sont annoncées, on les affiche trois jours avant qu'elles n'arrivent; & il est expressément enjoint à tous les Chinois de prier alors la Divinité, pour que le Crapaud à trois pattes n'avale pas le Soleil.

Ils ne sont pas mieux instruits en Géographie. La terre, selon eux, est de forme quarrée, & leur Empire est dans le centre. La Marine est encore une science dont ils ne se doutent pas. Leurs vaisseaux sont des machines énormes. Il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, & présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de la moitié, parce qu'étant une fois sur le côté, ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois, leurs voiles de nattes, & leurs cables de rotins. Ils ne connaissent pas les instruments avec lesquels nous prenons hau-

teur. Leur pourrait l'évent au Japon par les astragolier; & Malaca ou de vue.

La musique vaîse que plus de meilleur M faire une h dule, mal ce sujet des que l'on ad nent de loin dans le pays paraison av Lyon. Qua pour les fa simplicité d qu'aux lumi

Le Pere L beaucoup v mais il n'en Lettres y son a enfanté u mais tous c imagination d'écrire l'Hi le seul sujet qu'intérêt, e traitent de c



teur. Leurs Pilotes sont tout aussi ignorans que pourrait l'être un Mouffe Hollandais. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines, se gouvernent par les astres, comme ferait le Sauvage le plus grossier; & ceux qui font voile vers Batavia, Malaca ou Queda, ne quittent jamais la terre de vue.

La musique des Chinois est toute aussi mauvaise que celle des Indiens. Celui qui fait le plus de bruit, passe ordinairement pour être le meilleur Musicien. Jamais aucun d'eux n'a pu faire une bonne montre, pas même une pendule, malgré les leçons qu'ils ont reçues à ce sujet des Artistes Européens. Leurs soieries que l'on admire en Europe, parce qu'elles viennent de loin, & qu'elles sont à très-bon compte dans le pays, ne pourraient pas souffrir la comparaison avec celles de nos Manufactures de Lyon. Quant aux métiers dont ils se servent pour les faire, ils sont bien loin d'avoir la simplicité des nôtres; encore ne le doivent-ils qu'aux lumieres des Jésuites.

Le Pere Duhalde & plusieurs Ecrivains ont beaucoup vanté la science des Lettrés Chinois; mais il n'en est pas moins certain que les Belles-Lettres y sont encore dans l'enfance. Leur plume a enfanté une quantité prodigieuse de livres; mais tous ces ouvrages sont sans goût, sans imagination, sans méthode. Leur maniere d'écrire l'Histoire est vraiment rebutante; & le seul sujet sur lequel ils aient su jeter quelque intérêt, est la Morale; encore les livres qui traitent de cette matiere sont-ils souvent en-

nuyeux par les répétitions fréquentes qui y sont prodiguées.

L'esprit d'avidité qu'on reproche aux Chinois, & qui tire sa source de la population prodigieuse qui surcharge cet Empire, réduisit autrefois ces peuples à renoncer, dans leur commerce intérieur, aux monnoies d'or & d'argent, qui étaient d'un usage général. Le nombre de faux-monnoyeurs, qui augmentait chaque jour, ne permettait pas une autre conduite; on n'y fabriqua plus que des espèces de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événements dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de *Cauris*. Le Gouvernement s'étant aperçu que le peuple se dégoutait d'un objet si fragile, ordonna que tous les ustensiles de cuivre, répandus dans tout l'Empire, fussent livrés aux Hôtels des Monnoies. Ce mauvais expédient, n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ 400 Temples de Foë, dont les Idoles furent fondues. Dans la suite, la Cour paya les Magistrats & l'armée, partie en cuivre, partie en papier. Les esprits se révolterent contre une innovation si dangereuse; & il fallut y renoncer. Depuis cette époque, qui remonte à trois siècles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractère intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-tems très-peu de chose. L'éloignement où cette Nation vivait des autres peuples, venait du mépris

qu'elle  
plus q  
voisin  
zélé p  
naftie  
croîtr  
tions  
que p  
des P  
Un pe  
bre, r  
bleme  
de lui  
qu'il p  
contie  
Au  
qu'on  
par le  
fois c  
esclav  
elle e  
thé,  
prenn  
du co  
Le  
étran  
de la  
paien  
rures  
qui a  
& de  
la T  
retro

qu'elle avait pour eux. Cependant, on désira plus qu'on n'avait fait, de fréquenter les ports voisins; & le Gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que les Dynasties précédentes, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la Nation. Les expéditions, qui, jusqu'alors, n'avaient été permises que par la tolérance intéressée des Commandans des Provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple, dont la prétendue sagesse était célèbre, ne pouvait manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avait de lui, pour établir le goût des marchandises qu'il pouvait fournir; & son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été sûrement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue, tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois, dont elle est aujourd'hui tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, & prennent en échange des toiles de chanvre & du coton, & du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils paient avec des moutons, des bœufs, des fourrures, & sur-tout du ginseng. Cette plante, qui a la précieuse vertu de fortifier l'estomac & de purifier le sang, croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille: on la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un

navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Alors, elle a quelque ressemblance avec les parties inférieures de l'homme; & c'est de-là que lui viennent les noms de *ginseng* à la Chine, & de *garentoguen*, chez les Iroquois. Le Gouvernement Chinois fait cueillir, tous les ans, cette plante par dix mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne, pour le reste, un poids égal en argent.

Le commerce des Chinois avec la Russie n'est pas tout aussi considérable qu'il pourra le devenir, lorsque les deux Gouvernements offriront plus de facilités à leurs Négocians respectifs. Autrefois, il partait, tous les ans, de Pétersbourg, une Caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, était reçue sur la frontière de la Chine, par quelques centaines de soldats, qui l'escortaient jusqu'à la Capitale de l'Empire. Là, tous ceux qui la composaient étaient renfermés dans un caravanseras, où ils étaient obligés d'attendre que les Marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenaient la route de leur patrie, & se retrouvaient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

La défiance des Chinois a fait abolir cet usage, en 1721. A cette époque, on établit à Kia tcha deux grands magasins, l'un Russe & l'autre Chinois, où sont déposées toutes les choses qu'on se propose d'échanger. Des Commissaires des deux Nations président à ce com-

merce  
Russes  
quefor  
de le l  
la dédo  
sur les

La p  
apporte  
Il est in  
reçoit  
Russes  
francs l  
plus de  
perte,  
le prix  
moins à  
vernem  
25 pou  
sur tou  
produit  
de livre  
Russie c

Celui  
de la p  
téressan  
du taba  
d'or qu  
leurs riv  
guissant  
que lorse  
d'explo  
remplies  
La Ch

merce, où il entre rarement des métaux. Si les Russes, qui n'en donnent jamais, sont quelquefois réduits à recevoir de l'or, ils sont obligés de le livrer à la Couronne, à des conditions qui la dédommagent des droits qu'elle aurait perçus sur les marchandises.

La plus considérable de celles que les Chinois apportent dans cet entrepôt, c'est le thé verd. Il est infiniment supérieur à celui que l'Europe reçoit à travers des mers immenses. Aussi les Russes sont-ils forcés de le payer jusqu'à 20 francs la livre; quoiqu'ils le revendent rarement plus de 15 ou 16. Pour se dédommager de cette perte, ils ne manquent jamais de faire hausser le prix de leurs pelleteries; mais cette ruse est moins à leur avantage qu'au profit du Gouvernement, qui perçoit une imposition de 25 pour 100, sur tout ce qui se vend, sur tout ce qui s'achete. La Douane de Kiatcha produit quelquefois à l'État jusqu'à 2 millions de livres. Le commerce de la Chine avec la Russie doit s'élever alors à 6 millions.

Celui que l'Empire a ouvert avec les habitans de la petite Bucharie, est beaucoup moins intéressant. Il se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps, en échange des grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrents ou dans leurs rivières. Ces liaisons, actuellement languissantes, ne prendront un grand accroissement que lorsqu'on aura instruit ces Barbares dans l'art d'exploiter les mines, dont leurs montagnes sont remplies.

La Chine est séparée des États du Mogol &

des autres contrées de l'Inde par des fables mouvans, ou par des rochers entassés, qui rendent impraticable toute communication avec ces régions si riches. Aussi n'ajoutent-elles rien au faible commerce que cette nation fait annuellement par terre : celui que la mer lui ouvre, est plus considérable.

L'Empire ne confieguere à l'Océan que du thé, des soieries & des porcelaines. Au Japon, ces objets sont payés avec de l'or & du cuivre; aux Philippines, avec des piaftres; à Batavia, avec des épiceries; à Siam, avec des bois de teinture & des vernis; au Tonquin, avec des soies grossieres; à la Cochinchine, avec de l'or & du sucre. Les retours ne passent pas 35 ou 40 millions, quoique les Chinois doublent leurs capitaux dans le commerce. Dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, ils ont pour agents ou pour associés les descendans de ceux de leurs concitoyens qui se refuserent au joug des Tartares.

Ces liaisons, qui, d'un côté, se terminent au Japon, &, de l'autre, aux détroits de Malaca & de la Sonde, auraient acquis vraisemblablement plus d'extension, si les Constructeurs Chinois, moins asservis aux anciens usages, avaient daigné s'instruire à l'école des Navigateurs Européens.

Avant que la riviere de Canton fut connue, & que les vaisseaux Européens abordassent à la Chine, les Caravanes allaient chercher les productions du sol & de l'industrie, pour les distribuer ensuite dans toute l'Europe. Elles en retiraient

des pro  
cette m  
maîtres  
le com  
1518 q  
à Cant  
Bien  
de tou  
établir  
un terre  
une log  
ferait l  
plus fac  
sence d  
rendait  
décider  
tailles,  
& déco  
vaisseau  
encore  
interdit  
force d  
parvenu  
cet évé  
Les M  
nes, te  
faient à  
dais, y  
furent c  
les rade  
liarité  
les hon  
d'indife

des profits considérables ; & l'on trafiqua de cette maniere jusqu'à ce que les Portugais , maîtres de l'Inde , virent la nécessité de fonder le commerce maritime de la Chine. C'est en 1518 que leurs premiers bâtimens mouillèrent à Canton.

Bientôt les Hollandais , après s'être emparés de tout le commerce de l'Inde , voulurent en établir un solide à la Chine. Ils demandèrent un terrain , qui leur fut accordé , pour y bâtir une loge ; mais ils y construisirent un fort , qui serait bientôt devenu redoutable , s'il eût été plus facile d'y faire entrer des canons. La présence des Mandarins aux déchargemens , ne rendait pas l'exécution aisée ; cependant , ils se décidèrent à en débarquer dans de grandes futailles. L'une de ces pieces creva sous le Palan , & découvrit leur artifice. La même nuit , leurs vaisseaux furent brûlés , la loge , dont on voit encore les ruines , fut démolie , & le commerce interdit à la Nation Hollandaise. Ce n'est qu'à force de présents & des prieres , qu'elle est parvenue à la rétablir , plusieurs années après cet événement.

Les Négocians des autres Nations Européennes , tentés par les profits considérables que faisaient à la Chine les Portugais & les Hollandais , y conduisirent aussi leur pavillon. Tous furent d'abord admis indistinctement dans toutes les rades de l'Empire ; mais leur extrême familiarité avec les femmes , leurs violences avec les hommes , des actes répétés de hauteur & d'indiscrétion , les firent concentrer depuis à

Canton, le port le plus méridional de ces côtes étendues.

Leurs navires remonterent d'abord jusques aux murs de cette Cité célèbre, située à 15 lieues de l'embouchure du Tygre ou *Fleuve jaune*. Peu-à-peu, le port se combla, au point de n'offrir que douze à treize pieds d'eau. Alors nos bâtimens, qui de jour en jour avoient acquis plus de grandeur, furent forcés de s'arrêter à Hoang-Pou, à trois milles de la place. C'est une assez bonne rade, formée par deux petites îles. Des circonstances particulières firent accorder, en 1746, aux Français, la liberté d'établir leurs magasins dans celle de Wampou, qui est salubre & peuplée; mais les Nations rivales sont toujours réduites à faire leurs opérations dans l'autre, absolument déserte & singulièrement mal-saine, après que le riz y a été coupé.

Pendant les cinq ou six mois que les équipages des navires Européens se morfondent ou périssent à Hoang-Pou, les Agents du commerce font leurs ventes & leurs achats à Canton. Lorsque les Étrangers commencèrent à fréquenter ce grand marché, on les fit jouir de toute la liberté que comportait le maintien des Loix. Bientôt ils se laisserent de la circonspection nécessaire dans un Gouvernement rempli de formalités; en punition de leurs imprudences, tout accès direct chez le dépositaire de l'autorité publique, leur fut fermé; & ils furent tous réunis dans un seul quartier. Le Magistrat ne permit une autre demeure qu'à ceux dont un

hôte ac-  
duite.

La Co-  
criante

des Co-  
les accu-

rompus  
un peti-

vaient  
d'un pr-

un peu  
toujour

À ces  
criantes

ent à l'  
Empire.

Vice-Ro-  
résidenc

se plaind

vent, q  
chargé c

rend leu  
qu'il y e

folus de  
la Chine

mais ils f  
confidéra

Si les pla  
pas jusq

pourraie  
que les E

ne, on n  
vexés dep



hôte accrédité garantissait les mœurs & la conduite. Ces liens furent encore resserrés en 1760. La Cour, avertie par les Anglais des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des Commissaires qui se laisserent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvaient traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilège exclusif. Ce monopole a depuis un peu diminué, mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

À ces humiliations se joignent des injustices criantes, que les Négocians Européens éprouent à la Chine, pendant leur séjour dans cet Empire. L'entrée de la Ville Tartare, où le Vice-Roi & l'Intendant de la Province font leur résidence, leur étant interdite, ils ne peuvent se plaindre des mauvais traitemens qu'ils reçoivent, que par le canal du Fiador, Officier chargé de fournir les cargaisons; & celui-ci ne rend leurs plaintes à ses Supérieurs, qu'autant qu'il y est intéressé. Les Anglais, maîtres absolus de l'Inde, voulant jouer le même rôle à la Chine, font beaucoup de bruit tous les ans; mais ils finissent toujours par payer des sommes considérables, pour la plus légère imprudence. Si les plaintes les mieux fondées ne parviennent pas jusqu'au Magistrat de Canton, comment pourraient-elles arriver jusqu'au Trône? Depuis que les Européens font le commerce de la Chine, on n'en a qu'un seul exemple. Les Anglais, vexés depuis long-temps à un plus haut degré

que les autres Nations, soit à cause de leur libéralité, soit à cause de leur puissance, expédierent en secret un bâtiment, avec le Conseiller Wilt, qui habitait la Chine depuis son enfance, & parlait le Chinois comme un naturel du pays. Ils le chargerent de demander justice à l'Empereur, & de lui présenter une Requête au nom du Conseil. Tout se fit si secrètement, qu'on n'en fut instruit que lorsqu'ils approcherent de Pekin. Leurs plaintes parviennent jusqu'au Trône, on nomme quatre Commissaires qui viennent en pompe examiner si elles sont fondées; mais bientôt, gagnés par des sommes considérables, ils s'accordent tous à dire qu'elles sont injustes. On arrête le vaisseau, l'équipage disparaît, & on interroge Wilt pour connaître l'auteur de la Requête. Son Maître de Langue a la tête tranchée, ainsi que celui qui l'avait transcrite. On le condamne à subir le même sort; mais, considéré comme un Sauvage, à qui les Loix n'étaient pas connues, on commua sa peine en 50 coups de bâton, & trois ans de prison à Macao, d'où il ne devait sortir que pour être chassé ignominieusement de l'Empire. Ces mauvais traitements n'ont pas empêché les Anglais, ni la plupart des autres Nations de l'Europe, à continuer le commerce de la Chine. Celui qu'ils y font annuellement, pendant la paix, peut monter à 24 à 26 millions. Les Français y envoient deux vaisseaux, & y portent 2 à 3 millions; la Compagnie Anglaise y envoie quatre, six & quelquefois huit vaisseaux, sans compter quinze à vingt

vaisseau  
million  
Les Né  
Surate  
million  
calin,  
toutes  
tent 4  
product  
ainsi qu  
seaux,  
de Prus  
mais de  
pavillon  
Portuga  
ils n'y a  
tions; le  
million.

Les N  
des thés  
verd, &  
des soies  
du borax  
apporter  
des nank  
étouffes d  
sur lequ  
d'hui on  
porte de  
guerres  
métal pr  
leur fort  
choisir p

vaisseaux de côtes. La Compagnie y porte 4 millions en argent, & 3 millions en draps; Les Négocians Anglois de Bengale, Madras, Surate, Bombaye & Cambaye y portent 2 millions en argent, & 2 millions en coton, calin, opium & rotin; les Hollandais y ont, toutes les années, quatre vaisseaux; ils y portent 4 millions en argent & 2 millions en productions de leurs Colonies; les Suédois, ainsi que les Danois, n'y envoient que deux vaisseaux, & y portent chacun 2 millions; le Roi de Prusse y envoyait autrefois un vaisseau, mais depuis long-tems on n'y voit plus son pavillon; les Espagnols de Manille & quelques Portugais de Goa, vont aussi en Chine, mais ils n'y achètent que le rebut des autres Nations; leur commerce ne monte pas à plus de 1 million.

Les Nations Européennes retirent de la Chine des thés, connus sous les noms de *thé bouy*, *thé verd*, & *thé Soathon*, de la grosse porcelaine, des soies écruës, de la rhubarbe, du camphre, du borax, du rotin, que les vaisseaux marchands apportent de Malaca, de la gomme-lacque, des nankins, des pékins, & quelques autres étoffes de soie; on rapportait autrefois de l'or, sur lequel on gagnait 25 pour 100. Aujourd'hui on gagne 18 & 20 sur celui que l'on y porte de l'Inde. Les différentes révolutions, les guerres de leurs voisins leur ont fait préférer ce métal précieux, qui facilite l'exportation de leur fortune dans tous les lieux qu'ils voudraient choisir pour asyle.

## V.

## EMPIRE DU JAPON.

L'EMPIRE du Japon est composé de plusieurs îles, voisines les unes des autres, & dont les principales sont celles de Nippon & de Jedô. La première a 250 lieues de long sur 110 de large. Le terrain du Japon est, en général, montueux, pierreux & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seraient réduits à mourir de faim sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'Empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des Arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier & ses magnifiques porcelaines.

Les mines d'or, d'argent & de cuivre du Japon sont les plus riches de l'Asie. On y trouve aussi de fort bel étain. Ses autres richesses consistent en dents d'Eléphants, en peaux de Chameaux, & en perles rouges, qui ne sont pas moins estimées que les blanches. D'ailleurs, les grandes îles qui composent cet Empire, placées sous un Ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sont sujetes

à ces gr  
primen

L'Em  
ancien d  
annales  
mais il  
fonda la  
dans la  
nés Dai  
tifes de  
pouvoirs  
ressorts d  
des perso  
vinité su  
à la mo  
comme  
plices. I  
On envel  
timent.

Vers l  
sans dou  
doce, q  
partager  
dont l'ad  
grands Se  
par leur s  
souffrit d  
comme a  
Lieutenan  
clairvoyan  
le germe  
les vit se  
jurée. Ils

à ces grands accidens de la nature, qui imprimant la terreur & l'épouvante.

L'Empire du Japon est peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables; mais il paraît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la Monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ses Souverains, nommés *Dairos*, étaient à la fois les Rois, les Pontifes de la Nation; & la réunion de ces deux pouvoirs mettait dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les *Dairos* étaient des personnes sacrées, les représentans de la Divinité sur la terre. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs Loix, était regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni seul. On enveloppait sa famille entière dans son châtimement.

Vers le II<sup>e</sup>. siècle, ces Princes, plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du Sacerdoce, que des droits pénibles de la Royauté, partagèrent l'Etat en plusieurs Gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à des grands Seigneurs, connus par leurs lumières & par leur sagesse. Le pouvoir illimité des *Dairos*, souffrit de ce changement. Ils laisserent flotter comme au hasard, les rênes de l'Empire. Leurs Lieutenans, dont l'ambition était inquiète & clairvoyante, trouverent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avaient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux; ils la firent

à leur Chef. Une indépendance entière fut le fruit de tous ces mouvements.

Depuis cette époque, l'Empire du Japon est partagé entre deux Souverains. L'un, appelé Daïro, est le grand Pontife du pays; & son autorité est purement spirituelle. Il jouit néanmoins de revenus considérables; & la Loi lui permet d'épouser douze femmes, & de s'attacher un certain nombre de concubines. Le vrai Souverain s'appelle *Kuba*. Son autorité ne connaît d'autres bornes que ses caprices. L'usage l'assujettit seulement à quelques témoignages extérieurs de déférence envers le Daïro, qu'il a dépouillé de sa Couronne. On fait monter les troupes de ce Souverain à 400 mille hommes d'infanterie, & à 60 mille de cavalerie. Nos Voyageurs portent ses revenus à 700 millions.

Les Japonois sont d'un caractère dur & féroce; & c'est à l'éducation austère qu'ils reçoivent, autant qu'à l'influence du climat, alternativement rigoureux & brûlant, qu'ils sont redevables de cette humeur sombre & mélancolique qui les distingue de tous les autres peuples Asiaticques.

À la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu: aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poèmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poèmes qu'on dit pleins d'énergie & de grâce, enfantent l'en-

enthousiasme ; l'éducation des Chinois regle l'ame, la dispose à l'ordre ; celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité ; le Japonois, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame ; les Japonois, son engourdissement & sa faiblesse.

La Religion du Japon est distribuée en plusieurs branches, dont chacune a ses mysteres. Celle des Sintos est la Religion du pays, l'ancienne Religion. Elle reconnoît un Être-suprême, l'immortalité de l'ame ; elle rend un culte aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré leur patrie. Le Daïro est le Chef & l'Interprète de cette Religion ; & tous les Prêtres qui sont répandus dans l'Empire, pour maintenir sa doctrine & remplir les fonctions que son culte exige, sont obligés de recevoir de lui leurs pouvoirs. Les autres Sectes, quoi qu'essentiellement la même que celle des Sintos, n'observent pas une hiérarchie aussi caractérisée.

Les Portuguais furent les premiers peuples de l'Europe qui aborderent au Japon. Ce fut en 1542, qu'une tempête jeta un de leurs vaisseaux sur les côtes de cet Empire. Ceux qui le montaient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il fallait pour se rafraîchir

& se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avaient vu; ils apprirent au Vice-Roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée s'offrait au zèle des Missionnaires, à l'industrie des Négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon. Ils y furent reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des Roitelets qui partageaient alors le pays, chercha à les attirer dans ses États. On se disputait à qui leur ferait plus d'avantages, à qui leur accorderait plus de privilèges, à qui leur donnerait plus de facilités. Ces Négocians firent un commerce immense. Ils transportaient au Japon des marchandises de l'Inde qu'ils tiraient de différens marchés; & celles de Portugal, auxquelles Macao servait d'entrepôt. Le Dairo, les Usurpateurs de ses droits souverains, les Grands de l'Empire, la Nation entière, tous faisoient une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Les Portugais emportoient tous les ans du Japon pour 14 à 15 millions d'or, d'argent & de cuivre. Ils épousaient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, & s'alliaient aux familles les plus puissantes.

Cet état de prospérité ne dura pas un siècle entier. Enivrés du crédit immense dont ils jouissaient dans cet Empire, les Portugais négligeaient les devoirs qu'imposent la bienfaisance & l'honnêteté. Ils se rendirent suspects au Gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secrètes. Ils ne se montrèrent pas moins odieux au peuple

par le  
infidélité  
bitud  
qu'on  
leur  
devoi  
furen  
qu'il  
place  
Les  
étaier  
furen  
me ce  
bition  
avaier  
la Co  
qui a  
les vo  
que l'  
qu'ils  
uniqu  
tolera  
après  
natio  
vraise  
venir  
pouill  
ils jou  
Dep  
artific  
Nang  
à la V  
qu'ils



par leur avarice, par leur orgueil & par leurs infidélités. Cependant comme on avait pris l'habitude des marchandises qu'ils apportaient, & qu'on n'avait pas d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, on crut devoir les ménager pour quelque tems. Ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des Négocians en état de les remplacer.

Les Hollandais, qui, depuis quelque tems, étaient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans leur disgrâce. Comme ces Républicains n'avaient pas montré l'ambition de se mêler du Gouvernement; qu'ils avaient prêté leur artillerie dans la guerre que la Couronne venait de faire à ceux des Japonais qui avaient embrassé le Christianisme; qu'on les voyait en guerre avec la Nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'était pas établie; qu'ils paraissaient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigues & de domination les eut saisis, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privilèges dont ils jouissaient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'île artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la Ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; & la poudre, les fusils, les

épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a pas d'idée; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les Commissaires chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle, ne les ait avilis aux yeux de la Nation qui en est le témoin, & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des soies, des toiles peintes, du sucre, des bois de teintures, quelques épiceries, principalement du poivre & du girofle; telles sont les marchandises qui sont portées au Japon. Les retours ordinaires étaient très-considerables dans le tems d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens, qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis 12 ans même, on n'envoie alternativement qu'un ou deux faibles cargaisons; soit que l'acheteur ait exigé cette réduction, soit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglemens, tous les effets réunis ne devraient produire que 100 mille liv. mais, quoique vraisemblablement cet ordre ne soit pas exécuté à la rigueur, on est assuré que le gain ne passe pas 50 mille francs. Il serait plus considerable sans l'obligation imposée aux Hollandais, d'envoyer, tous les ans, à la Capitale de l'Empire, un Ambassadeur chargé

de présents. Le paiement se fait avec le meilleur cuivre de l'Univers, qui se consomme dans le Bengale, sur la côte de Coromandel & à Surate; il se fait aussi avec du camphre, que l'Europe emploie, lorsqu'il a été purifié à Amsterdam.

Les Agents de la Compagnie sont plus heureux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité qui est particulière au Japon, on leur donne dès leur arrivée, des courtisannes qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles ne servent pas seulement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par ce moyen qu'ils introduisent dans le pays, & l'écaille de tortues dont les Japonais font leur bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, se trouvant assez parfait pour n'avoir pas besoin de l'opération du feu, est senté digne des autels.

En échange ils reçoivent un or très-pur, qui, aussi bien que la marchandise, passe par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, sont également attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'Empire avec les Hollandais, ne font pas un commerce plus étendu; & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont renfermés tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espèce de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un Corps-de-Garde à toutes

les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de Philosophie & de Morale qu'ils vendaient, on a trouvé des ouvrages favorables au Christianisme. Les Missionnaires Européans les avaient chargés à Canton, de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

## VI.

## ROYAUME DE PERSE.

**L**A Perse moderne a une étendue très-considérable. Ce Royaume a environ 500 lieues d'Orient en Occident, sur un peu moins de 400 du Nord au Sud. Le pays qui le compose, est sec, sablonneux, montueux & presque entièrement privé de rivières. C'est à l'industrielle activité des peuples qui l'habitent, qu'il est redevable de sa fécondité. Aussi n'est-il pas autant peuplé qu'il pourrait l'être, si des pluies abondantes ne venaient quelquefois arroser la plaine, & tempérer la chaleur du jour. On n'y trouve aucune forêt; & la disette de rivières navigables nuit beaucoup au commerce. Cette région, traversée dans sa longueur par le mont Taurus, est dans la Zone tempérée, mais dans le voisinage de la Zone torride. De-là vient la chaleur insupportable qui s'y fait souvent sentir.

La Perse donne du riz, du vin, des fruits excellents,

excellents, & sur-tout des melons d'un goût délicieux & d'une grosseur extraordinaire. On en tire une grande quantité de soie & de coton, des étoffes d'or & d'argent, des perles & des tapis magnifiques. Elle a des mines de pierres précieuses; elle en a aussi d'or & d'argent, & d'autres métaux. On y trouve du sel fossile en abondance, une espece de bruyere qu'on y emploie pour la verrerie, & des terres pour la peinture, propres à imprimer des couleurs vives & tenaces.

Le Souverain de cet Empire exerce une autorité despotique, comme c'est l'usage de tous les États Musulmans. Ce Prince s'appelle *Sophi*. Sa Capitale est *Hispahan*, la plus grande & la plus belle Ville de tout l'Orient. Elle a huit à neuf lieues de tour; & nos Voyageurs portent sa population à un million d'habitans. Il y a un nombre prodigieux de Palais magnifiques, parmi lesquels on remarque celui du Roi, qui a plus d'une lieue de tour. On y trouve aussi 160 belles Mosquées, 1800 Caravanseras spacieux, plus de 260 Bains, un nombre prodigieux de Cafés, de fort beaux Basars & plusieurs Colléges. L'air y est très-sain & les maladies peu fréquentes. Les maisons y sont terminées en terrasses, où l'on couche pendant l'été, pour jouir de la fraîcheur. Les rues n'en sont pas pavées; elles sont cependant toujours fort propres à cause de la sécheresse de l'air. Il y en a plusieurs ornées de canaux, dont les bords sont plantés de hauts platanes, qui fournissent de l'ombre & un spectacle agréable à la vue.

On a construit trois beaux ponts sur le fleuve Zenderouth, le long duquel Hispahan est placé. Cette Ville est d'ailleurs de tout le Levant celle où les Sciences ont le plus de réputation.

Les Perfans ont l'imagination vive & l'esprit pénétrant; ils sont judicieux, civils & pleins de bontés envers les Étrangers. Ils seraient d'assez bons soldats si on les assujétissait à une discipline régulière. Leur Religion est la Mahométane. Ils appartiennent à la Secte d'Ali, gendre de Mahomet. Ils détestent beaucoup plus les Turcs que les Chrétiens, & ils n'entretiennent avec eux de commerce qu'autant qu'ils y sont forcés par les circonstances. Ces peuples ont pour Mahomet la même considération que les Turcs. Cependant ils ne font que très-rarement le pèlerinage de la Mecque. Ils doivent l'indifférence qu'ils témoignent à cet acte de piété au Grand-Abbas, Roi de Perse. Ce Prince, aussi habile politique que grand guerrier, voulant décréditer le pèlerinage de la Mecque & de Médine, parce qu'il faisait sortir de la Perse beaucoup d'argent qui n'y rentrait plus, imagina d'en établir un autre qui fut du goût des peuples, & qui ne les obligeât pas à sortir du Royaume. Dans cette vue, il fit bâtir une superbe Mosquée sur le tombeau de Riga, huitième Iman, fils d'Ali, qui mourut en Perse, près de Mached, & dont le tombeau fut entièrement négligé pendant plusieurs siècles. Abbas attaché de grands revenus à cette Mosquée; &, persuadé que l'exemple des Souverains détermine aisément les Sujets, il voulut faire lui-même

ce pé  
Dès-l  
vœux  
s'éran  
par c  
céleb  
du vo  
Lo.  
plus  
d'indu  
trefoi  
rope y  
encor  
& d'I  
très-g  
pas da  
mais c  
nissés e  
graissé  
Hispah  
étouffes  
coton  
des nar  
ries, c  
l'ambro  
des ear  
de l'Ur  
Tou  
Carava  
à Bassor  
Empire  
La con  
principa

ce pèlerinage, accompagné de toute sa Cour. Dès-lors les peuples s'empresseient à porter leurs vœux de ce côté-là; & les successeurs d'Abbas s'étant fait une loi de commencer leur regne par ce pèlerinage, le tombeau de Riga devint si célèbre que l'on se déshabituait presque absolument du voyage de la Mecque.

Long-tems la ville d'Hispanhan, fut l'une des plus commerçante de l'Asie. Cette branche d'industrie y a beaucoup moins d'activité qu'autrefois. Cependant toutes les Nations de l'Europe y entretiennent des Facteurs, & l'on y vend encore une grande quantité de vins de Chiras & d'Iserd, liqueur précieuse, dont on fait très-grand cas en Asie. Ces vins ne se conservent pas dans des futailles, comme en Europe, mais dans des grands vaisseaux de terre, vernissés en dedans, ou seulement frottés avec de la graisse de queue de mouton. On vend encore à Hispanhan des soieries, des riches tapis, des étoffes de toutes especes, des fourrures, du coton, du maroquin de toutes les couleurs, des nattes très-fines, d'assez belles clinquailles, des perles, des parfums, du musc, de l'ambre gris, des épiceries, des noix de Galle, des eaux distillées, & du safran le plus estimé de l'Univers.

Tous les ans il part de la Perse plusieurs Caravanes qui vont chercher des marchandises à Bassora. Cette marche est nécessaire, dans un Empire où il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation de ces marchandises se fait principalement dans les Provinces méridionales

que la guerre & le despotisme ont plus ménagées que celles du Midi. Les unes & les autres payerent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde, par Thamas-Koulikan, avait rendues extrêmement communes. Dans la suite elles eurent recours à des ustensiles de cuivre que l'abondance de leurs mines avait multipliés prodigieusement; enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avait fait enfouir, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissaient les gommés, & qui ont été coupés, le tems de repouffer; si les chevres qui donnaient de si belles laines ne se multiplient pas; si les soies, qui suffisoient à peine au peu de Manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares; si le Gouvernement ne fait pas tous ses efforts pour guérir les plaies que lui ont faites les Aguans du Kandahar, & les armes du fanatisme; en un mot, si cet Etat ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette branche de commerce.



T  
L'A  
du mo  
l'Océa  
que;  
sépare  
à l'ext  
comm  
Cet  
par un  
plus r  
part il  
année  
leurs  
perder  
jeter  
& les  
leurs  
que le  
une ex  
vail e  
plus g  
dans d  
que pa  
On  
parties  
l'Arab  
chacun



## V I I.

## TABLEAU DE L'ARABIE.

L'ARABIE est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites, au Midi, l'Océan Indien; au Levant, le golfe Persique; au Couchant, la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique. Au Nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui sert de borne comme autrefois.

Cette presque île est séparée du Nord au Sud par une chaîne de montagnes moins stérile & plus tempérée que le reste du pays. Sur la plupart il pleut deux ou trois mois au plus chaque année, mais à des époques différentes, suivant leurs expositions. Les eaux qui en tombent se perdent dans les sables des vallées, ou vont se jeter en torrents dans la mer, selon la pente & les distances. Il est une saison où les chaleurs sont si vives que personne ne voyage, & que les Esclaves même ne paraissent pas sans une extrême nécessité dans les rues. Tout travail est alors suspendu au milieu du jour. La plus grande partie du tems se passe à dormir dans des souterrains, dont l'air ne se renouvelle que par un tuyau.

On divise communément cette région en trois parties; l'Arabie-Pétrée, l'Arabie-Déserte, & l'Arabie-Heureuse, noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

L'*Arabie-Pétrée* est la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle est généralement inculte, & presque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'*Arabie-Déserte* que des plaines arides, des monceaux de sable, que le vent élève & qu'il dissipe, des montagnes escarpées que la verdure ne couvre jamais. Les sources d'eau y sont si rares qu'on se les a toujours disputées les armes à la main. L'*Arabie-Heureuse* doit moins ce titre imposant à sa fertilité qu'au voisinage des régions stériles qui l'environnent. Ces diverses contrées jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serain. C'est dans cette dernière Arabie que naquit Mahomet, vers l'an 570 de notre Ère.

Les Arabes avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ces contrastes de traits & de qualités qui paraissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une Nation singulière, dont la figure & le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Grave & sérieux, ils attachent de la dignité à leurs longues barbes, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit de patriotisme, qui joints ensemble, font qu'une Nation, une Horde, un Corps, s'esti-

me, se ménage, se préferé à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les Sciences, mais ils les cultivent peu, soit défaut de secours ou même de besoins. Les Arabes de nos jours n'ont aucuns monuments de génie, aucunes productions de leur industrie, qui les rendent recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante c'est la jalousie, tourment des ames ardentes, faibles, oisives, à qui l'on pourrait demander si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs Nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, & n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulements naturels. Les chairs adhérent peu-à-peu, à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est

que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de ferrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique, connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle est la Nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent a dû jeter nécessairement dans leur caractère quelques singularités dignes d'être remaquées.

Le nombre des Arabes qui habitent les déserts, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur Gouvernement est simple. Un Chef héréditaire, assisté de quelques Vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il est hospitalier, humain & juste, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont pas de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits & des pâturages. Cette vie errante leur paraît pleine de délices, & ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent, tout se fait avec la laine de leurs brebis, le poil de leurs cheyres

& de  
femmes  
le désert  
conson  
dattes  
la fron  
meaux  
maux,  
autres  
de la P  
en ont  
Con  
pour se  
ils ont  
Carava  
sables.  
à la M  
par un  
auquel  
qui p  
entré  
s'arran  
territo  
Inde  
Arabes  
au No  
brigant  
les, si  
avides  
reux &  
tent ha  
villes  
bons

& de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille ; & , dans tout le désert, il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac , de café , de riz , de dattes , est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontière , & par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement. Ces animaux , si utiles dans l'Orient , étaient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perse, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin & diminué l'espece.

Comme ces objets ne suffisent pas aux Arabes pour se procurer les choses qui leur manquent , ils ont imaginé de mettre à contribution les Caravanes que la superstition mène dans leurs sables. La plus nombreuse , qui va de Damas à la Mecque , achete la sûreté de son voyage par un tribut de cent bourses ou 150 mille liv. auquel le Grand-Seigneur s'est soumis , & qui par d'anciennes conventions se partage entre toutes les Hordes. Les autres Caravanes s'arrangent uniquement avec les Hordes , sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource , les Arabes de la partie du désert , qui est le plus au Nord , en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains , si fideles , si désintéressés entre eux , sont féroces & avides avec les Nations étrangères. Hôtes généreux & bienfaisans sous leurs tentes , ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres , bons maris , bons maîtres ; mais tout ce qui

n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort au loin; & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse en soit le théâtre.

Les Arabes qui se vouent au brigandage, s'affoient avec les chameaux pour un commerce ou une guerre, dont l'homme a tout le profit & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau dès sa naissance aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier les jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singulière, on diminue sa subsistance à proportion qu'on double ses travaux. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, & vont attendre sur les confins le Marchand & le Voyageur pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enlève, & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur

monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à 300 lieues en 8 jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce tems-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route. Ils doublent alors le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée & pour la soif à venir. Tel est cet animal si souvent célébré dans l'Alcoran & dans les Romans orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un sol propre à la culture de l'orge, nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connaisse. Dans tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux pour embellir & réparer les races de cette espèce animale, qui dans aucun lieu de la terre, n'a ni la beauté ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les Maîtres vivent avec eux comme avec des Domestiques, sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté; c'est que les animaux & les hommes prennent quelque chose de l'esprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; & les Religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les Gouvernements dont ils ont été

les sujets ou les tributaires ont altéré bien peu le caractère qu'ils avaient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien & sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie-Heureuse, étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées, mais il ne leur resta plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau-rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La Langue qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtresses, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leur houris. C'est une espèce de musique si touchante & si fine, c'est un murmure si doux, ce sont des comparaisons si riantes & si fraîches; je dirais presque que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans

les m  
la nat  
c'est  
quinte  
sous le  
mat,  
s'aban  
cieuse  
un au

Av  
la nav  
avaier  
jourd  
comm  
située  
rabie  
La fit  
liaison  
& la  
siècle.  
l'Asie  
Albu  
il se f  
long-  
seffeu  
mérité  
& at  
ses É  
Villag  
Ell  
myrr  
Mecq  
gues



les mœurs de nos Paladins, les imitations de la nature le font dans les Poèmes Arabes. Là, c'est une quintessence de vertu; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions & de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse qu'ils n'éprouveraient peut-être pas sous un autre ciel.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avaient plus d'activité qu'ils n'en montrent aujourd'hui. Ils étaient les Agents de tout le commerce qui se faisait par cette voie. *Aden* située à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie sur la mer des Indes, en était l'entrepôt. La situation de son port qui lui procurait des liaisons facile avec l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde & la Perse, en avait fait, pendant plusieurs siècles, l'un des plus florissans Comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au fameux Albuquerque, qui voulait le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en restèrent pas long-tems les maîtres. Le Roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appelée Heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses États, qui n'avait été jusqu'alors qu'un Village.

Elles furent d'abord peu considérables; la myrrhe, l'encens, l'aloës, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la Médecine, faisaient la base

de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passe pas aujourd'hui 7 ou 800 mille livres, étaient, dans ce tems-là, plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis; mais ce devait être toujours peu de chose.

Le café se montra bientôt après, & fit une révolution remarquable dans le commerce. L'arbre qui le produit, originaire de la Haute-Ethiopie, croît dans le territoire de Betel-Falgui, ville de l'Yemen, située sur un sable aride, à 10 lieues de la mer Rouge. On l'y cultive dans une étendue de 50 lieues de long, sur 15 & 20 de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant, & généralement préféré.

L'usage du café, fut introduit, dit-on, dans l'Arabie, par un Mollah nommé Chadely. La plupart des Arabes en font aujourd'hui leurs délices. Le privilège de le prendre en nature est réservé aux Citoyens riches. La multitude est réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuse féve. Ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l'amertume ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betel-Falgui, qui est le marché général. C'est-là aussi que s'achete tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de 35 lieues, ou dans les ports plus voisins de l'Ohia, ou d'Hodeida, d'où il est conduit sur

de lége  
vont pr  
tous l

L'ex  
million  
million

La flot  
doftan  
de la c  
de terr

Con  
par les  
coûter  
conten  
que 12  
15 ou  
posées  
café. I

est le p  
faire e  
Cet ar  
état de  
sent de  
& de

Mo  
dents  
De la  
l'or,  
du go  
bled:  
grosse  
de Por  
qui y

de légers bâtimens à Gedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, & tous les autres dans la première.

L'exportation du café peut être de 12 à 13 millions pesant. Les Européens en achètent 1 million & demi; les Persans 3 millions & demi. La flotte de Suez, 6 millions & demi. L'Indostan, les Maldives, & les Colonies Arabes de la côte d'Afrique 50 milliers; les Caravanes de terre, 1 million.

Comme les cafés enlevés par les Caravanes & par les Européens, sont les mieux choisis, ils coûtent 16 à 17 sols la livre. Les Persans qui se contentent de cafés inférieurs, ne paient la livre que 12 à 13 sols. Elle revient aux Egyptiens à 15 ou 16, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon & en partie de mauvais café. En réduisant le café à 14 sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8 à 9 millions de livres. Cet argent ne lui reste pas, mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Gedda & de Moka.

Mokà reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphants, de la civete & des esclaves. De la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire: du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled: de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles: de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe: de Malabar, du

riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du Kaire, du bois & du cardamome des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces îles se sont procurés par des échanges: de Coromandel, 4 ou 5 mille balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues 6 millions, trouvent sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, & sur la côte orientale de l'Afrique.

Aucunes des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa Capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils sont continuellement menacés par le Gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des Baniens de Surate ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissemens à des Négocians de leur Nation, qui disparaissent à leur tour pour être remplacés par d'autres.

Les Anglais & les Français, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent pour un modique frêt, du café des Compagnies, qu'ils versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La Compagnie de

Hollande  
sujets,  
ditions p  
part qu'e  
commerc  
bien plus

GEDD  
golfe Ar  
Sainte. I  
difficile.  
habitans  
& tous c  
& à boire  
y est mi  
Grand - S  
inutile g  
produit d  
100 pour  
les autres  
marchand  
les Négoc  
y a long  
chassés d  
l'auraient  
qu'ils ne  
aurait mi  
merce.

Surate  
seaux cha  
de chaales  
soie, sou  
gent. Leu

Hollande, qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabe, est privée de la part qu'elle pourrait prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une autre branche bien plus riche encore; c'est celle de Gedda.

*GEDDA* est un port situé vers le milieu du golfe Arabe, à 15 ou 16 lieues de la ville Sainte. Il est assez sûr, mais l'approche en est difficile. Les affaires y ont attiré 9 ou 10 mille habitans, logés la plupart dans des cabanes, & tous condamnés à respirer un air corrompu, & à boire de l'eau saumâtre. Le Gouvernement y est mixte. Le Chérif de la Mecque & le Grand-Seigneur, qui y tient une faible & inutile garnison, partagent l'autorité & le produit des Douanes. Ces droits sont de 8 pour 100 pour les Européens, & de 13 pour toutes les autres Nations. Ils se paient toujours en marchandises, que les Administrateurs forcent les Négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka & de tout l'Yemen, l'auraient été de Gedda, si l'on n'avait craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui aurait mis fin aux pèlerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à Gedda trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit 9 ou 10 millions

de livres. Il part du Bengale pour la même destination deux, & le plus souvent trois navires, dont les cargaisons, qui appartiennent aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate. Elles consistent en riz, gingembre, safran, sucre, quelques étoffes de soies, & en une quantité considérable de toiles, la plupart communes.

Gedda est considéré comme le port de la *Mecque*, quoiqu'il en soit éloigné d'environ 10 lieues. Cette Ville fut toujours chere aux Arabes. Ils pensaient qu'elle avait été la demeure d'Abraham; & ils accouraient de toutes parts dans un Temple dont on le croyait le Fondateur. Mahomet, pour augmenter le concours d'Étrangers, dans une Cité qu'il destinait à être la Capitale de son Empire, ordonna que tous ceux qui suivraient sa Loi, s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprochés. Ce précepte était accompagné d'un autre, qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidait pas. Il exigea que chaque pèlerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fit bâtir cinq piéces de toiles de coton, pour servir de suaire tant à lui qu'à tous ceux de sa famille, que des motifs raisonnables auraient empêchés d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devait faire de l'Arabie le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des Pèlerins s'élevait à plusieurs millions. Le zele s'est si fort ralenti, sur-tout à la Côte d'Afrique, dans l'Indostan & en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la

É  
Mecque, &  
La plupart  
piéces de  
sans comp  
tent pour  
lations, p  
le désert d  
& les vexa  
de Suez &  
celui de l  
de la vent  
Indes. Le  
de Corom  
les ans pou  
environ le  
Dans le p  
de l'Europ  
font parve  
considérab  
A environ  
de l'embo  
de *Masca*  
guissant,  
dre son an  
à un Iman  
consomm  
bleues, d  
ques épice  
de l'encer  
d'argent.  
ferait pas  
*Mascatte*  
fond du g

Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de 150 mille. La plupart sont Turcs. Ils emportent 750 mille pieces de toiles, de 10 aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achètent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert de n'être pas écrasés par les Douanes, & les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez & de Bassora. L'argent de ces Pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour 14 ou 15 millions de livres, & pour environ le 8<sup>e</sup>. de cette somme en marchandises. Dans le partage que les Nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglais sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable.

A environ 120 lieues de la Mecque, & près de l'embouchure du golfe Persique, est la ville de *Mascatte*. Son commerce, long-tems languissant, commence, depuis 40 ans, à reprendre son ancienne activité. Son territoire, soumis à un Iman, & l'un des plus riches de l'Arabie, consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'ils paient avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme Arabique & un peu d'argent. Cependant, cette consommation ne serait pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascatte n'était un excellent entrepôt pour le fond du golfe Persique. Toutes les Nations com-

merçantes commencent à le préférer à Bassora, parce qu'il abrège leur voyage de 3 mois, qu'on n'y éprouve aucune vexation, que les droits y sont réduits à 1 & demi pour 100. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la Douane exige 3 pour 100; mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascatte. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers au Malabar & dans la mer Rouge. Une raison particulière déterminera toujours les Anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascatte. Ils y sont exempts de 5 pour 100, qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur Compagnie a formé des établissemens.

Elle n'a pas songé à se fixer dans l'île de *Baharem*. Cette île est située dans le golfe Persique, & est gouvernée aujourd'hui par un Prince Arabe. Célèbre par la pêche de ses perles, dans le tems même qu'on en trouvait à Ormuz, à Kareck, à Keshy & dans d'autres lieux du golfe, elle est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait effuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en Avril & finit en Octobre. Elle est renfermée dans l'espace de 4 à 5 lieues. Les Arabes, les

seuls qui  
nuit, da  
vents ne  
trefois u  
établies  
révolutio  
les habi  
leur Sch  
autres.

Les pe  
que celle  
coup plu  
forme plu  
un peu si  
puter l'av  
tandis qu  
le tems b  
les pays  
autres,  
sert en A

Le pro  
dans les  
de 4 mil  
plupart à  
Turquie.  
la tête,  
broderies  
servées p  
dans tout  
en voir d  
Ce luxe e  
& la sup  
productio



seuls qui s'y livrent, vont se coucher chaque nuit, dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payaient tous un droit des galiotes établies pour le recevoir. Depuis la dernière révolution arrivée dans cette île, il n'y a que ses habitans qui aient cette soumission pour leur Scheik, trop faible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon, mais beaucoup plus grosses que les premières, d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune; mais on ne peut leur dispenser l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre-de-perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche qui se fait dans les parages de Baharem est estimé à près de 4 millions. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est pas de Banians

qui ne fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où la Morale & la Politique sont en allégories & où l'allégorie devient Religion, cet emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont point été nouvellement focées, entrent dans l'ajustement mais ne peuvent servir pour la cérémonie de mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment 25 30 pour 100 de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

## V I I I.

## TABLEAU DE L'INDOSTAN

QUOIQUE, par le nom générique d'Indes Orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du Royaume de Perse, l'*Indostan* n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à 400 lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par u  
unique  
nature f  
posées.  
sépare l  
des beau  
qu'il n'  
Mais pa  
de l'ann  
au sein  
les vent  
résolven  
orages.  
précipite  
les plain  
humides  
est obsc  
blable à  
monde a  
est celle  
plantes  
fraîcheu  
parvienr  
L'éte  
tere qu  
Le ciel  
rayons,  
Cependa  
pendant  
flent per  
l'atmosph  
que. M  
les, éto

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver, c'est-à-dire, la saison des beaux jours de celle des pluies; car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages, que le soleil pompe au sein de la mer, sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent & se résolvent en pluies, accompagnées de fréquents orages. De-là se forment des torrents qui se précipitent, grossissent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaisses & profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais semblable à l'abîme qui couvrait les germes du monde avant la création, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes & les fleurs ont le plus de sève & de fraîcheur; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel, sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y présente l'aspect d'un airain embrasé. Cependant, les vents de mer, qui s'élèvent pendant le jour, & les vents de terre qui soufflent pendant la nuit, y temperent l'ardeur de l'atmosphère, par une alternative périodique. Mais les calmes qui regnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, & laissent

souvent les habitans en proie à une féchereffe dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de mouffons seches & pluvieuses. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amene au printems la saison des tempêtes & des naufrages, pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel, voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, où les pilotes n'ont besoin ni de science ni de précautions. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des éléments, fait passer le calme sur la côte occidentale, & les orages sur la mer orientale des Indes, transporte la paix où était la guerre, & la guerre où était la paix.

Cette belle & riche contrée, tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers Conquérens du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Séfosiris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru, les armes à la main, cette grande partie du globe, il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantaient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en défabusa pas même dans les siècles les plus éclairés de la République.

En réduisant les choses à la vérité, on trouvera qu'un air pur, des aliments sains, un grande frugalité, avaient de bonne heure prodigieusement

prodigieusement  
l'Indostan  
Arts, la  
ou sauvages  
préservés  
paraissaient  
sol & du  
Lorsqu'  
elles étaient  
États. Un  
opposer un  
la Macédo  
des. Il a  
maturée n  
phes.

En suiv  
tions, l'  
guerre. C  
naient lie  
une armée  
niens des  
Libérateu  
tre, & n  
On ignore  
quelle fu  
fondé.

Au con  
Arabes se  
plusieurs  
mirent à l  
contents d  
tinent, il  
ments.

Tome I

prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les Loix, la Police, les Arts, lorsque le reste de la terre était désert ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préservèrent de la corruption ces peuples, qui paraisaient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du sol & du climat.

Lorsqu'Alexandre se montra dans ces régions elles étaient partagées en une infinité de petits États. Une telle distribution ne pouvait pas opposer un front bien redoutable au Héros de la Macédoine; aussi ses progrès furent-ils rapides. Il aurait tout asservi, si une mort prématurée ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le Conquérant dans ses expéditions, l'Indien Sandrocotus avait appris la guerre. Cet homme, auquel ses talents donnaient lieu de droits & de naissance, rassembla une armée nombreuse, & chassa les Macédoiens des Provinces qu'ils avaient envahies. Libérateur de sa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit sous ses loix l'Indostan entier. On ignore quelle fut la durée de son regne, quelle fut la durée de l'Empire qu'il avait fondé.

Au commencement du VIII<sup>e</sup>. siècle, les Arabes se répandirent aux Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'Univers. Ils soumirent à leur domination quelques îles; mais, contents de négocier paisiblement dans le Continent, ils n'y formerent que peu d'établissements.

Trois siècles après, des barbares de leur Religion, sortis du Khorassan, & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées d'immenses dépouilles qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le souvenir de ces calamités n'était pas encore effacé, lorsque Gingiskan, qui, à la tête de ses Tartares, avait subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta, vers l'an 1200, ses armes victorieuses sur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce Conquérant & ses descendans prirent aux affaires de l'Indostan. Il est vraisemblable qu'ils ne les occupèrent pas beaucoup, puisqu'on voit, peu de tems après, les Patanes regner en ce beau pays.

Ces Patanes étaient des hommes agrestes & féroces, qui, sortis par bandes des montagnes du Candahar, se répandirent dans les plus belles Provinces de l'Indostan, & y formèrent successivement plusieurs dominations indépendantes les unes des autres.

Les Indiens avaient eu à peine le tems de se façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, sorti de la Grande-Tartarie, & déjà célèbre par ses cruautés & par ses victoires, se montre, à la fin du XIV<sup>e</sup>. siècle, au Nord de l'Indostan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'assure lui-même des Provinces Méridionales, & abandonne à ses

Lieutenans  
On le crut  
rière, la  
contre l  
se trou  
quêtes,  
s'étend  
bord for  
suivirent  
perent à  
d'un de

Ce je  
regnait à  
ses jours  
du Trône  
le Cabul  
Province  
Il fit plu  
à s'empa  
continue  
& les Pa  
l'esprit d  
sans perd  
fut suivi  
vivacité.

Septentr  
après qu  
eut l'hon  
taires Mo  
aujourd'  
sous les a  
Les p  
plusieurs

Lieutenans le pillage des terres Méridionales. On le croyait déterminé à subjuguier l'Inde entière, lorsque tout-à-coup il tourna ses armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense, qui s'étend depuis la délicieuse Smyrne, jusqu'au bord fortuné du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échappèrent à sa postérité. Babar, sixième descendant d'un de ses enfans, conserva seul son nom.

Ce jeune Prince, élevé dans la mollesse, regna à Samarcande, où son aïeul avait fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipitèrent du Trône, & le forcerent de se réfugier dans le Cabulistan. Ranguildas, Gouverneur de la Province, l'accueillit, & lui donna une armée. Il fit plus : il l'invita à fondre sur l'Indostan, & à s'emparer d'un pays déchiré par les guerres continuelles que se faisaient alors les Indiens & les Patanes. Un conseil si généreux fit sur l'esprit de Babar une forte impression. On traça sans perdre de tems, un plan d'usurpation, qui fut suivi avec beaucoup d'intelligence & de vivacité. Le succès le couronna. Les Provinces Septentrionales, Delhy même, se soumirent après quelque résistance. Un Monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puissance des Tartares Mogols, qui subsiste encore, mais qui est aujourd'hui chancelante & prête à succomber sous les armes d'une foule d'Usurpateurs.

Les peuples de l'Inde sont distribués en plusieurs Castes, qui ne se confondent jamais

les unes avec les autres. La premiere comprend les Bramines, descendans des Brachmanes, dont l'emploi consiste à remplir les fonctions du Sacerdoce. La classe des guerriers est la seconde. On les appelle *Nairs* au Malabar. Ces *Nairs* sont en général bien faits & braves; mais fiers, effeminés, superstitieux. La troisieme classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux; ils entendent parfaitement la maniere de distribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde ce qu'ils seraient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes, lorsque le Gouvernement est assez éclairé pour estimer leur travail.

La tribu des Artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ses parents. Voilà pourquoi l'industrie & l'esclavage s'y sont perpétués ensemble & de concert, & y ont conduit les Arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont pas le secours du goût & de l'imagination, qui ne naissent guere que de l'émulation & de la liberté.

Indépendamment de ces tribus, il y en a une cinquieme, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement.

L'entrée  
leur est in  
des pui  
l'extrême  
isolés da  
défendu  
Bramines  
vaquer a  
lement p  
jamais c  
ferme. L  
fi, par ha  
fût pas d  
nément  
mériter l

Toutes  
le plus de  
pas le ma  
de Loi q  
Despote,  
délégués.  
l'étude c  
pour l'hu  
celles qu  
fément.  
cultiive;  
tiennent a  
le Labour  
travail u  
pour sa f  
industrie;  
montrer u  
destiné au



L'entrée des Temples & des Marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des Villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes; & il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des Bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement pour les autres Castes; & ils n'ont jamais de terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle que si, par hasard, ils touchaient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priverait impunément d'une vie réputée trop vile, pour mériter la protection des Loix.

Toutes les parties de l'Inde gémissent sous le plus déshonorant despotisme. L'Indien n'est pas le maître de sa vie; on n'y connaît point de Loi qui la protège contre les caprices du Despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit; l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive; les terres & leurs productions appartiennent au Souverain; & c'est beaucoup pour le Laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie; tout Artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du Chef de l'Empire, de ses

Lieutenans ou de quelqu'homme riche qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses; pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie.

Malgré ce poids accablant du pouvoir arbitraire qui les opprime, les Indiens sont naturellement portés à la joie & à la gaîté. Ils aiment les jeux, la danse, les spectacles & la musique. Il n'est pas de Nation plus sobre; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage & quelques fruits; voilà sa nourriture ordinaire. Les Tamouls, qui habitent la côte de Coromandel, ne font que deux repas par jour; & ce qu'on peut appeler le déjeuné, n'est autre chose que de l'eau de riz, ou du riz fort clair, gardé de la veille. Il y a cependant des Castes, qui mangent du poisson & du mouton; mais elles n'en font pas leur nourriture habituelle. Ce n'est que dans les festins, qu'elles s'écartent de la Loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les Parias, seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache ou du buffle. C'est une abomination que le préjugé a placée parmi les grands crimes. Quiconque s'en rend coupable, est déchu de droit de sa Caste.

Les Indiens abhorrent toute liqueur propre à enivrer. Il n'y a que les Castes les plus viles qui en boivent; & si les autres se permettent quelquefois d'en faire usage, c'est dans le plus grand

secret  
tempé  
premi  
sucr  
dans  
Le plu  
pure;  
comp  
du ta  
longs  
coulu  
plats  
regne  
couch  
ques r  
pas to  
à sa  
une s  
prima  
Les  
petite  
pres &  
de que  
désagr  
de la  
pas de  
esclav  
attenti  
n'en av  
on en  
rare c  
au-de  
Dan

secrét. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance & la simplicité des hommes du premier âge; du biscuit au lait soupoudré de sucre, & des gâteaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux. Le plus souvent, ils ne boivent que de l'eau pure; mais lorsqu'ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin & des oignons, qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres, artistement coulées avec des brins d'herbes, leur servent de plats & d'assiettes. Le plus profond silence regne dans leurs repas. Tous les convives sont couchés sur des nattes de palmiers ou sur quelques morceaux de toile. Chacun observe de ne pas toucher de la salive les aliments qu'il porte à sa bouche. Une telle négligence produirait une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les femmes Indiennes sont presque toutes de petite taille, communément laides, mal propres & dégoûtantes, à l'exception de celles de quelques Castes, dont le visage est moins désagréable, & qui ne sont pas aussi ennemies de la propreté. Les maris ne leur permettent pas de manger avec eux. Ce sont d'honnêtes esclaves, pour lesquelles ils ont cependant des attentions. L'usage commun & général est de n'en avoir qu'une, mais, dans certaines Castes, on en a plusieurs; & la polygamie n'est pas rare chez les Rajah, dont la dignité les met au-dessus de la critique.

Dans l'Inde, comme chez presque tous les

peuples Orientaux, dit M. Sonnerat, les Arts n'ont fait que fort peu de progrès. La tyrannie d'un Gouvernement despotique, la chaleur d'un climat qui énerve, & le servile attachement aux anciens usages, se sont toujours opposés au développement des talens naturels de ces peuples. Chez eux, la peinture est encore au berceau. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge & de bleu, & dont les personnages sont vêtus d'or. Ils n'entendent pas le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, & ne connaissent point les ressources de la perspective. Leurs meilleures peintures ne sont que de fort mauvaises enluminures.

La Sculpture Indienne n'est pas plus avancée que la Peinture; & toutes les statues que l'on voit dans les Temples sont mal dessinées, & aussi mal exécutées. Les draperies sont roides & maussades. Jamais les Artistes ne pensèrent à jeter le plus léger regard sur la nature, avant de prendre le ciseau.

L'Architecture n'est assujettie à aucune règle, à aucune méthode. Dans les grandes tours, placées au-dessus des portes des Temples, on voit des étages, quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuses qui décorent l'intérieur de ces sanctuaires, sont également privées de proportions fixes. Les unes sont très-grosses par le bas, & se terminent en obélisques; d'autres sont fort minces par le bas & fort grosses par le haut.

La Musique est dans le même état d'imperfection que les autres Arts. Le chant est sans

harmoni  
quatre  
espec  
jusqu'à  
peuple  
paraiss  
Celui d  
plus be  
Les  
bornem  
ques si  
fort di  
les tra  
toujou  
Crédu  
qu'on  
donner  
qui so  
Serrur  
pouvar  
Médec  
Il n'  
cins pl  
Indien  
on leur  
& diff  
pere ex  
la mise  
dont il  
ne com  
Les  
été por  
que le

harmonie. L'un chante haut, l'autre bas, sur quatre à cinq notes qui commencent par une espece de bourdonnement, & va en augmentant jusqu'à la fin du verset où ils éclatent. Ces peuples ont plusieurs instruments, mais qui ne paroissent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, est pour eux le plus beau & le plus harmonieux.

Les connaissances des Indiens en Médecine se bornent à la préparation & à l'emploi de quelques simples. Dans ce pays, les maladies sont fort difficiles à guérir, par la maniere dont on les traite, & parce qu'il s'y trouve presque toujours quelque mélange de virus vénérien. Crédules à l'excès, les Indiens s'imaginent qu'on ne guérit qu'à force de remedes; ils donnent toute leur confiance à un Empyrique, qui souvent était Blanchisseur, Tisserand ou Serrurier, trois mois auparavant, & qui, ne pouvant plus vivre, faite d'ouvrage, se fait Médecin.

Il n'y a pas d'ailleurs, chez eux, de Médecins plus habiles les uns que les autres. Les Indiens le sont presque tous. Dès leur enfance, on leur apprend à connaître quelques simples, & différentes recettes qui se transmettent de pere en fils. C'est pour eux une ressource dans la misere. Aussi font-ils souvent avec des plantes dont ils ignorent les vertus, un mélange dont ils ne connoissent pas mieux les effets.

Les métiers de premiere nécessité n'ont pas été portés à un plus haut degré de perfection que les Arts. Le Charpentier Indien ne con-

naît d'outils, que le rabet, le ciseau, le vilebrequin, le marteau & une espece de hache. La terre lui sert d'établi, & le pied de valet; mais il emploie un mois à faire ce que nos Ouvriers terminent en trois jours.

Vainement on leur montre la maniere la plus prompte & la plus aisée de scier le bois; ils aiment mieux s'en tenir aux procédés vicieux qu'ils ont reçus de leurs peres que d'adopter ceux qui leur sont proposés par des Etrangers. Le Scieur dresse sa piece de bois entre deux solives plantées en terre; & assis nonchalamment sur un petit banc, il emploie trois jours à faire, avec une scie, une planche qui ne coûterait à nos Ouvriers qu'une heure de travail.

Le Forgeron porte toujours avec lui ses outils, sa forge, son fourneau, & travaille partout où l'on veut l'occuper. Il établit sa forge devant la maison de celui qui l'appelle: avec de la terre broyée, il forme un petit mur, devant lequel il place son foyer. Derrière ce mur sont deux soufflets de cuir que l'apprentif fait aller en pressant alternativement dessus. C'est ainsi qu'il anime le feu. Une pierre lui sert d'enclume; & ses seuls outils sont une pince, un marteau, une masse & une lime.

Les ouvrages des Orfèvres se ressentent surtout de cette indigence d'outils. Comme les Chinois, ils n'ont pu parvenir jusqu'ici à polir l'or & l'argent, & à imiter les différents ors de couleur. Nous estimons cependant leurs filigrammes, dont le seul mérite consiste dans la patience de l'Ouvrier qui les a travaillés, L'Or-

fevre  
le ma  
cassé  
pince  
clume  
ses cr  
poudre  
qui de  
empêc  
on fait  
& l'a

Le  
plus v  
n'a d'o  
magaf  
soin d  
d'avan  
le chic  
objet.  
même  
liers.

Le  
sous u  
soleil  
ne con  
morces  
tons,  
souten  
par de  
duque  
autres  
donner  
la cha

fevre Indien établit son atelier chez celui qui le mande. Son fourneau est un vase de terre cassé; un tuyau de fer lui sert de soufflet; une pince, un marteau, une lime, une petite enclume, voilà tous ses outils. Il fait sur le champ ses creusets avec de la terre glaise, mêlée de poudre, de charbon & de bouze de vache, qui donnent aux creusets de la solidité, & les empêchent de se fendre au feu. Pour 12 sols, on fait travailler, toute la journée, le maître & l'apprentif.

Le Cordonnier, qui appartient à la Tribu la plus vile & la plus pauvre de tous les Artisans, n'a d'outils que l'alêne & son couteau; point de magasin pour les cuirs & les formes. A-t-on besoin d'une paire de souliers, il faut la lui payer d'avance; de l'argent qu'on lui donne, il achete le *chien maron*, dont la peau doit servir à cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, & le lendemain, il livre les souliers.

Le Tisserand monte le matin devant sa porte, sous un arbre, son métier, qu'il démonte au soleil couchant. Ce métier est très-simple; il ne consiste qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois plantés en terre. Deux bâtons, qui traversent la chaîne, & qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées à l'arbre, à l'abri duquel le métier est placé; l'autre, par deux autres cordes attachées aux pieds de l'Ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y passer la trame.

L'Agriculture ne se montre pas, chez les Indiens, avec plus de dignité. Ils ne savent pas greffer. Leurs jardins ne consistent que dans quelques quarrés de *bredes*, de *beringedes* & de haricots. Le riz étant leur principal aliment, ils se sont appliqués à sa culture. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, & que la plus grande partie des terres, sur-tout à la côte de Coromandel, sont seches & sablonneuses, leur industrie s'est appliquée à trouver des machines propres aux arroséments.

Toutes les terres sont divisées en petits quarrés de 50 à 60 toises, & qui sont séparés par une élévation bien battue. De cette maniere, chaque quarré forme un réservoir, où sont contenues les eaux absolument nécessaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles d'un quarré à l'autre, de maniere qu'avec une bécule on peut arroser un terrain immense.

La Religion des Brames est l'une des plus anciennes de l'Univers. S'il est vrai que la beauté du climat ait dû déterminer le Créateur à placer dans l'Inde le berceau du genre humain, c'est des Brachmanes que sont découlés la plupart des principes religieux qui guiderent long-tems les peuples du monde. Pour connaître la Religion de ce peuple respectable, il est inutile de fouiller dans les archives de l'antiquité; les Grecs & les Romains, qui ne voyaient par-tout que les Dieux qu'ils avaient fabriqués, ne débitaient que des visions, lorsqu'ils parlaient du culte des Nations éloignées; & la comparaison que l'on peut faire aujourd-

d'hui  
les Ec  
manes  
nomb  
fastes

Les  
cette  
pecta  
natio  
loppé

» per  
» im  
» ce  
» fo  
» da  
» es  
» to

Da

de l'  
nions  
des  
raiso  
peup  
bles

dans  
hum  
dogm  
main  
mes

sens  
artic  
allég  
Par



d'hui entre la Doctrine du Schasta & celle que les Ecrivains Romains ont attribuée aux Brachmanes, suffirait pour montrer les erreurs sans nombre qui se sont glissées, à ce sujet, dans les fastes du genre humain.

Les Brame ne reconnoissent qu'un Dieu ; & cette Doctrine, la plus ancienne & la plus respectable de toutes celles qui ont agité l'imagination des hommes, est parfaitement développée dans leurs Livres sacrés : » Que faut-il » penser de Dieu, lit-on dans le Schasta, étant » immatériel, il est au-dessus de toute conception ; étant invisible, il ne peut avoir de » forme ; mais, d'après ce que nous voyons » dans ses œuvres, nous pouvons inférer qu'il » est éternel, tout puissant, qu'il connaît » toutes choses, & qu'il est présent par-tout «.

Dans l'Inde, comme dans toutes les contrées de l'Univers, on remarque deux especes d'opinions religieuses. La premiere, qui est celle des Philosophes & des gens sensés, a la saine raison pour base ; la seconde, abandonnée au peuple, tire sa source de ces préjugés déplora- bles qui naquirent dès l'origine du monde, dans le sein des infirmités auxquelles l'espece humaine est sujette. L'une ne reconnoît de dogmes, que ce que le Créateur a gravé d'une main immortelle dans le cœur de tous les hommes ; l'autre, plus docile aux impulsions des sens qu'à celle de la raison, reçoit comme article de foi, toutes légendes pieuses, toutes allégories transmises par la crédule antiquité. Par une suite du principe fondamental de la

croissance des Indiens, que Dieu est l'ame du monde, & en conséquence répandu par toute la nature, le vulgaire révere tous les éléments, & tous les grands objets naturels, comme contenant une portion de la Divinité; & en effet, il est fort difficile à des esprits faibles & naturellement craintifs de se représenter l'immenfité de l'Être-suprême sans tomber dans cette erreur. C'est cette vénération absurde pour différents objets qui a donné naissance parmi le peuple à la croyance des intelligences subalternes; mais les Brâmines s'accordent tous à nier l'existence de ces Divinités inférieures, & tous leurs livres confirment ce sentiment.

Goutam, Philosophe Indien, qui vivait il y a environ 4000 ans, pense que l'ame prend, après la mort, un corps de feu, d'air & d'akash, à moins que dans le corps charnel qu'elle habitait, elle n'ait été entièrement purifiée par la piété & la vertu. En ce cas, elle est absorbée dans la grande ame de la nature, pour ne plus animer la chair. » Telle sera, dit ce Philosophe, la récompense de tous ceux qui adorent Dieu par admiration & par amour pur, sans aucune vue intéressée. Quant à ceux qui l'adorent, dans l'espérance du bonheur à venir, leurs desirs seront satisfaits dans le Ciel pendant un certain tems: mais il faudra qu'ils expient leurs crimes par des châtimens proportionnés. Après cette purification leurs ames retourneront sur la terre chercher de nouvelles habitations, & seront unies au premier *purman* organisé que le hasard leur fera rencontrer en y arrivant.

Elles r  
passé,  
mais c  
petit n

L'A  
chez le  
peres n  
suite c  
adouc  
& hât  
vices c  
fidere

» ame  
» rest  
» Cie  
» tou

On  
sycose

effet,  
des Br  
mines

s'entê  
quité,  
présen  
phans

les plu  
l'aide  
dans l

Quelq  
entenc  
les ani  
par-là  
digne

Elles n'auront alors aucun souvenir de leur état passé, à moins qu'il ne leur soit révélé par Dieu; mais cette faveur n'est accordée qu'à un fort petit nombre de personnes privilégiées.

L'Auteur du *Neadirsen*, livre très-ancien chez les Bramines, enseigne que les crimes des peres retomberont sur les enfans, & que par une suite de ce principe, les vertus des enfans adouciront la punition des peres dans le Nirik, & hâteront leur retour sur la terre. De tous les vices qui dégradent l'humanité, l'Auteur considère l'ingratitude comme le plus odieux. » Les  
 » ames coupables de ce crime affreux, dit-il,  
 » resteront en Enfer tant que le soleil restera au  
 » Ciel, ou jusqu'à la dissolution générale de  
 » toutes choses «.

On voit, par ce système, que la métemp-  
 sychose est l'opinion favorite des Indiens. En  
 effet, telle fut à ce sujet la maniere de penser  
 des Brachmanes; telle est encore celle des Bra-  
 mines leurs descendans. Cetre chimere, dont  
 s'entêterent la plupart des Nations de l'anti-  
 quité, les porterent communément à faire re-  
 présenter sur leurs tombeaux des figures d'Élé-  
 phans, d'Aigles, de Lions & d'autres animaux  
 les plus nobles de leurs especes; persuadés qu'à  
 l'aide de ces peintures, leurs ames passeraient  
 dans le corps de quelques-uns de ces animaux.  
 Quelquefois les dévots, par une humilité mal-  
 entendue, font peindre exprès sur leur cercueil,  
 les animaux les plus vils & les plus méprisables;  
 par-là ils reconnoissent que leur ame n'est pas  
 digne d'habiter des corps plus nobles.

Les Indiens, comme la plupart des autres peuples de la terre, se livrent à diverses mortifications très-génantes, & fort propres à altérer leur santé. Indépendamment des abstinences journalières auxquelles la Loi les assujettit, ils observent un carême, qui dure, chaque année, l'espace de 41 jours. Il commence le dernier jour d'Octobre, & finit le 10 de Décembre. Pendant tout cet espace de tems, le dévot doit observer un jeûne rigoureux : du lait & des figues doivent faire sa seule nourriture ; &, ce qui est plus mortifiant dans ces climats chauds, il ne lui est pas même permis de jouir des plaisirs du mariage. Le jeûne est accompagné de plusieurs pratiques de dévotion, dont la principale consiste à tourner 101 fois, tous les matins, autour de la pagode de Wisnou, en prononçant tout bas un des noms de ce héros. Ceux qui veulent se distinguer par une ferveur extraordinaire, tournent jusqu'à mille & une fois autour de la Pagode. Il faut pourtant observer que, lorsqu'on a pratiqué régulièrement ce carême pendant 12 ans, on en est quitte pour le reste de ses jours.

L'Inde est inondée d'une Secte de Philosophes mendiants, connus sous le nom de Fakirs, qui signifie *pauvres gens*. Ces fainéans, prétendus dévots, s'assemblent quelquefois en armée de 10 ou 12 mille ; &, sous prétexte de faire des pèlerinages à certains Temples, ils mettent tout le pays à contribution. Ces nouveaux Diogenes ne sont point vêtus. Vigoureux pour la plupart, ils s'attachent à convertir, autant à leur usage qu'à leur religion, les fem-

mes les  
eux tou  
nent g  
tous le  
donner  
tion pa

Qua  
marche  
meux  
leur ré  
ment c  
fiantes  
restent  
requie  
tousjou

Qua  
la ma  
sandal  
specta  
il se g  
était a  
une vi  
prix d

Por  
peupl  
ces fa  
même  
uns t  
fixe,  
meur  
tres t  
de m  
chair

mes les moins scrupuleuses. Ils reçoivent parmi eux tout homme qui a des talents; & ils prennent grand soin d'instruire leurs disciples dans tous les genres de connoissances capables de donner à leur ordre du relief & de la considération parmi le peuple.

Quand cette armée de vagabonds dirige sa marche vers un Temple, les hommes des ha-meaux par-lesquels ils passent, peu rassurés par leur réputation de sainteté, fuient ordinairement devant eux: mais les femmes plus confiantes & plus déterminées, non-seulement restent dans leur logement, mais souvent elles requierent les prieres de ces saints personnages, toujours efficaces en cas de stérilité.

Quand un Fakir s'occupe à la priere avec la maîtressè du logis, il laisse à la porte ses sandales ou son bâton. Si le mari survient, le spectacle de ce signe imposant l'épouvante, & il se garde bien de troubler leur dévotion. S'il était assez mal-avisé pour n'y pas faire attention, une violente bastonnade serait infailliblement le prix de son indiscretion.

Pour augmenter encore le respect que le peuple accorde ordinairement à la superstition, ces fanatiques s'infligent volontairement à eux-mêmes des pénitences fort extraordinaires. Les uns tiennent un bras élevé dans une position fixe, jusqu'à ce qu'il y soit roidi, & ils demeurent dans cet état le reste de leur vie. D'autres tiennent leurs poings fermés avec force, de maniere que leurs ongles entrent dans la chair & percent à travers de leurs mains.

Quelques-uns se tournent le visage par dessus une épaule derrière le dos, & restent dans cette situation jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de la quitter. Plusieurs fixent leur regard à leur nez, & parviennent à ne plus voir que dans cette seule direction. Enfin, tel est l'esprit de fanatisme qui anime ces infortunés, que plusieurs d'entr'eux s'accouplent pour se frapper réciproquement le front, & se faire mutuellement des contusions meurtrières.

Souvent il arrive que le peuple prend part à ces extravagances. Pendant le jeûne dont on a parlé, il y a des gens parmi la multitude qui se pendent avec des crochets de fer, pointés dans la chair sur l'os de l'épaule, à un morceau de bois tournant sur un pivot à l'extrémité d'une haute solive. Non-seulement ces enthousiastes paraissent insensibles à la douleur, mais souffrent tandis qu'ils sont pirouétés de la sorte, avec la plus grande rapidité, ils sonnent de la trompette, & chantent à certains intervalles un cantique à la multitude qui les contemple avec étonnement, & prodigue son admiration à ces efforts de courage & de piété. Cet usage ridicule, fruit d'une imagination échauffée, se pratique en mémoire des souffrances d'un martyr qui fut supplicié de cette manière pour la foi.

De tems immémorial les Bramines, seuls dépositaires des livres, des connaissances & des réglemens, tant civils que religieux, en avaient fait un secret, que la présence de la mort, au milieu des supplices, ne leur avait

point  
terreu  
sent ré  
généra  
gale,  
passé a  
Indien  
sentir  
de leur  
leur ex  
au-dess  
rent à  
plus li  
Loi. Ils  
âgé pa  
pas mo  
origina  
qu'ils e  
yeux d  
par M.  
Ce C  
du cara  
être au  
blié ex  
nous v  
ferme  
proprié  
cées,  
dicté le  
mités e  
trouva  
lification  
Brames

point arraché. Il n'y avait aucune sorte de terreurs & de séductions, auxquelles ils n'eussent résisté, lorsque M. Hastings, Gouverneur-général des Etablissements Anglais au Bengale, & le plus éclairé des Européens qui soit passé aux Indes, devint possesseur du Code des Indiens. Il corrompit quelques Brame; il fit sentir à d'autres le ridicule & les inconvénients de leurs mystérieuses réserves. Les vieillards que leur expérience & leurs études avaient élevés au-dessus des préjugés de leur Caste, se prêtèrent à ses vues, dans l'espérance d'obtenir un plus libre exercice de leur Religion & de leur Loi. Ils étaient au nombre de onze, dont le plus âgé passait 80 ans, & le plus jeune n'en avait pas moins de 35. Ils compulsèrent 18 Auteurs originaux Sanskrets; & le Recueil des Sentences qu'ils en retirèrent, traduit en Persan, sous les yeux des Brame, le fut du Persan en Anglais par M. Halhed.

Ce Code, à quelques minutes près qui sont du caractère de tous les Orientaux, est peut-être aussi parfait qu'il le serait, s'il eût été publié en Europe, & dans le siècle même où nous vivons. En rapprochant les Loix qu'il renferme sur les successions, & le partage des propriétés de celles des Nations les mieux policées, il paraît que le bon sens & la raison ont dicté les mêmes réglemens aux différentes extrémités du globe, & chez des peuples qui ne se trouvaient pas à la même époque de leur civilisation. Les dispositions générales des Loix des Brame sur cette matière, sont celles des Loix

Romaines ; & la conformité dans les détails est d'ailleurs si extraordinaire , qu'on serait tenté de croire que Rome tira de l'Inde cette partie de sa Jurisprudence.

Il est peu d'ouvrages qui inspirent plus de vénération pour les Souverains , & qui recommandent plus rigoureusement à ceux-ci la droiture , la sagesse & la circonspection dans le Gouvernement. » C'est la Providence , y lit-on ,  
 » qui a créé le Souverain pour la garde du  
 » peuple. Le Prince ne doit pas être regardé  
 » comme un homme , & lors même qu'il est  
 » encore dans les entraves du berceau , il  
 » faut le considérer comme un Dieu , ou au  
 » moins comme l'image de la Divinité. Jamais  
 » le Magistrat ne doit être méprisé de ses sujets ;  
 » & si quelqu'un se livrait à des sentiments si  
 » avilissans contre le Trône , que les biens de  
 » ce coupable soient aussi-tôt dissipés. Que  
 » celui qui maltraite ou injurie le Souverain ,  
 » perde la vie ; car la Providence lui a permis  
 » d'user des châtimens exprimés par la Loi ,  
 » pour la conservation de sa personne. Si le  
 » Souverain inflige ces peines selon le Schasta ,  
 » ses sujets se feront un devoir d'obéir ponctuellement à ses ordres ; mais s'il ne punit  
 » pas selon ce Code respectable , il ruinera son  
 » Royaume «.

Les Loix qui reglent les héritages dans l'Inde , sont à-peu-près les mêmes que les nôtres. Lorsqu'un homme meurt , tous ses biens passent à son fils ; & s'il en a plusieurs , ils partagent par égale portion. Si le fils est mort , cet héri-

rage pa  
 n'exister  
 fils. La  
 plupart  
 La p  
 l'Inde ,  
 lesquels  
 chez le  
 rigoure  
 ou d'int  
 Celle  
 chaffet  
 rigoure  
 aux vol  
 n'y a  
 dans  
 entr  
 & c  
 d'œ  
 l'ho  
 mat  
 heu  
 dine  
 qu'i  
 & l  
 jard  
 que  
 ouf  
 & l  
 la  
 gra  
 l  
 du



age passe aux petits-fils; & si les petits-fils n'existent pas, il est le partage des arrieres-petits-fils. La représentation y a lieu, comme dans la plupart de nos coutumes de France.

La plupart des Européens qui ont été dans l'Inde, assurent qu'il est peu de peuples chez lesquels la bonne-foi soit plus plus respectée que chez les Indiens; aussi les Loix punissent-elles rigoureusement ceux qui sont convaincus de vol ou d'infidélité.

Celles qui sont prescrites pour maintenir la chasteté & protéger la pudeur, sont plus rigoureuses encore que celles qui sont relatives aux voleurs. » Lorsque dans un endroit où il n'y a pas d'hommes, dit ce Code, quelqu'un dans l'intention de commettre un adultere, entretient une conversation avec une femme, & qu'ils emploient l'un & l'autre les coups d'œil, les galanteries & les fourires, ou que l'homme & la femme causent ensemble le matin ou le soir, ou pendant la nuit ou à des heures indues; ou, lorsqu'un homme baigne avec les vêtements d'une femme, ou qu'il lui envoie un Émissaire; ou que l'homme & la femme se trouvent ensemble dans un jardin, ou dans un lieu qui n'est pas fréquenté, ou dans tel autre endroit secret, ou se baignent ensemble, ou lorsque l'homme & la femme se rencontrent en visite. Voilà la premiere espece d'adultere & la moins grave «  
 » Lorsque un homme envoie à une femme, du bois de sandal, un collier, des fruits,

» des liqueurs, des vêtements, de l'or ou  
 » des bijoux, c'est la moyenne espece d'adul-  
 » tere «.

» Quand un homme & une femme couchent  
 » ensemble, & jouent sous le même tapis, se  
 » baignent & s'embrassent dans quelques lieux  
 » retirés, & badinent avec les cheveux l'un  
 » de l'autre; ou lorsque l'homme portant la  
 » femme, dans un endroit secret, celle-ci ne  
 » s'y oppose pas; c'est la troisieme espece d'a-  
 » dultere & la plus grave «.

Ces trois especes d'adultere sont communé-  
 ment punies d'une amende que le Magistrat  
 inflige au coupable, selon ses facultés & la  
 gravité des circonstances qui ont aggravé  
 son crime. Ceux qui appartiennent à la Caste  
 inférieure & qui commettent un adultere avec  
 une femme d'une Caste supérieure, sont punis  
 beaucoup plus rigoureusement. Dans la pre-  
 miere espece d'adultere l'amende est de 800  
*puns de Cowris*; dans la seconde espece, le Ma-  
 gistrat lui fait couper un membre; & dans la  
 troisieme le coupable doit perdre la vie.

Quiconque fait violence à une femme d'une  
 Caste égale ou inférieure à la sienne, doit être  
 puni de la confiscation de tous ses biens. Le  
 Magistrat lui fait couper la partie coupable; &  
 après l'avoir ainsi mutilé, il le fait conduire,  
 monté sur un âne, tout autour de la Ville ou  
 de la Bourgade où le crime a été commis.

Quiconque fait violence à une fille d'une  
 Caste égale à la sienne, doit perdre la vie. La  
 Loi prononce la même peine contre celui qui se

rend co-  
 Caste su-  
 de la fil

Qui  
 chemen  
 égale à  
 deux de  
*Cowris*  
 coupab.  
 confisca  
 coupab.  
 autre fi  
*de Cow*  
 est une  
 per les  
 seconde  
 & que  
 toute la

Les  
 taux,  
 dépend  
 doivent  
 car on  
 femme  
 toujours  
 ait reçu  
 qu'avan  
 pere &  
 conjug-  
 & qu'a  
 condui  
 Magist  
 Salo.

rend coupable de fornication avec une fille d'une Caste supérieure, même avec le consentement de la fille.

Quiconque par violence se porte à un attouchement grossier avec une fille d'une Caste égale à la sienne, doit être condamné à perdre deux doigts & à une amende de 600 *puns de Cowris*; si la fille est d'une Caste supérieure au coupable, la Loi prononce la peine de mort & la confiscation de tous ses biens: si une fille se rend coupable de la même indiscretion envers une autre fille, elle doit être condamnée à 200 *puns de Cowris* & à dix coups de fouet. Si la coupable est une femme mariée, le Magistrat lui fait couper les cheveux pour la première fois; & pour la seconde, il ordonne qu'on lui coupe deux doigts, & que, montée sur un âne, on l'expose dans toute la Bourgade.

Les Indiens, comme tous les autres Orientaux, exigent que les femmes soient dans une dépendance continuelle de leurs maris. Elles ne doivent jamais avoir de volonté particulière, car on est persuadé dans ces régions, qu'une femme, maîtresse de ses actions, se comporte toujours mal, quelle que soit l'éducation qu'elle ait reçue de ses parents. Aussi la Loi veut-elle, qu'avant son mariage, elle soit soumise à son père & à sa mère; que pendant le tems de l'union conjugale, elle obéisse aveuglément à son mari; & qu'après son veuvage elle rende compte de sa conduite ou à ses parents collatéraux, ou au Magistrat, ou à ses propres enfans.

Salomon a dit quelque part qu'on ne pouvait

guere compter sur la chasteté d'une femme. Les Indiens pensent sur ce sujet comme cet ancien Roi des Juifs; & il n'est pas de peuples au monde dont les maximes soient plus sévères à cet égard. » Une femme, dit leur Code, n'est  
 » jamais contente des approches d'un seul  
 » homme; ainsi que le feu n'est jamais satisfait  
 » du bois qu'on lui donne à dévorer; ou le  
 » grand Océan, des fleuves qu'il reçoit dans  
 » son sein; ou l'empire de la mort, des hommes  
 » & des animaux qui s'y précipitent à  
 » chaque instant. Il y aurait donc de l'im-  
 » prudence à compter sur la chasteté des  
 » femmes «.

» Six choses, ajoute le Code des Gentoux,  
 » caractérisent les femmes; une passion défor-  
 » donnée pour les bijoux, les ajustemens  
 » brillans, les habits magnifiques, les nour-  
 » ritures délicates; une concupiscence immo-  
 » dérée, une violente colere, un ressentiment  
 » profond, car personne ne connaît les senti-  
 » mens cachés dans les replis profonds de leur  
 » cœur; la jalousie qui les dévore & qui fait  
 » paraître un mal à leurs yeux les bonnes  
 » actions des autres; enfin, leur penchant dé-  
 » sordonné à commettre le mal «. Tel est le  
 » portrait que les Indiens font du caractère des  
 » femmes; telle est la défiance que leur jalousie  
 » naturelle leur a inspirée pour le beau sexe. Les  
 » Loix entrent dans beaucoup d'autres détails à  
 » ce sujet. Une femme, disent-elles, ne sortira  
 » jamais de la maison sans le consentement de son  
 » mari; & elle aura toujours le sein couvert. Les  
 » jours

jours d  
 riches  
 aucun  
 quelq  
 sans av  
 témoig  
 pour la  
 beau-p  
 hôtes.  
 maison  
 arrive  
 voyage  
 qu'il lu  
 entretie  
 lant, &  
 de tems  
 On s  
 tems da  
 faire en  
 M. Hol  
 pratique  
 presque  
 de quel  
 tion. L  
 abandon  
 furent f  
 ne voi  
 avec son  
 ple fut s  
 & des p  
 lurent p  
 pour leu  
 avait ét  
 Tom

Jours de Fêtes elle mettra ses habits les plus riches & ses bijoux. Jamais elle ne parlera à aucun Étranger, si ce n'est un Vieillard ou quelque Bramine pénitent. Elle ne sortira jamais sans avoir le visage couvert d'un voile. Elle témoignera toujours le respect le plus profond pour la Divinité, pour son mari, pour son beau-pere, pour son guide spirituel & pour ses hôtes. Elle ne restera jamais à la porte de sa maison, & ne regardera pas par la fenêtre. S'il arrive que son mari soit absent pour cause de voyage, & qu'elle ait dépensé tout l'argent qu'il lui avait donné pour sa nourriture & son entretien, elle en gagnera d'autre en travaillant, & elle ne se permettra pendant cet espace de tems aucune espece de divertissement.

On fait que les femmes de l'Inde furent longtemps dans le funeste usage de se brûler ou de se faire enterrer toutes vives avec leurs maris. M. Holwell assigne à cette coutume, qui se pratique encore dans quelques parties de la presqu'île, une origine propre à faire connaître de quel dangereux exemple peut être la superstition. Lorsque Brama, dit ce Savant Anglais, abandonna son existence mortelle, ses femmes furent si inconsolables de cette perte, qu'elles ne voulurent pas lui survivre, & se brûlerent avec son corps sur le même bûcher. Cet exemple fut suivi par les veuves des principaux Rajahs & des premiers Officiers de l'État, qui ne voulurent point paraître avoir moins d'attachement pour leurs maris. Les Bramines, dont l'ordre avait été institué par Brama, déclarerent que

ces héroïnes étaient purifiées par ce sacrifice, & seraient dispensées de toute transmigration. Leurs veuves voulurent jouir du même privilège, & l'enthousiasme gagna jusqu'aux dernières Castes : la grandeur d'ame de deux ou trois femmes devint un usage général, & les Bramines y ajouterent le sceau de la Religion, en prescrivant ce cérémonial qui devait s'observer dans ces pieuses exécutions. A la faveur de quelques passages obscurs de leurs livres sacrés, ajoute M. Holwell, ils accréditerent l'opinion de l'efficacité de ces dévouements; & dès l'enfance ils prennent le plus grand soin pour accoutumer les jeunes personnes à envisager cette catastrophe comme la plus glorieuse pour elles-mêmes, & comme une source de prospérités pour leurs enfans. Il n'est pourtant pas vrai, comme on l'a prétendu, que celles qui refusent de se brûler, soient notées d'infamie, ni même dégradées de leur Caste : elles en sont quittes pour être regardées comme plus attachées à la vie qu'à l'opinion publique, au salut de leurs ames & la prospérité de leur famille.

M. Sonnerat décrit ainsi la maniere avec laquelle se fait cet affreux sacrifice. Cette cérémonie, dit-il, s'exécute avec beaucoup de faste; ses préparatifs varient dans chaque Province. L'usage le plus commun est qu'aussitôt après la mort du mari, s'il est Bramine, on place la femme devant la porte de sa maison, dans une espece de chaire, dont la couverture est ornée. On bat du tambour, on sonne continuellement de la trompette. La femme ne

mange  
pronon  
La vict  
& de s  
allait le  
pagnem  
d'autre  
à ce s  
d'une f  
promet  
par tou  
dans to  
action  
breuvag  
c'est ai  
cette vi  
& qu'il  
aux plu  
Tanc  
où elle  
de l'âge  
par des  
roïsme.  
rage au  
bandeau  
moment  
par les fl  
de sang  
rents, e  
du bonh  
joyaux  
Après av  
tour de

mange plus, ne fait que mâcher du bétel, & prononce, sans cesse, le nom de la Divinité. La victime se pare chez elle de tous ses bijoux & de ses plus superbes habits, comme si elle allait se marier. Ses parents & ses amis l'accompagnent au son du tambour, des trompettes & d'autres instruments. Les Brames l'encouragent à ce sacrifice, en l'assurant qu'elle va jouir d'une félicité sans bornes dans le Paradis. Ils lui promettent de plus, que son nom sera célébré par toute la terre, & qu'il en sera fait mention dans tous les sacrifices. Pour la disposer à cette action héroïque, les Brames emploient des breuvages, dans lesquels ils mêlent de l'opium; c'est ainsi qu'ils échauffent l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal, & qu'ils la rendent, pour ainsi dire, insensible aux plus vives douleurs.

Tandis qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle doit terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, les Brames ont grand soin de la distraire par des chants où ils font l'éloge de son héroïsme. Ce concert homicide soutient son courage au milieu des horreurs de la mort. Le bandeau de la superstition couvre ses yeux; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes. Alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle fait ses tristes adieux à ses parents, qui la félicitent, les larmes aux yeux, du bonheur qui l'attend. Elle leur distribue ses joyaux & les embrasse pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, selon l'usage, autour de la fosse ardente, elle s'élance au milieu

des flammes. Aussi-tôt, quantité d'instruments font retentir l'air des sons les plus aigus, pour empêcher les spectateurs d'entendre les cris lamentables qu'un si horrible supplice doit arracher à ces malheureuses victimes. On augmente l'activité du feu, en y répandant une grande quantité d'huile, & l'héroïne est bientôt consumée.

Lorsque la victime est réduite en cendres, on érige dans l'endroit un trophée, afin de perpétuer la mémoire de l'action éclatante qu'elle vient de faire. Quelquefois on y élève une chapelle en son honneur; & le mausolée est toujours ouvert, afin qu'il puisse recevoir continuellement les hommages des passans.

Dans le Bengale, ce spectacle est encore plus horrible. Les femmes y ont assez de courage, pour se faire attacher sur le cadavre de leurs maris. Elles le tiennent embrassé jusqu'à ce qu'on allume le bûcher, & attendent le moment fatal avec un sang-froid extraordinaire.

Lorsqu'on les enterre toutes vives, ajoute M. Sonnerat, on observe les mêmes cérémonies, avant de les conduire au lieu de la sépulture. Quand celle qui doit être l'objet du sacrifice y est arrivée, elle descend dans la fosse, pratiquée en forme de caveau. Là, elle s'affied & prend le cadavre de son mari entre ses bras. Aussi-tôt on remplit la fosse de terre jusqu'au cou de la femme; on tient devant elle un tapis, afin d'empêcher qu'on ne l'apperçoive dans les horreurs de la mort, & que ce spectacle n'épouvante les autres femmes. On lui donne, dans

une  
sans  
le c  
rité f  
Il  
n'aut  
font f  
qui e  
puisse  
catio

ÉT

A  
sembl  
tracio  
Cour  
ble,  
tions  
célébr  
premi  
l'état  
elle e  
funest  
Cour  
des M

(1) V  
l'année



une coquille , quelque breuvage ; & c'est , sans doute , du poison. On finit par lui tordre le cou ; & cette exécution se fait avec une dextérité surprenante.

Il faut observer que la Religion du pays n'autorise ce sacrifice que pour les veuves qui sont sans enfans. Elle ordonne de vivre à celles qui en ont , ou qui sont enceintes , afin qu'elles puissent elles-mêmes prendre soin de leur éducation.

## I X.

É T A T A C T U E L D E L A C O T E  
D U M A L A B A R.

A P R È S avoir exposé le tableau de l'Inde , il semble qu'on a droit d'exiger de nous , que nous tracions celui de l'Empire du Mogol. Cette Couronne , autrefois si puissante & si formidable , cette Couronne qui a éprouvé des révolutions si sanglantes & malheureusement trop célèbres , devrait , sans doute , occuper la première place dans la Carte de l'Inde ; mais l'état d'avilissement & d'opprobre , dans lequel elle est tombée , depuis plusieurs années , la funeste anarchie qui gouverne aujourd'hui la Cour de Delhy , les déprédations continuelles des Marattes & de Hyder-Aly (1) , qui boulever-

(1) Voyez la vie de ce Prince , à la fin du Tableau de l'année 1781 ; Paris , Lamy , 1782.

sent, sans cesse, cet Empire, & qui semblent avoir juré la ruine entière, ne nous permettent pas de nous occuper sérieusement de cet objet; &, à peine nous aurions fixé les limites de cette vaste & infortunée Monarchie, que les Papiers-publics nous apprendraient qu'elle ne subsiste plus. Le tems seul pourra nous mettre à portée de juger de l'issue de tant de brigandages qui défolent en ce moment la plus riche & la plus délicieuse partie du monde. Il suffit aujourd'hui que nous nous bornions à décrire la plupart de ses Provinces, selon le rapport qu'elles ont avec le commerce & les possessions des Puissances Européanes dans l'Inde.

*GUZURATE.* Nous comprendrons ici sous le nom de Malabar ce vaste espace, qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. La première région qui se présente sur cette côte, appelée *Maléalon*, par ses habitans, est le Guzurate. Cette Province forme une presqu'île entre le golfe de Sindi & celui de Cambaye. Elle a 60 milles de long sur une largeur presque égale. Les montagnes d'Arva la séparent du Royaume d'Agra. L'Indostan n'a pas de Provinces où le sol soit aussi fertile, mieux arrosé, & coupé par un plus grand nombre de rivières. Le sucre, le bled, l'indigo, le coton & des fruits de toutes espèces y viennent en abondance. On desirerait seulement qu'un vent du Sud des plus violents, n'en embrasât pas le climat trois mois chaque année. La ville d'Amadabad en est la Capitale.

*SUR*  
 Cette  
 encore  
 des plu  
 Située  
 rive su  
 fidérah  
 magasi  
 facture  
 l'intéri  
 d'une r  
 du glo  
 n'offre  
 tirs bâ  
 d'y ma  
 obligé  
 Quelq  
 15 jou  
 mouill  
 côte.  
 Les  
 ont ur  
 entre  
 nir la  
 à sa lo  
 finir,  
 sa réfi  
 du Mo  
 qui d  
 mande  
 leur a  
 côté c

*SURATE* est voisine de cette Province. Cette Ville, qui, au XIII<sup>e</sup>. siecle, n'était encore qu'un vil hameau, est aujourd'hui l'une des plus riches & des plus peuplées de l'Inde. Située à l'entrée du golfe de Cambaye, sur la rive sud du Taphi, son commerce est très-considérable. Tout le Guzurate versé dans ses magasins le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe, par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Malheureusement le port de Surate n'offre qu'un mouillage incommode aux petits bâtimens. Souvent, dans l'impuissance d'y manœuvrer, les bateaux ordinaires sont obligés d'attendre la marée pour en sortir. Quelquefois ceux qui sont chargés, mettent 15 jours pour se rendre à bord des vaisseaux qui mouillent à 7 lieues de la Ville & à 3 de la côte.

Les Anglais, les Hollandais & les Portugais ont un comptoir dans cette place. La France y entretenait un Consul, qui ne put jamais obtenir la permission d'arborer le pavillon Français à sa loge, & qui dans la guerre qui vient de finir, a été obligé de se retirer. Le Nabab fait sa résidence à une lieue de la Ville. Tributaire du Mogol, ce Prince est esclave des Anglais, qui dirigent toutes ses opérations, & commandent sans paraître Souverains. La citadelle leur appartient, ils y placent leur pavillon, à côté de celui du Nabab; & leurs troupes gar-

dent l'intérieur, tandis que les siennes occupent le dehors.

Surate, peuplée de six cents mille habitans, a 5 lieues de tour. Cette Ville est environnée de deux enceintes. Les Anglais gardent la première, & les troupes du Nabab la seconde.

Les hommes de tous les pays & de toutes les Religions ont la liberté de s'établir à Surate. On y trouve des Persans, des Baniens, des Mahométans & des Chrétiens. Les Perses y ont un Temple, monument de la simplicité des mœurs du peuple qui l'a construit. C'est une chaumière couverte de paille, qui renferme le feu sacré, continuellement entretenu par les Prêtres. On verra dans la traduction du *Sad-der*, que je me propose de publier à la suite de mes *Cérémonies religieuses des peuples du monde*, quels sont le culte de cette Nation & ses préjugés.

Surate est renommée par ses *Baillarderes*, dont le véritable nom est *Devedassi*. La plupart de ces filles s'attachent à des Pagodes riches, & suivent les Prêtres dans les processions, chantent & dansent, au son du *Tal* & du *Matalan*, devant les images de la Divinité. Un ouvrier destine ordinairement à cet état, la plus jeune de ses filles, & la consacre au service de la Pagode, avant qu'elle soit nubile. On leur donne des maîtres de danse & de musique. Les Brame cultivent leur jeunesse, dont ils dérobent les prémices. Elles finissent par devenir femmes publiques.

Il est des troupes de ces dernières, dans les grandes Villes, pour l'amusement des hommes

riches  
quelqu  
on peu  
ambul  
qui d'é  
les dir

Par  
tousj  
leur f  
avanc  
avec u  
qui le  
avec  
à des  
larder  
par les  
par ét

Les  
d'amo  
les me  
lets,  
les vo

To  
femm  
leur p  
leur l  
sur le  
charg  
pierr  
leurs  
bijou

Ri  
serve

riches, & d'autres pour leurs femmes. De quelque Religion, de quelque Caste qu'on soit, on peut les appeler. Il y a même de ces troupes ambulantes, conduites par de vieilles femmes, qui d'élevées des Pagodes, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un Musicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre nommé *Tal*. Celui qui le tient, répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les Bailharderes, échauffées par le désir de plaire, & par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons & les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, tout en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses; l'art & la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans & parfumés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers & leurs brasselets. Elles attachent même des bijoux à leurs nattes.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus

précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble & bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis & si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps, sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. C'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte & on la reprend avec une légèreté singulière.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, & à la vivacité de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête, teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les Poètes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Baillarderes. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes & les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan & de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes Esclaves léquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces Courtisanes exercées.

Les principales marchandises, qui font l'objet

du com  
toiles é  
Arabie  
l'Afriq  
destina  
placent

Les  
& blan  
en Tur  
il y en  
des ge

Les  
sous le  
finesse  
d'été  
mouffe  
ils font  
lieu.

Les  
couleur  
durabl  
habill  
gens  
luque.

Les  
en Pe  
des ho  
des g  
Porte  
pour

Les  
rayée  
prix

du commerce de Surate, font le douts, grosses toiles écrues, qui se consomment en Perse, en Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même destination, & que les Anglais & les Hollandais placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaye, à carreaux bleus & blancs, qui servent de mantes en Arabie & en Turquie. Il y en a de grossières & de fines; il y en a même où l'on met de l'or pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, si connues sous le nom de Baftas. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le cafetan d'été des Turcs & des Persans. L'espece de mouffeline, terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour; les bleues servent, en Perse & en Turquie, à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent; si leur prix n'était pas si considérable, elles pourraient

plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leurs dessins, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu; mais c'est à quoi l'on ne regarde guere dans les sérails de Turquie & de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes, purement de soie, appelées tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'est de l'Inde. Il s'en fabriquerait davantage, si l'obligation d'y employer des matieres étrangères n'en augmentait trop le prix.

Les chaalés, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse, & dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Quoiqu'elle soit mise quelquefois en œuvres, à Surate, les plus beaux ouvrages sortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses Manufactures, elle en envoie annuellement sept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse & l'Arabie réunies, en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux.



Quoique Surate reçoive en échange de ses exportations, des porcelaines de la Chine, des soies de Bengale & de Perse, des mâtues & du poivre de Malabar, des gommés, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse, des parfums & des esclaves d'Arabie, beaucoup d'épiceries des Hollandais, du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clincailleries des Anglais, la balance lui est si favorable, qu'il lui revient, tous les ans, en argent, 25 ou 26 millions.

*POSSESSIONS DES MARATTES.* Ce peuple belliqueux, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes Villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhy & sur le Gange, par ses incursions, par ses brigandages; mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar; l'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. Déjà s'est amélioré le sort des lieux qui furent si long-tems écrasés par la tyrannie des Portugais, & qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers voisines. Non-seulement il y pille les bâtimens trop faibles pour lui résister, mais il accorde encore des asyles aux Pirates étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

Les Marattes sont de tous les peuples de l'Inde les plus courageux & les plus intrépides. Les Laboureurs & les Fabriquans quittent souvent leurs charrues & leurs ateliers, pour aller aux combats. Leur éducation est purement militaire. Accoutumés, depuis long-tems, au pillage & aux entreprises guerrières, ils sont toujours prêts à quitter leur pays, pour ravager les territoires voisins, & leur imposer des tributs. Ils sont naturellement plus féroces que ne sont communément les Nations Indiennes. Ils ne se contentent pas de dépouiller les habitans chez lesquels ils font des incursions; ils les mutilent, ils les assassinent, ils les font expirer dans les tortures, afin de les forcer à découvrir leurs trésors. Les armées Marattes sont entièrement composées de cavalerie. Le Gouvernement de ces peuples est aristocratique. La souveraineté réside dans un Conseil de plusieurs Rajahs, de la Religion des Brames.

*LE CANARA.* Entre les possessions des Marattes & le Malabar, proprement dit, est le Canara, région assez étendue, & qui s'est successivement accrue des Provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel & de Cananor. Le pays est très-fertile, sur-tout en riz. C'était autrefois l'état le plus florissant de ces contrées; mais il déclina lorsque son Souverain se vit forcé de donner, tous les ans, 12 à 13 mille francs aux Marattes, ses voisins, pour garantir le Royaume de leurs brigandages. Sa décadence a augmenté encore, depuis que Hyder-Ali en est devenu le

maître.  
déchu  
gateurs  
parce  
dantes  
en aug  
dant,  
qu'elles  
Canara  
Courtis  
belles

*CAL*  
Royaum  
État, q  
son Trô  
soit occ  
les Na  
mais a  
est for  
encore  
comm  
est pre  
ques  
infidel  
tages  
qui n'e  
Teck  
plaine  
Il e  
cherch  
terre.  
par

maître. Mangalor, qui lui sert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les Navigateurs Étrangers l'ont moins fréquenté, & parce que les denrées n'y étaient plus si abondantes, & parce que la multiplicité des droits en augmentait excessivement le prix. Cependant, les mœurs y sont restées aussi corrompues qu'elles l'avaient été de tems immémorial. Le Canara est toujours en possession de fournir les Courtisanes les plus voluptueuses & les plus belles danseuses de tout l'Indostan.

*CALICUT.* Au-dessous de Mangalor est le Royaume de Calicut. Le Souverain de cet État, qui porte le titre de Samorin, est Brame; & son Trône est presque le seul, dans l'Inde, qui soit occupé par un Prince de cette Caste. Toutes les Nations sont reçues à Calicut, sa Capitale; mais aucune d'elles n'y domine. Ce Royaume est fort mal administré, & sa Capitale plus mal encore. Elle n'a ni police ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presque entièrement dans les mains de quelques Maures, les plus corrompus & les plus infideles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages est de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en est éloignée que de 2 lieues, le bois de Teck, qui se trouve en abondance dans les plaines & sur les montagnes voisines.

Il existe dans ce Royaume un usage dont on chercherait en vain un semblable sur toute la terre. L'ancien Samorin fut autrefois détrôné par un Usurpateur qui ne put conserver le

Royaume à ses descendans, qu'en permettant une cérémonie qui se pratique au couronnement de tous les Empereurs de Calicut. La famille du Samorin entretient douze jeunes gens vigoureux, qui, lors de cette époque, se vouent à la mort; ils s'enivrent d'opium & deviennent furieux. Alors ils se présentent pour assassiner le nouveau Roi, qui doit paraître en public, monté sur un Trône élevé de plusieurs marches. Si l'un des douze pouvait le tuer, l'ancienne famille du Samorin rentrerait dans ses droits; mais il est environné de 12 mille hommes armés qui massacrent ces fanatiques.

*COCHIN.* A 36 lieues de Calicut est Cochin, Capitale d'un Royaume de même nom. Cette place était fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ces peuples s'en emparèrent; mais ils en furent chassés depuis par les Hollandais. Le Souverain, en la perdant, avait conservé ses États, qui, dans l'espace de 25 ans, ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se réfugier sous les murs de son ancienne Capitale, où il subsiste d'environ 15000 livres, qu'on est obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner sur le produit de ses Douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs industrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis du tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y sont depuis très-long-tems. Une Ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une riviere qui reçoit

des va  
dans l'  
gables  
S'il n'e  
le génie

TR  
s'éten  
cap Co  
opuler  
qu'à sa  
pendan  
Madu  
vers  
donna  
n'avai  
exquis  
deux A  
une ha  
à cont  
lui di  
regne  
cessair  
superf  
se tro  
premi  
corpo  
dre,  
musle  
furen  
renais  
doftar

des vaisseaux de 500 tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays plusieurs branches navigables, devrait être naturellement florissante. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut en accuser que le génie oppresseur du Gouvernement.

*TRAVANCOR.* Le Royaume de Travancor s'étend depuis les frontières de Cochin jusqu'au cap Comorin. Cet état n'était pas autrefois fort opulent; & il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparèrent du Maduré. Un Monarque qui monta sur le Trône vers 1730, & qui l'occupa près de 40 ans, donna à cette Couronne une dignité qu'elle n'avait jamais eue. C'était un homme d'un sens exquis & profond. Il recevait d'un de ses voisins deux Ambassadeurs, dont l'un avait commencé une harangue prolixie, que l'Auteur se disposait à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce Prince avec un visage austère. Son regne ne fut taché que par une faiblesse, nécessaire peut-être dans un pays maîtrisé par la superstition & les préjugés. Il était Naïre, & se trouvait humilié de ne pas appartenir à la première de ses Castes. Dans la vue de s'y incorporer autant qu'il était possible, il fit fondre, en 1752, un veau d'or, y entra par le musle & en sortit par la partie opposée. Ses édits furent datés depuis, du jour d'une si glorieuse renaissance; &, au grand scandale de tout l'Indostan, il fut reconnu pour Brame par ceux de

ses sujets qui jouissaient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un Français, nommé Lanoie, ce Monarque était parvenu à former l'armée la mieux disciplinée qu'on eut jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces, il comptait, dit-on, conquérir le Malabar entier; & peut-être le succès aurait-il couronné son ambition, si les Nations Européennes ne l'eussent traversée. Malgré ces obstacles, il réussit à reculer les frontières de ses États; &, ce qui était absolument plus difficile, à rendre ses usurpations utiles à ces peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, & il s'éleva des Manufactures grossières de coton.

## X.

## ISLES MALDIVES.

LES Maldives forment une longue chaîne d'îles, placées à l'ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en 13 Provinces, qu'on nomme *Atollons*. Cette distribution est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre, qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les Naturels du pays font monter à 12 mille le nombre

de ces  
des mo  
hautes  
très-pet  
qui les  
sont rec  
profond  
pieds d  
que tou  
trefois  
couran  
nature

Il es  
origina  
Malaba  
en usur  
leur Re  
plus q  
tems a  
sous le  
long-te  
autorit  
couvre  
époque  
qui tie  
aux Pr  
autori  
de la c  
ses Ét  
qui se  
en a fa  
expédi  
mande

de ces îles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sable submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de 3 pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes îles n'en faisaient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand mouvement de la nature, aura divisée en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet Archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite les Arabes y passerent, en usurperent la souveraineté, & y établirent leur Religion. Les deux Nations n'en faisaient plus qu'une, lorsque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette puissance n'y subsista pas long-tems. La garnison qui y maintenait son autorité, fut exterminée, & les Maldives recouvrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un Souverain, qui tient sa Cour à Male, & qui a abandonné aux Prêtres la portion la plus importante de son autorité. Ce Prince, tributaire d'un Souverain de la côte de Malabar, est le seul Négociant de ses États. Des débris du vaisseau *le Duras*, qui se perdit sur une de ses îles, en 1776, il en a fait construire un de 200 tonneaux, qu'il expédie, tous les ans, pour les côtes de Coromandel & d'Orixa.

Une pareille administration & la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les habitans sont très-pauvres, ne cultivent rien, pas même pour leur nourriture, & ne vivent que du riz qu'ils vont chercher sur les côtes voisines. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson & du kaire.

Le *Kaire* est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'Areque.

Le poisson, appelé dans le pays *Complemace*, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets de la grosseur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons, qu'il paie avec de l'or & du benjoin. L'or reste dans les Maldives, & le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ 300 balles de café, nécessaires à la consommation de ces îles.

Les cauris, appelés chez nous *Pucelages*, sont des coquilles blanches & luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de 12 mille. Ce qui ne reste pas dans la circula-

tion du p  
sur les b  
ce fleuve  
vont ven  
ques au  
dives,  
pour 7  
perse da  
noie. L  
qui l'en  
d'Afrique  
depuis  
elle va

COT

L  
LES  
depuis  
Géogr  
jours  
par de  
noies  
par le  
partic  
génér  
le cor  
à-peu  
mani



tion du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens, qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris, pour 7 ou 800 mille livres. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par les Européans, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre 6 sous, la vendent depuis 12 jusqu'à 18 dans leurs Métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à 35.

## X I.

COTES DE COROMANDEL ET  
D'ORIXA.

LES côtes de Coromandel & d'Orixa s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Les Géographes & les Historiens distinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes & les monnoies ne se ressemblent point. Ils diffèrent aussi par le langage. Ceux d'Orixa ont un idiome particulier, tandis que leurs voisins parlent généralement le Malabar. Cependant, comme le commerce qui se fait dans ces régions, est à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même manière, nous les désignerons avec M. l'Abbé

Raynal, sous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une & sur l'autre les chaleurs sont très-vives; mais, depuis le commencement de Juin jusqu'au milieu d'Octobre, les vents de mer qui s'élevent à 10 heures du matin, & qui soufflent jusques vers 10 heures du soir, rendent le climat supportable. Il est encore plus rafraîchi dans les mois de Juillet, & sur-tout de Novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles. Les habitans du Coromandel & d'Orixa sont appelés *Tamouls*, dans la langue du pays.

Cette immense plage est couverte, dans l'espace d'environ 1 mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan Indien. Il n'y abordait autrefois que des canots formés de planches légères jointes, & pour ainsi dire cousues avec du kaire. Les premiers Européans qui aborderent à ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands & plus solides. Des malheurs répétés les guériront de leur présomption. Ils comprirent avec le tems, que rien n'était plus raisonnable que de se conformer à une pratique qui ne leur avait d'abord paru digne que d'un peuple sans lumière & sans expérience.

Le goût que l'on prit parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les Nations Européanes qui fréquentaient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriyer les marchandises de l'intérieur

des te  
gale  
dans c  
une p  
côtes  
par la  
On pe  
gent,  
édifice  
sistanc  
seraien  
& qu  
mettre  
potes  
Les  
bords  
origin  
conser  
un ter  
fixées  
maien  
éleva  
procur  
multip  
Colon  
blisser  
dans l  
les eff  
inutil  
priétés  
l'intel  
Auc  
privile

des terres, qui n'offraient pas un fleuve navigable, ni par la privation totale des ports, dans des mers qui ne sont pas tenables pendant une partie de l'année, ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées, ni par la tyrannie & l'instabilité du Gouvernement. On pensa que l'industrie viendrait chercher l'argent, que le Pégu fournirait des bois pour les édifices, & le Bengale des grains pour la subsistance; que 9 mois d'une navigation paisible seraient plus que suffisans pour les chargemens, & qu'il n'y aurait qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des faibles Despotes qui opprimaient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formèrent du consentement du Souverain. Toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étaient fixées par une haie de plantes épineuses qui formaient toutes leurs défenses. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuraient, la douceur du Gouvernement, multiplièrent, en peu de tems, le nombre des Colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissemens, blessèrent plus d'une fois les Princes dans les États desquels ils s'étaient formés; mais les efforts qu'ils firent pour les anéantir furent inutiles. Chaque Colon vit augmenter ses propriétés, selon la mesure des richesses & de l'intelligence de la Nation qui les avoit fondées.

Aucune des Compagnies qui exercent leur privilège exclusif au-delà du cap de Bonne-

Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux Négocians particuliers, & par degré il tomba tout entier entre les mains des Anglais, ou des Juifs & des Arméniens qui vivaient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines; & l'anarchie dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication est à-peu-près la même que la nôtre. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêché d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matieres qui entrent dans la composition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes. Elle nous a sur-tout refusé les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces, on

peut

peut c  
partie  
les gr  
trouv  
ropéa  
abond  
coton  
vivres  
achat  
terres  
Comp  
ration  
On  
qualit  
regle  
donne  
de l'a  
geme  
sont  
leurs  
tout,  
veille  
dimin  
des a  
cauti  
dema  
rité,  
somm  
n'exig  
les se  
culté  
eux o  
secou  
Tc

peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, & les grossières à la partie la plus occidentale. On trouve des Manufactures dans les Colonies Européennes & sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à 5 à 6 lieues de la mer, où le coton est plus beau, mieux cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse 30 & 40 lieues dans les terres. Des Marchands Indiens établis dans nos Comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandises qu'on veut. On en règle le prix sur des échantillons, & on leur donne en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs Associés ou de leurs Agents répandus partout, des avances aux Ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, & d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevrait jamais ce qu'elle demande. Les Tisserands fabriquent, à la vérité, pour leur compte, ce qui sert à la consommation intérieure. Ces entreprises, qui n'exigent qu'un faible capital, qui rentrent toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés du plus grand nombre; mais peu d'entre eux ont des moyens suffisans pour exécuter sans secours les toiles fines destinées à l'exportation,

& ceux qui le pourraient, ne se le permettraient pas, dans la crainte, bien fondée, des exactions trop ordinaires sous un Gouvernement si oppresseur.

Les Compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure pour le tems le plus convenable, la quantité des marchandises dont elles ont besoin, & de la qualité dont elles les desirent. D'ailleurs, leurs Ouvriers, leurs Marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les Nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que 5 ou 6 mois au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir qu'on connaît pour mauvaises; & qu'on aurait rebutées dans un autre tems. La nécessité de compléter les cargaisons, & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperait en pensant qu'on pourrait déterminer les Entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leurs comptes, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la Compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seraient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens

impr  
occu  
les M  
pou  
par s  
long  
nous  
pagn  
ou a  
com  
facul

Le  
point  
trouv  
des M  
lias,  
expé  
Siam  
assez  
voja  
pour  
pour  
fulipa  
mani  
blanc  
& vo  
pour  
tirées

A  
peu d  
Euro  
Bania  
établ

imprévus empêchaient la Compagnie qui les occupe, de faire ses armemens ordinaires, les Marchands n'auraient aucuns débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autre largeur, d'autre longueur que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudraient pas; & les autres Compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des Naturels du pays. On trouve seulement dans la partie occidentale, des Mahométans, connus sous le nom de Chaulias, qui font à Naour & à Porto-Novó, des expéditions pour Achem, pour Mergui, pour Siam, pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarquations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, & pour la pêche des perles. Les Indiens de Masulipatan emploient leur industrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, & vont les vendre avec un bénéfice de 35 ou 40 pour 100, dans les lieux mêmes d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons, qui sont bien peu de choses, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont pour associés que quelques Baniens, quelques Arméniens, fixés dans leurs établissemens.

On peut évaluer à 3500 balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les Français en portent 800 au Malabar, à Moka, à l'Isle-de-France. Les Anglais 1200 à Bombaye, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandais 1500 à leurs divers établissemens; à l'exception de 500 balles destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2400 livres; les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au-dessus de 720 livres. Ainsi la totalité des 3500 balles, ne passe pas 3,360,000 liv.

## X I I.

## TABLEAU DU BENGALE.

CETTE vaste contrée, qu'on appelle *Bengale*, est bornée à l'Orient par le Royaume d'Ascham & d'Aracan; au Couchant, par plusieurs Provinces du grand Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forment de diverses sources dans le Tibet, errent quelque-tems dans le Caucase, & entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontière. Cette rivière, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'îles vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre

dans  
il n'y  
La  
peut  
souba  
Zeb a  
en ab  
fortes  
n'est a  
de gr  
Brima  
la nav  
étendr  
les ca  
fertili  
render  
auxLa  
trava  
Dep  
Loix à  
d'Aur  
Prince  
en 159  
cessé c  
verain  
tenait  
transfé  
elle est  
les terr  
Nabah  
Vice-R  
Ce f  
qui oc



dans l'Océan par plusieurs embouchures, dont il n'y a que deux de connues & de fréquentées.

La nature a donné au Bengale tout ce qui peut contribuer à enrichir ses habitans. Cette soubabie de l'Empire, que le Mogol Aureng-Zeb appelait le *Paradis des Nations*, produit en abondance, & presque sans culture, toutes fortes de grains, & des fruits excellents. Il n'est aucun pays mieux arrosé; des ruisseaux & de grandes rivières, telles que le Putta & le Brima-Putre, y forment des canaux qui rendent la navigation intérieure fort commode & très-étendue. Cette facilité de répandre de l'eau sur les campagnes, & la bonté naturelle du sol, fertilisé d'ailleurs par des pluies périodiques, rendent la culture des terres si aisée, qu'il reste aux Laboureurs, beaucoup de tems à donner aux travaux des Manufactures.

Depuis long-tems un Souverain donnait des Loix à ce pays, lorsqu'Égbar, grand-pere d'Aureng-Zeb, en entreprit la conquête. Ce Prince la commença en 1590, & elle était finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnaître les Mogols pour ses Souverains. Le Gouverneur chargé de le régir, tenait d'abord sa Cour à Raja-Mahol; il la transféra dans la suite à Dacca. Depuis 1717, elle est à Moxudabad, grande Ville située dans les terres à 2 lieues de Cassimbazar. Plusieurs Nababs, plusieurs Rajahs sont subordonnés à Vice-Roi, nommé *Souba*.

Ce furent long-tems les fils du grand Mogol, qui occuperent ce poste important. Ils abu-

serent si souvent , pour troubler l'Empire , des forces & des richesses dont ils disposaient , qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux Gouverneurs ne firent pas , à la vérité , trembler la Cour de Delhy , mais ils se montrèrent peu exacts à renvoyer au Trésor-Royal les tributs qu'ils recueillaient. Ce désordre augmenta encore après l'expédition de Thamas-Kouli-Kan ; & les choses furent portées si loin , que l'Empereur , qui était hors d'état de payer aux Marattes le *Chout* qu'il leur devait , les autorisa , en 1740 , à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands , partagés en trois armées , ravagerent ce beau pays , pendant 10 ans , & n'en fortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

Au milieu du Bengale , est un canton fortuné , d'environ 60 milles d'étendue , & que l'on nomme *Bisnapore*. Cette Province est gouvernée , de tems immémorial , par un Brame Rajepoute. C'est-là qu'on retrouve sans altération la pureté & l'équité de l'ancien système politique des Indiens. La position singulière de cette contrée a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif , & dans la douceur de leur caractère , en les garantissant du danger d'être conquis , ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions ; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire , ont été si souvent noyées , qu'on a renoncé au projet

de les  
d'une

La  
Bisna  
ticuli  
qu'il  
l'atte  
sûreté  
qui le  
répon  
qu'il  
nent  
leur c  
ensui  
territ  
marc  
qu'il  
plus c  
alors  
reten  
accid  
Étran  
Citoy  
si éloi  
bourf  
penda  
Garde  
au son  
si gén  
opéra  
qu'il  
ni l'i  
confo

de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété sont sacrées dans le Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un Voyageur, quel qu'il soit n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des Loix, qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite qui est enrégistrée, & envoyée ensuite au Rajah. Tout le tems qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'État, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des Étrangers, est la suite du vif intérêt que les Citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu'autre effet de prix, les suspend au premier arbre, & en avertit le Corps-de-Garde le plus prochain, qui l'annonce au Public au son de tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du Gouvernement. De 7 à 8 millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent, ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de

l'État est employé à son amélioration. Le Rajah peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos & lorsqu'il le croit nécessaire.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du Bisnapore, il ne laisse pas d'être la Province la plus riche & la plus peuplée de l'Empire Mogol. Indépendamment de ses consommations qui nécessairement sont considérables, il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Tibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna & les paient avec du musc & de la rhubarbe. Le musc est une production particulière au Tibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espèce de chevreuil entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est dans son origine qu'un sang putride, qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire, il faut nécessairement la tempérer en y mettant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les Chasseurs avaient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le Gouvernement qui voulait arrêter ces mélanges, frauduleux, ordonna que toutes

es ves  
par d  
même  
préca  
raient  
en au  
les ve  
cules

Le  
raison  
Delh  
Capit  
l'opiu  
de to  
objet  
millie  
passa  
faisa  
en se  
d'aut  
Mog  
depu  
ce qu  
la C  
porta  
forte  
Le  
par  
mém  
tant  
bran  
part

es vessies, avant d'être cousues, seraient visitées par des Inspecteurs qui les fermeraient eux-mêmes & les scelleraient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéraient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentaient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Tibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les Provinces voisines de ces superbes Capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mouffelines en particulier. Ces objets réunis montaient autrefois à plus de 40 millions par an. Une somme si considérable ne passait pas sur les bords du Gange; mais elle y faisait rester une somme à peu-près égale, qui en serait sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les Lieutenans du Mogöl se sont rendus comme indépendans; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la Cour est fort diminué, & la branche d'exportation, dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les Naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution, mais aussi n'avait-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le *CATEK* est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une riviere navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglais & les Français d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge pour ces îles du riz, de grosses toiles, quelques soieries, & l'on y reçoit en échange des cauris, qui servent de monnoies dans le Bengale, & qui sont vendus aux Européens.

Les habitans du *Catek*, & quelques autres peuples du Bas-Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'*Asham*. Ce Royaume, qu'on croit avoir fait partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par une riviere qui se jette dans le Gange, devrait être plus connu s'il était vrai, comme on l'affiure, que l'invention de la poudre à canon lui est dte, qu'elle a passé d'*Asham* au Pegu, & du Pegu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auraient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses, dont il faisait peu d'usage, le sel, dont il sentait un besoin très-vif, lui manquait. On était réduit à ce qu'on pouvait s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siecle, quelques Brames de Bengale allerent porter leurs superstitions dans le Royaume d'*Asham*, où l'on ne suivait que la Religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple qu'il serait plus agréable à la Divinité, s'il substituait le sel pur & sain de la

mer à  
confer  
merce  
pourra  
que le  
raient  
range  
une q  
carga  
de bér  
& un  
bois d  
de la  
n'exig  
les ve  
leurs  
peine  
nouve  
velop  
serven  
veaux  
fois d  
les te  
étoffe  
de l'ur  
A l  
tion  
vées  
font  
péans  
men  
pect  
long

mer à ce qui lui en tenait lieu. Le Souverain consentit à le recevoir, à condition que le commerce exclusif en serait en ses mains, qu'il ne pourrait être porté que par des Bengalis, & que les bateaux qui le conduiraient, s'arrêteraient à la frontiere du Royaume. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel donnent près de 200 pour 100 de bénéfice. On reçoit en payement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'Aigle, de la gomme-laque, & sur-tout de la soie. Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulières ont conservées aux naturels du pays, les Bengalis se sont vus ravir toutes les autres par les Européens, & il était impossible que ce fût autrement. Comment, un peuple faible, circonfpect, opprimé, ne voguant que lentement le long des côtes, avec de très-petits bâtimens,

aurait-il pu lutter avec succès contre ces Étrangers, d'un caractère entreprenant, jouissant de prérogatives particulières dans le Gange même, & sur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes sur de grands vaisseaux?

L'une des principales branches du commerce que les Européens du Bengale font avec le reste de l'Inde, consiste dans l'opium. L'opium est le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. La Province de Bahar est le pays de l'Univers où ce pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort, tous les ans, par mer, 600 mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples, qui sont à l'Est de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. En vain les Loix de la Chine ont condamné au feu les vaisseaux qui en porteraient dans l'Empire, les maisons qui le recevraient; la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les îles de cet Archipel immense. Ces Insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se

présent  
comme  
Quo  
du Ben  
& se fa  
entier  
gols,  
vernem  
armem  
les rév  
bords  
que de  
capita  
plus ce  
Natur  
sous u  
pêche  
ils cou  
décou  
détour  
peuple  
qu'on  
de l'éc  
ils s'of  
ils lui  
à la g  
ordina  
plus f  
des C  
dans f  
génér  
noies.  
Les I



présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme sur l'ennemi le plus implacable.

Quoique la plus grande partie du commerce du Bengale passe par les mains des Européans, & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité, les Mogols, communément bornés aux places du Gouvernement, prennent rarement intérêt à ces armemens; mais les Arméniens, qui, depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange, où ils ne faisaient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les Naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un Gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler à les augmenter. Comme ils courraient trop de risques à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européan, ces peuples, qui se connaissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient, & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'intelligence & de l'activité, ils s'offrent à lui pour Courtiers & pour Caissiers, ils lui prêtent où ils lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de 9 pour 100 au moins, devient plus fort, lorsque l'on est réduit à emprunter des Chetz, tribu puissante, qui eut long-tems dans ses mains la Banque de la Cour, la Ferme-générale du pays, & la Direction des monnoies.

Les Négocians Européans s'étant apperçus qu'il

était de leur intérêt de se rapprocher des lieux d'où sortaient leurs riches cargaisons, remonterent le bras du Gange, qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morchia, se perd dans l'Océan, sous le nom de riviere d'Ougly. Le Gouvernement du pays leur permit de placer des loges dans tous les lieux abondans en Manufactures; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications sur les bords de cette riviere.

Si l'on en excepte les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, où des ouragans fréquents, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer, le reste de l'année, dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnaissent auparavant la pointe des palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur Nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent, est mis dans des chaloupes, du port de 60 à 100 tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la riviere d'Ougly. Ils s'arrêtaient autrefois à Coulpy; mais, avec le tems, ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans & élevés, qui semblaient fermer la navigation du fleuve, & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu.

Indépendamment de cette grande navigation,

il y en a  
dises, c  
chef-lie  
flottes,  
servent  
on y pl  
cessaires  
Nababs  
route. C  
de Cass  
gly. Le  
fleuve,  
terres,  
sur-tout  
riviere  
15 ou 2  
de - là  
Nation  
Il fo  
de la l  
cauris,  
rables c  
lui font  
la soie  
especes  
Ving  
d'année  
par les  
plomb  
épicerie  
près, le  
avec de  
sont rer

il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux même qui les produisent, au chef-lieu de chaque Compagnie. De petites flottes, composées de 80, 100, 120 bateaux, servent à cet usage. Jusq' à ces derniers tems, on y plaçait des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des Nababs & des Rajahs, qu'on trouvait sur la route. Ce qu'on tire du Haut-Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la riviere d'Ougly. Les marchandises des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, sur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougly par Rangasoula & Baratola, à 15 ou 20 lieues de la mer. Elles remontent de-là au principal établissement de chaque Nation.

Il sort de Bengale pour l'Europe, du musc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, & quelques autres articles peu considérables qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres, sont le borax, le salpêtre, la soie & les soieries, les mouffelines, & cent especes de toiles différentes.

Vingt millions payaient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les Nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandais, couvraient, à-peu-près, le tiers de ces valeurs, on soldait le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle

a vu augmenter ses exportations & diminuer sa recette; parce que les Conquérens ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer.

## X I I I .

ROYAUME D'AVA ET DU  
P E G U .

**L**E Royaume d'Ava, réuni à celui du Pégou, est d'une étendue fort considérable. Il est borné, du côté du Nord, par la Chine; à l'Orient, par le Tonquin, le Guinam & la Cochinchine; au Midi, par le Royaume de Siam; à l'Occident, en partie par la mer; & en remontant, il se termine à Chatigam, qui confine au Bengale.

Lorsque les Portugais s'établirent dans cette contrée, ils la trouverent distribuée en deux Royaumes; les Abassys, connus des Européens sous le nom de Pégouins, habitaient celui du Pégou, & les Barmans, celui d'Ava. Ces deux Nations, gouvernées par des puissances rivales, ne vécutent pas long-tems en bonne intelligence. Le Roi d'Ava, jaloux du commerce de ses voisins, rassembla des troupes nombreuses en 1685, & leur déclara la guerre. Ce Prince subjuguâ les Pégouins, fit périr leur Monarque avec toute sa famille, & fit tous ses efforts pour anéantir

jusqu'au  
sous sa p  
Royaum  
Les c  
1735. L  
vengere  
Atiné e  
dans l'I  
sa famil  
cun Prin  
Roi. Vi  
mais en  
Village  
l'étenda  
fut préc  
échaffau  
29 ans,  
deux Ro  
Les  
divisés e  
peuples  
sent leu  
leur su  
affables  
sur le p  
neurs à  
de meil  
Toutes  
à une ar  
beaucou  
Bourgu  
de tout  
l'amend

jusqu'au nom de Pégu. Les deux Etats, réunis sous sa puissance, ne formèrent plus qu'un seul Royaume.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1735. Les vaincus secouèrent alors le joug, & vengèrent le sang de leurs anciens maîtres. Animé d'un esprit de vengeance, très-fréquent dans l'Inde, ils massacrèrent le Tyran & toute sa famille; &, comme il ne leur restait aucun Prince légitime, ils élurent un nouveau Roi. Vingt ans de paix succédèrent à cet orage; mais en 1755, un certain Alonpra, simple Villageois, Barman d'origine, ayant levé l'étendard de la révolte, l'infortuné Monarque fut précipité du Trône, & perdit la tête sur un échaffaud. C'est le petit-fils d'Alonpra, âgé de 29 ans, qui porte actuellement la Couronne des deux Royaumes réunis d'Ava & du Pégu.

Les Pégouins & les Barmans ne sont pas divisés en tribus, comme la plupart des autres peuples de l'Asie. Les uns & les autres chérissent leur patrie qui fournit abondamment à leur subsistance. Ils sont polis, prévenans, affables, généreux; mais un peu trop délicats sur le point d'honneur, & quelquefois chicaniers à l'excès. Les Loix n'ont pas trouvé de meilleur frein que de les punir par la bourse. Toutes les insultes ont été prévues & taxées à une amende pécuniaire. Leur code ressemble beaucoup à nos Loix Saliques, Ripuaires & Bourguignonnes; & l'on peut se mettre à l'abri de toutes poursuites pourvu que l'on consigne l'amende, & que l'on paie les épices des Juges

& des Ecrivains. L'assassinat seul est puni de mort. Ici comme autrefois dans les Gaules & dans la Germanie, lorsqu'un accusateur manque de preuves, la Loi lui offre la ressource de l'épreuve juridique. On plonge solennellement les deux parties dans l'eau. La première qui reparait sur la surface, perd son Procès. Le seul moyen qui lui reste d'échapper à son Adversaire est de se faire esclave de l'Empereur, & de lui abandonner tout son bien. Un tel abandon le met à l'abri de toutes les contraintes.

Les Péguins sont généralement fort sobres. Toute leur nourriture consiste en légumes ou poissons pourris, qui leur servent d'épices pour assaisonner les ragoûts. Chez eux les mariages ne sont pas indissolubles; & la Loi accorde la liberté à celle des deux parties qui la demande. Mais celle qui donne le libelle de divorce n'a le droit d'emporter du ménage que ce qu'elle a sur le corps. La Religion du Pégu défend expressément la polygamie; & la dissolution seule l'autorise parmi les Grands. L'usage y permet aussi des convents de femmes publiques, où chacun peut aller librement pour son argent. Les femmes convaincues d'adultère, sont forcées d'entrer dans ces maisons de débauches & de prostitution. La Loi a prononcé la peine de mort contre les maris convaincus du même crime; mais ils se rachètent toujours avec de l'argent.

Les femmes du peuple vont presque nues; il ne leur est permis que de porter une espee de jupon, qui ne descend qu'aux genoux. Passé

par derriere, il n'est pas assez ample, pour croiser tout-à-fait au-devant, de maniere qu'une femme qui marche montre jusqu'au haut de la cuisse. Les femmes des Seigneurs en portent de plus ou moins longs, suivant le rang qu'elles occupent.

Le Roi du Pégu, comme tous les Souverains de l'Asie, exerce une autorité absolue sur ses sujets. Tous sont considérés comme ses esclaves; & cette servitude déshonorante les contraint souvent d'afficher la misere, & d'employer leur argent à faire bâtir des pagodes, ou à la subsistance des Ministres des Autels. Chaque fois qu'on s'approche de ce Prince, on se prosterne devant lui les mains jointes, les pieds nus, jetés en arriere & collés contre les cuisses. Les Grands du Royaume, les Princes du sang, les Ministres de la Religion, tous sont assujettis à cette humiliante posture.

Dans toutes les cérémonies, ce Monarque se place sur un Trône très-élevé, pour montrer combien il est au-dessus des Princes qui composent sa Cour; aucun de ces derniers ne peut rester dans la Ville, lorsqu'il en sort, & l'on a grand soin d'en fermer les portes. Enfin, il est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les Rois de la terre, qu'après son diner une trompette annonce que le Roi des Rois, & de toute puissance, vient de se lever de table, & qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre, il croit qu'il n'y a pas de Souverain qui possède un Empire aussi beau que le sien, & que les autres Nations ne sau-

raient s'en passer. Le peuple même est dans cette erreur ; il appelle les étrangers *gens des bois*, & leur pardonne tout ce qu'ils peuvent faire contre ses usages, parce qu'il attribue ces prévarications à leur grossiereté naturelle, & au vice de leur éducation.

Les Pégouins & les Barmans suivent tous la même Religion, dont les principes sont les mêmes que ceux des Brames. La Métempfycose en est la base ; mais l'usage y a apporté quelque modification ; & ils ne font aucune difficulté de manger de toutes sortes d'animaux, même du bœuf, pourvu que le sang n'en ait pas été versé par leurs mains. Ces peuples, comme tous ceux des quatre parties du monde ont leurs Saints ou Héros, auxquels ils ont accordé les honneurs de l'apothéose. L'un d'eux porte le nom de *Godeman*, mot qui, s'il était Scandinave ou Saxon, signifierait *Homme-Dieu*.

Les Temples des Pégouins & des Barmans offrent par-tout l'image de la décence & de la majesté. Ils ne les remplissent pas de figures obscenes, comme les habitans de la côte de Coromandel, de Malabar & du Bengale. Les Pégouins ont une vénération particulière pour celui de Kelkel, près de Siriam, & les Barmans pour celui de Digon, près de Rangon, Ville construite par l'Usurpateur Alonpra. Ce dernier Temple est singulièrement bâti. Il se termine en cône, & il n'a ni portes ni fenêtres. C'est par une ouverture pratiquée au sommet, sur lequel on voit la couronne d'or qu'y fit

placer A.  
& le Peup.  
y apport.  
l'un des  
Prêtres  
le piller

Il exis  
bare, q  
seule au  
les prem  
dans les  
doit être  
ne croit  
qu'en bâ  
des Cou

Les Pe  
plus pro  
portent  
geurs Eu  
poin. En  
monies r  
avons di  
désintére  
tellem  
qu'il ne  
une port  
blique.  
tiers cer  
à aucun  
Les ve  
plus si l  
faire qu  
commer



placer Alonpra, que les Princes, les Seigneurs & le Peuple jettent les richesses immenses qu'ils y apportent en offrandes. Ce trésor doit être l'un des plus riches de la terre, si toutefois les Prêtres Barmans n'ont pas trouvé le secret de le piller par quelque souterrain.

Il existe dans cet Empire une coutume barbare, que la superstition la plus atroce peut seule autoriser. Lorsqu'on bâtit une Pagode, les premières personnes qui passent sont jetées dans les fondements. Cette horrible cérémonie doit être fort ordinaire dans une région où l'on ne croit ne pouvoir mieux s'assurer du Paradis qu'en bâtissant des Temples, ou en construisant des Couvents.

Les Pégouins & les Barmans témoignent le plus profond respect pour leurs Prêtres. Ceux-ci portent le titre de Ponguis, nom que les Voyageurs Européens ont rendu par celui de Talapoin. En parlant de ces Prêtres dans nos *Cérémonies religieuses des peuples du monde*, nous avons dit que leur sagesse, leur prudence, leur désintéressement, leurs vertus, leurs rendaient tellement recommandables au Gouvernement, qu'il ne faisait aucune difficulté de leur confier une portion importante de l'administration publique. Nous répétons ici d'autant plus volontiers cet éloge, qu'il ne peut guère convenir à aucun des Prêtres de l'Asie.

Les voyages des Européens au Pégou ne sont plus si lucratifs qu'ils l'étaient autrefois. Pour faire quelques bénéfices, les vaisseaux, que le commerce y attire, sont obligés de passer à

Hachem, où ils portent des fusils, de la poudre, de petits canons, de grosses toiles de quinze conjons, du fil d'or, du galon & du drap; ils prennent en échange du benjoin, du camphre & de l'or, sur lequel on ne gagne aujourd'hui que 4 pour 100. Les autres objets rendent fort peu de choses. Le bénéfice de la vente ne va pas au-delà de 20 à 25 pour 100. Le Roi étant le seul Négociant de ses États, ce Prince oblige de vendre & d'acheter au prix qu'il juge à propos de fixer. Lorsqu'on peut soustraire quelques marchandises à sa cupidité, on les vend à son peuple qu'il opprime, & les bénéfices sont beaucoup plus considérables.

Long-tems les Français eurent la confiance des Hachemois dans leur commerce; mais quelques expéditions imprudentes qu'ils ont faites contre ce peuple naturellement lâche & vindicatif, le lui ont totalement aliéné. Jamais ils n'oublieront l'insulte qu'ils ont reçus du vaisseau *seaula Pair*, en 1770, & de l'*Etoile* à Borneo en 1775.

Dès qu'un vaisseau mouille dans le port d'Hachem, il doit faire saluer le Roi par un des Officiers de l'équipage; mais jamais on n'approche ce Prince les mains vuides. La Loi veut qu'on lui fasse toujours quelques présents. Autrefois, avant que d'entrer dans ses appartements, on était obligé d'ôter ses souliers; aujourd'hui on peut s'en dispenser, pourvu qu'on en mette une paire de drap rouge par-dessus ceux qu'on porte ordinairement.

Les vaisseaux qui vont au Pégu prennent à

Hachem  
elles de  
celles q  
qui ob  
achever  
aux îles  
au Pégu  
à 40 po

On :  
Japon.  
Rangor  
terre le  
est obli  
mes d'é  
sives,  
balles d  
ralemen  
ce qui  
vaisseau  
déclara  
gafin ou

Jusqu  
article,  
personn  
vaisseau  
profite  
& si da  
n'ait po  
gent, il  
qu'une  
l'argent  
dises,  
droit,

Hachem une partie de leur cargaison en areque; elles doivent être préparées différemment de celles qu'on porte à la côte de Coromandel, ce qui oblige d'y séjourner près de 4 mois. Ils achevent de compléter leur cargaison en cocos aux îles Nicobardes. Ces deux objets, rendus au Pégu, donnent toujours un bénéfice de 35 à 40 pour 100.

On fuit au Pégu les mêmes usages qu'au Japon. Aussi-tôt qu'un vaisseau mouille devant Rangon, le Gouverneur envoie ordre de mettre terre le gouvernail & les canons montés; on à est obligé de donner une liste fidelle des hommes d'équipage, des armes offensives & défensives, dont on est pourvu, de la quantité des balles de marchandises qu'on apporte, & généralement de tout ce qui est à bord. On sépare ce qui est de l'armement, ou à l'usage du vaisseau, & ce qui est à vendre. Après cette déclaration le Gouverneur fait donner un magasin où tout doit être déposé.

Jusqu'à la parfaite exécution de ce dernier article, il n'est permis de communiquer avec personne. Le Gouverneur se rend ensuite au vaisseau, suivi d'un nombreux cortège, qui profite du repas qu'on est obligé de lui donner; & si dans sa visite il trouve quelque chose qui n'ait point été déclaré, fut-ce même de l'argent, il le confisque: un Officier ne peut garder qu'une vingtaine de roupies, car il faut que l'argent soit emmagasiné comme les marchandises, avec la différence qu'il ne paie aucun droit, & qu'on a l'attention de le rendre. La

visite finie, on fait au Gouverneur les présents d'usage, qui consistent en assiettes de porcelaine, en sucre & en boîtes de thé. Les opérations du commerce sont souvent retardées par ces préliminaires, parce qu'on ne peut se procurer un Ouvrier, quelque besoin qu'on en ait, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement remplis.

On fait une seconde visite de tout ce qui a été mis dans le magasin. Les balles sont ouvertes à l'effet d'en payer les droits; ceux du Roi consistent à 10 pour 100 en nature, car on compte 9 pieces & la 10<sup>e</sup>. est pour lui; les écrivains gardiens, & celui qui chappe les marchandises, ont 2 & demi pour 100. L'un des Chefs a le droit aussi de prendre 5 pieces, mais non pas des considérables, comme draps & autres objets de prix. Après toutes ces vérifications, il est permis de charger le vaisseau.

Le bois de Teck qu'on en rapporte est excellent pour la construction & propre à faire de beaux meubles. Il se conserve dans l'eau sans se corrompre, au point qu'il n'est pas rare de voir des vaisseaux construits au Pégu naviguer plus de 100 ans. Ce pays est très-riche par lui-même; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre & de calin, mais on ne les exploite pas. Le fer, plus pur que le nôtre, s'y trouve pur en masses de 15 à 20 livres, prêt à être mis en œuvre. Les rubis, quoique très-communs, ont cependant une valeur; mais on ne peut les sortir du Royaume, que par contrebande; il en coûterait des sommes immenses si l'on était pris

pris en  
confisc

On  
des top  
appelle  
disting  
rubis v

Le f  
très-bo  
ne la cr  
une esp  
côte;  
cuire,

Les  
toile n  
pour le  
autres  
l'ivoire  
terre. L  
les élép  
ainsi q  
pays ab  
lucrati  
aussi c  
objet e  
Souver  
fit l'exp

To

pris en fraude , peut-être la liberté même & la confiscation du vaisseau.

On y trouve aussi des saphirs , des émeraudes , des topazes , des aigues marines. Les Pégouins appellent toutes ces pierres fines *rubis* , & les distinguent par la dénomination de rubis bleu , rubis vert , rubis jaune , &c.

Le soufre & le brai y sont communs & à très-bon compte : la terre y est fertile ; mais on ne la cultive que pour avoir du riz. On en sème une espece particuliere qui est très-estimée à la côte ; elle s'appelle *Plot*. Lorsqu'on en fait cuire , il se dissout & se réduit en gelée.

Les Pégouins n'ont aucune manufacture de toile ni de soie ; ils se contentent de fabriquer pour leur usage quelques étoffes de coton. Les autres productions sont l'indigo , le cachou , l'ivoire , les huiles de poisson , de bois & de terre. Les chevaux sont de la plus grande beauté ; les éléphants , les buffles , sont monstrueux , ainsi que les bœufs & les moutons , dont le pays abonde. La branche de commerce la plus lucrative serait celle du salpêtre , qu'on y trouve aussi communément qu'au Bengale ; mais cet objet est de la plus grande contrebande , & le Souverain n'a jamais voulu permettre qu'on en fit l'exportation.



## XIV.

## ROYAUME DE SIAM.

**L**E Royaume de Siam a 340 lieues de long sur 180 de large. Il comprend le Royaume de Siam proprement dit, celui de Camboye & la presqu'île de Malaca. Cet État, quoique coupé par une chaîne de montagnes, qui va se réunir aux rochers de la Tartarie, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande partie des terres y rend 200 pour 1. Il y en a même, qui, sans les travaux du Laboureur, sans les secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz, moissonné comme il est venu, sans soin & sans attention; ce grain abandonné, pour ainsi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il est né, pour se reproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le Royaume.

Peut-être n'y a-t-il pas de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains, que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers; & ceux qui lui sont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une saveur qu'on ne trouve point ailleurs.

La terre, toujours chargée de ces trésors, sans cesse renaissans, couvre encore sous une légère superficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

La presqu'île de *Malaca* est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir 100 lieues de long. Elle ne tient au Continent que par la côte du Nord, où elle confine au Royaume de *Johor*, partie de l'Empire de *Siam*. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'île de *Sumatra*, par un canal connu sous le nom de détroit de *Malaca*.

La nature a pourvu abondamment au bonheur des *Malais*. Un climat doux, sain, rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la Zone Torride; une terre prodigue de fruits délicieux qui pourraient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & suaves qui s'exhalent de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie.

Depuis long-tems, les *Malais*, formés à la barbarie, par un Gouvernement tyrannique, dans le plus heureux pays du monde, passent pour avoir un caractère atroce & mélancolique. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard qu'il appelle *Crid*. Il semble avoir épuisé toutes les ressources de son génie sanguinaire, à forger cette arme meurtrière. Rien de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la pré-

caution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces Barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisait honneur d'attaquer le faible, animé aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de 30 hommes aborder nos vaisseaux, quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repoussés; ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation atroce de s'être abreuvés de sang.

Le plus violent despotisme auquel l'Empire de Siam est assujetti, l'empêche de jouir de toutes les richesses dont il a été comblé par la nature. Un Prince, corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son ferrail par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. Dans ce beau Royaume, il n'y a que des Esclaves & point de sujets. Les hommes y sont distribués en trois classes. Ceux de la première composent la garde du Monarque, cultivent ses terres, travaillent aux ateliers de son Palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'Etat; les derniers servent les Magistrats, les Ministres, les premiers Officiers du Royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la Cour de Siam, parce que ce n'est pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au Prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans dans des Registres. A la première sommation,

chacun  
assigné  
cond  
Da  
mois  
être p  
six m  
née,  
des p  
prieté  
des ja  
croiss  
Si les  
y tro  
tions  
de le  
ses M  
gard  
fruits  
peine  
C  
de l'  
Roi  
phan  
des  
moir  
vice  
de l'  
Ces  
réelle  
qu'il  
bre,  
texte



chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné, sous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au Gouvernement, sans être payés ni nourris, & travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année, dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux qui font la richesse des jardins, du Monarque & des Grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelques arbres dont les productions soient précieuses; ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du Despote ou de ses Ministres. Le Propriétaire en devient le gardien; & quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitements sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme; ils le sont même des bêtes. Le Roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphants. Ceux de son Palais y sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes & des cannes à sucre. Ces animaux, qui ne font d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du Prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les

font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se rachette de cette vexation par des présents continuels. Personne n'oserait fermer son champ aux éléphans du Roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables, & élevés aux premières dignités de l'État.

Tant d'especes de tyrannies font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression, en fuyant dans les forêts, où ils mènent une vie sauvage, cent fois préférable au séjour des Villes accablés par les impôts. Cette désertion est devenue si considérable, que depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, Capitale de l'Empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

*JUTHIA* est, comme on l'a dit, la Capitale du Royaume de Siam. Malgré la dégradation que cette Ville autrefois florissante, a éprouvée; on assure que le nombre des habitans monte encore à 600 mille. Elle est située dans une grande île, que forme le fleuve Ménam, quelques lieues au-dessus de son embouchure dans le Golfe de Siam. C'est dans cette Ville que le Roi fait ordinairement sa résidence, dans un vaste & riche Palais. Elle est ornée de canaux qui la traverfent & d'un

grand  
quelqu  
dans.  
Ville  
comm  
diles  
homm  
armes  
Lor  
peuple  
Roya  
alors  
Despo  
ayant  
la Co  
nant  
territo  
qu'ell  
taient  
l'on re  
comm  
avaie  
jugé  
envoy  
pard  
assura  
Ce  
& ce  
l'ame  
pagni  
Com  
en éta  
avait

grand nombre de magnifiques pagodes, dont quelques-unes sont dorées en dehors & en dedans. La riviere de Ménam, sur laquelle la Ville est située, se déborde périodiquement comme le Nil; & elle est pleine de crocodiles d'une grandeur énorme, qui dévorent les hommes même, lorsqu'ils sont seuls & sans armes.

Long-tems les Hollandais furent les seuls peuples de l'Europe qui commerçassent dans le Royaume de Siam. Les bénéfices qu'y faisoient alors ces Républicains, étoient immenses. Un Despote, qui opprimait ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la Compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avait placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retirait. Ces Républicains, qui affectaient un air de grandeur, voulaient alors que l'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sûreté, comme une gloire. Ils avaient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que, pour les rappeler, il fallut leur envoyer une Ambassade éclatante, qui demanda pardon pour le passé, qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme; & ce fut le pavillon des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la Compagnie à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a pas de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilège exclusif qui lui avait été accordé. Le Roi, malgré les présents

qu'il exige, livre des marchandises aux Navigateurs de toutes les Nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui sont avantageuses. On les oblige seulement de s'arrêter à l'embouchure du Ménam, au lieu que les Hollandais remontent ce fleuve jusqu'à la Capitale de l'Empire, où ils ont toujours un Agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toile. Ils en tirent de l'étain, à 77 liv. le cent; de la gomme-laque, à 57 liv. 4 sols; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 sols la livre; & de tems en tems, un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sols le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin ils auraient renoncé, depuis longtemps, à un commerce dont les frais excèdent les bénéfices, parce que le Roi, seul Négociant de son Royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix.



R C  
 L E  
 long  
 de la  
 roir y  
 Cet E  
 située  
 & à  
 Le  
 & fo  
 cessai  
 la vie  
 persu  
 diffon  
 La C  
 20 m  
 de te  
 Palai  
 Le  
 ce fo  
 plus  
 a pas  
 entre  
 ligio  
 quoi  
 il s'e  
 n'a n

## X V.

## ROYAUME DE TONQUIN.

LE Royaume de Tonquin a 150 lieues de long sur 100 de large. Cet Etat est tributaire de la Chine. L'air y est très-bon ; & le terroir y est fertile en riz , sucre , soie & canelle. Cet Empire a pour Capitale la ville de Checo , située à 120 lieues de Macao , à 200 de Siam & à 500 de Pekin.

Le Royaume de Tonquin est fort peuplé , & fournit abondamment toutes les choses nécessaires aux besoins & même aux délices de la vie. Ses habitans ont le teint basané ; & , persuadés que la blancheur des dents est une difformité , ils se les noircissent dès le bas âge. La Capitale de ce Royaume comprend , dit-on , 20 mille maisons , mais routes basses & bâties de terre. C'est-là que le Roi réside dans un Palais magnifique.

Le Théisme est la Religion des Tonquinois ; ce sont les Dogmes de Confucius qui y sont plus révéérés qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas , comme à la Chine , le même accord entre les principes du Gouvernement , la Religion , les loix , l'opinion & les rites. Aussi , quoique le Tonquin ait le même Législateur , il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parents , ni cet amour

pour le Prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui regnent à la Chine. Il n'en a pas le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses Souverains & des étrangers, soit qu'il y ait dans son caractère un fond d'inquiétude, soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le Gouvernement meilleur. On a la douleur de voir dans ce pays un choc continu des Eunuques qui gouvernent & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissensions civiles; & le mal s'empirera vraisemblablement jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs Maîtres à s'éclairer, ou que les Maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étaient vus forcés d'y renoncer. Les Français ne furent pas plus heureux; & le comptoir qu'ils avaient établi dans la Ville de Hean, n'a subsisté qu'un instant. Il n'y a eu depuis entre les Européens, que quelques Négocians particuliers de Madras, qui aient suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes que le pays fournit en abondance.

RO

C  
E  
par un  
long s  
Kehue  
n'a qu  
d'éber  
lieues  
Lor  
çais a  
n'y av  
Tonqu  
vait ce  
soldats  
barrier  
Les fr  
bientô  
ciété p  
civil,  
mutue  
nuire  
pire su  
la nou  
il eut  
La me  
leurs b  
sons.

## X V I.

## ROYAUME DE COCHINCHINE.

**C**E Royaume, qui est séparé de celui de Laos par une chaîne de montagnes, a 200 lieues de long sur 120 de large. Sa Capitale est *Hué* ou *Kehué*, résidence du Roi, dont le Palais, qui n'a qu'un étage, est soutenu par des colonnes d'ébène très-déliçates. Cette Ville est à 150 lieues de Siam & à 200 de Macao.

Lorsque, dans les derniers siècles, les Français arrivèrent dans ces contrées éloignées, il n'y avait pas plus de 50 ans qu'un Prince du Tonquin, fuyant son Souverain qui le poursuivait comme un rebelle, avait franchi avec ses soldats & ses partisans, le fleuve qui sert de barrière entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chassèrent bientôt des habitans épars qui étaient sans société policée, sans forme de Gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avaient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fondèrent un empire sur la culture & la propriété. Le riz était la nourriture la plus facile & la plus abondante; il eut les premiers soins des nouveaux Colons. La mer & les rivières attirèrent des habitans sur leurs bords, par une profusion d'excellents poissons. On éleva des animaux domestiques, les

uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonier pour se vêtir. Les montagnes & les forêts, qu'il n'était pas possible de défricher, donnerent du gibier, des métaux, des gommés, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux; de moyens & d'objets de commerce. On construisit les 100 galères, qui défendent constamment les côtes du Royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la société étaient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractère humain, dont il est en partie redevable aux femmes, soit que l'ascendant de ce sexe tienné à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail, & de son intelligence pour les affaires. Les Cochinchinois goûtent dans l'imperfection de leur police, un bonheur qu'on ne saurait trop leur envier, dans le progrès d'une société plus avancée. Ils ne connaissent ni voleurs ni mendiens. Tout le monde a le droit de vivre, ou dans son champ ou chez autrui. Un Voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remerciement, sans question. C'est un homme; dès lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderait avec plus de curiosité; mais il ferait reçu avec plus de bonté.

L'administration des six premiers Rois fut purement paternelle. Ce Gouvernement sage s'est bien altéré depuis. A la rétribution annuelle

& vo  
pour  
ont r  
ils or  
de p  
de ce  
fête  
niait  
vain  
prim  
& d  
& à  
chin  
L  
des  
usag  
se f  
vois  
de l  
dan  
mer  
lab  
par  
qu'  
par  
tou  
chi  
l'éc  
de  
sie  
cip  
en



& volontaire que les Cochinchinois fournissaient pour aider leurs Chefs à défendre l'État, ils ont vu succéder les exactions, les contraintes; ils ont senti le joug du despotisme s'appesantir de plus en plus sur leurs têtes; le Prince a cessé de considérer ses sujets comme ses enfans; la fête du labourage, dans laquelle le Prince maniait le premier la charrue, n'a plus été qu'une vaine & inutile cérémonie; enfin, les Loix primitives ont été successivement bouleversées; & dès lors on doit s'attendre au dépérissement & à la chute voisine des mœurs des Cochinchinois.

La Langue de ces peuples est, au rapport des Voyageurs, la même que celle dont on fait usage au Tonquin. Elle est assez répandue pour se faire entendre chez la plupart des peuples voisins. Elle est absolument différente de celle de la Chine. On la prendrait, dit-on, sur-tout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux. Tous les mots en sont monosyllabes, & leur signification ne se distingue que par les diverses inflexions que fait la voix, lorsqu'on les prononce. Une même syllabe, telle, par exemple, que *dai*, peut signifier 23 choses tout-à-fait différentes. Ce vice de la Langue Cochinchinoise, qui se fait encore plus sentir dans l'écriture que dans le discours, est aussi celui de l'Idiome Français, où un mot présente plusieurs significations absolument distinctes.

Les Chinois sont en possession de faire le principal commerce de la Cochinchine. Ces peuples en tirent aujourd'hui, en échange des mar-

chandises qu'ils y portent, des bois de menuiserie, des bois pour la charpente des maisons & la construction des vaisseaux.

Une immense quantité de sucre; le brut à 4 livres, le blanc à 8 livres, & à 10 livres le sucre Candie.

De la soie de bonne qualité, des satins agréables, & du pitre, filament d'un arbre ressemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs Manufactures; du thé noir & mauvais, qui sert à la consommation du peuple; de la canelle si parfaite qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu, elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine, sans le faire fondre; de l'or, au titre de 23 karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ses racines. On les nomme *Calunbac*; & ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme les premiers des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne séchent pas. Quand on veut les employer, on les broie sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins

100 fr  
quie &  
les ha  
grande  
a enco  
chez c  
visite  
de la  
suis le  
la con  
sorbet  
l'Étran  
sente  
dont c  
parfu  
Si  
Missic  
1624  
qui p  
châta  
» nue  
» ho  
» voi  
» fai  
» qu  
» éci  
» cet  
» for  
» fo  
» nô  
» ajo  
» ch  
» av

100 francs la livre, est porté en Perse, en Turquie & en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, les appartemens même, dans les grandes occasions, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'Étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassolette, où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe qu'on parfume d'eau de rose.

Si l'on en croit le P. de Rhodes, Jésuite Missionnaire, qui était à la Cochinchine en 1624, cette riche contrée produit des arbres, qui portent pour fruits de gros sacs remplis de châtaignes: » Un seul de ces sacs, dit ingénument ce bon Pere, fait la charge d'un homme. Aussi la Providence, qui fait pourvoir à la sûreté des humains, n'a-t-elle pas fait sortir ce fruit prodigieux des branches, qui n'eussent pu le soutenir, & qui eût pu écraser les passans, mais du tronc même de cet arbre merveilleux. Le sac est une peau fort épaisse, dans laquelle on trouve quelquefois 500 châtaignes, plus grosses que les nôtres; mais ce qu'elles ont de meilleur, ajoute le Missionnaire, c'est une peau blanche & savoneuse qu'on tire de la châtaigne avant de la faire cuire «.

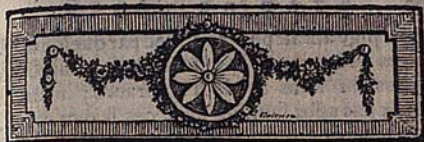
Quoi qu'il en soit de ce petit conte, que nous plaçons ici pour ce qu'il vaut, il est certain que, depuis que la probité & la bonne-foi, qui sont la base essentielle d'un commerce actif & solide, commencent à disparaître de ces contrées autrefois si florissantes, les Européens s'en retirent. On n'en voit plus qu'un très-petit nombre dans les ports de la Cochinchine, qui y portent des draps, du plomb, de la poudre à canon, du soufre & de l'argent. Si le Gouvernement ne reprend pas ses anciennes mœurs, bientôt on n'y verra pas une plus grande quantité de Navigateurs, que dans ceux des États voisins, dont on connaît à peine l'existence. Peut-être aussi la nouvelle compagnie, formée en France, pour le commerce de la Chine, par Arrêt du Conseil, du 2 Février 1783, & que je rapporte à la fin de ce volume, tournera-t-elle son pavillon vers ces parages, & y portera-t-elle la réputation du nom Français, en y faisant refleurir le commerce.

*Fin de la première Partie.*

Tabl

OR

C,  
quela  
côtes  
Zone



T A B L E A U  
PHILOSOPHIQUE  
DU COMMERCE,

*ET DES POSSESSIONS DES EUROPÉANS  
EN ASIE ET EN AFRIQUE.*

---

---

SECONDE PARTIE.

*Tableau des possessions des Puissances  
Européennes en Asie.*

---

---

ORIGINE DU COMMERCE DES  
EUROPÉANS EN ASIE.

C'ÉTAIT une opinion généralement établie, que la mer Atlantique était impraticable; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la Zone-Torride, ne pouvaient pas être habitées.

Ce préjugé aurait pu être dissipé par quelques ouvrages de l'antiquité, qui avaient échappé aux injures du tems & de l'ignorance; mais on n'était pas assez familier avec ces savans écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étaient que confusément énoncées. Il fallait que les Maures & les Arabes, de qui l'Europe avait déjà reçu tant de lumières, nous éclairassent sur ces grands objets. A travers un océan qui passait pour indomptable, ces peuples tiraient des richesses immenses d'un pays qu'on croyait embrasé. Dans ces expéditions, dont la Barbarie fut le théâtre, on fut instruit des sources de leur fortune, & l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers de toutes les Nations formerent ce projet. Henri, fils de Jean I, Roi de Portugal, qui vivait au commencement du XV<sup>e</sup>. siècle, fut le seul qui prit des mesures sages.

Ce Prince mit à profit le peu d'Astronomie que les Arabes avaient conservé. Un Observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui composaient la Cour, s'éleva, par ses ordres, à Sagres, Ville des Algarves, où il faisait son séjour. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'utilité qu'on pouvait tirer de la boussole, qui était déjà connue en Europe, mais dont on n'avait pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les Pilotes, qui se formerent sous ses yeux, découvrirent, en 1419, l'île de Madere. Après cette expédition, les Portugais tournerent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afri-

que, o  
Norman  
menfes  
enflam  
lurent  
régions  
Jean II  
rendit l  
applica  
gation.  
Diaz,  
de l'Afr  
pètes;  
aux Inc  
rance.

Emm  
cesseur  
flotte  
Vasco  
fuyé de  
orienta  
des me  
doftan

Il y  
lomb:  
deux  
de tou  
aux d  
que l'  
d'îles  
homm  
lente  
urent

que, où 100 ans auparavant, des Navigateurs Normands s'étaient établis. Des richesses immenses qui furent le prix de ces découvertes, enflamma le courage de ces peuples; & ils résolurent de porter leurs étendards jusques aux régions les plus éloignées. Sous le regne de Jean II, Prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'Astronomie à la navigation, les Portugais, conduits par Barthelemy Diaz, doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appela alors le Cap des tempêtes; mais le Prince, qui prévoyait le passage aux Indes, le nomma le Cap de Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir, le 8 Juillet 1497, une flotte de trois vaisseaux, sous les ordres de Vasco de Gama. Cet Amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avait été de treize mois.

Il y avoit alors six ans, que Christophe Colomb avait découvert le nouveau monde. Ces deux grands événements fixèrent les regards de toute l'Europe. Chacun voulut s'enrichir aux dépens des nations éloignées. Persuadés que l'Océan devait comprendre une infinité d'îles & de continents inconnus, les plus grands hommes de l'Europe furent saisis d'une violente passion de faire des découvertes, & parurent prêts à quitter leur patrie pour cher-

cher de nouveaux mondes. L'Angleterre, qui, comme plusieurs autres Couronnes, avait reçu, depuis peu, avec tant de froideur, les offres de Colomb, ouvrit les oreilles à celles de Jean Cabota, qui proposait de chercher une route aux Indes orientales par le Nord-Ouest; mais cette tentative n'eut aucun succès.

Les Espagnols ne paraissaient pas disposés à troubler les Portugais dans leur commerce oriental, sur-tout, depuis que, par une convention formelle, consacrée par une Bulle du Pape, on leur avait abandonné l'hémisphère d'Occident, lorsqu'un Portugais nommé Magellan, mécontent de sa Cour, vint proposer à l'Empereur Charles V, de chercher une route aux Indes orientales par le Sud-Ouest. Ce projet fut pleinement exécuté; & Magellan passa, en 1519, dans le Détroit qui porte son nom. Ce grand homme eut le malheur de périr dans ce voyage; mais son vaisseau fit le tour du monde, & cet exemple apprit à l'Europe étonnée que la forme de la terre était sphérique.

La découverte de ce nouveau passage par les Espagnols, fut un puissant aiguillon pour l'ambition des Anglais. Ils formèrent le projet d'en chercher un troisième par le Nord, après l'avoir déjà tenté inutilement. Un Marchand de Londres, nommé *Horne*, sollicita vivement sa Cour, en 1527, de renouveler une entreprise, dont l'objet était d'accourir de plusieurs milliers de lieues, le chemin des Indes. Henri VIII, qui regnait alors, avait été dé-

courag  
On ne  
former  
*Compag*  
*connus*  
fils de  
projet,  
par me  
grande  
centrion  
grandes  
rante a  
spéculat  
ment. C  
tatives  
tant éga  
Nord-E  
se déter.  
Portuga  
Espéran  
voyeren  
& il es  
tardé si  
qu'ils av  
rages qu  
orientale  
monde,  
en 1586  
nations.  
ma, en  
répara a  
en effet.  
année,  
glais dan



couragé par le mauvais succès de Jean Cabota. On ne fit rien jusqu'en 1551. On vit alors se former à Londres une société, sous le nom de *Compagnie pour la découverte des pays inconnus*, dont le chef fut Sebastien Cabota, fils de Jean. Ce fut dans l'exécution de ce projet, que les Anglais découvrirent la Russie par mer, & qu'ils prirent possession d'une grande partie des côtes de l'Amérique septentrionale. Ce peuple conçut alors de si grandes espérances, que, pendant plus de quarante ans, il ne cessa de former de nouvelles spéculations de commerce & d'agrandissement. Cependant, après une infinité de tentatives aussi dangereuses qu'inutiles, désespérant également de trouver un passage par le Nord-Est & par le Nord-Ouest, les Anglais se déterminèrent à faire usage de celui que les Portugais avaient trouvé par le Cap de Bonne-Espérance. Les premiers vaisseaux qu'ils envoyèrent, par cette voie, partirent en 1591; & il est d'autant plus étonnant qu'ils aient tardé si long-tems à prendre cette route, qu'ils avaient été pleinement instruits des avantages qu'ils avaient lieu d'espérer aux Indes orientales, par les deux voyages autour du monde, de Drake, en 1577, & de Candish, en 1586, & par les succès répétés des autres nations. La Compagnie des Indes, qui se forma, en 1600, d'une société de Marchands, répara avantageusement tous ces délais; & en effet, c'est, à proprement parler, de cette année, qu'il faut dater le commerce des Anglais dans cette partie du monde.

Les Hollandais, qui avaient fait les mêmes tentatives pour découvrir un passage au Nord-Est & au Nord-Ouest, revinrent, comme les Anglais, à la route des Indes, par le Cap de Bonne Espérance. Leur premier essai remonte à l'an 1595; mais, telle était alors la puissance de ces Républicains, qu'en peu de tems, ils se rendirent formidables sur les mers de l'Orient. Ils établirent successivement un pouvoir immense dans ces régions, sur la ruine des Portugais, auxquels ils enleverent la plus grande partie de leurs établissemens.

Les Français, les Suédois & les Danois entreprirent aussi divers voyages dans ces contrées opulentes; mais leurs expéditions n'eurent ni autant d'éclat, ni autant de succès que celles des Portugais, des Anglais & des Espagnols, parce qu'ils n'y employèrent pas tant de vaisseaux, & qu'ils étaient alors moins formés aux exercices de la mer & du commerce. Ces peuples ont cependant élevé quelques établissemens dans les deux Indes, mais fort inférieurs à ceux des nations qui leur ont montré l'exemple. Les Espagnols sur-tout & les Anglais ont des possessions immenses en Asie & en Amérique. Ces Domaines plus vastes peut-être que ne le fut jamais l'Empire Romain, suffiraient pour leur donner une prépondérance dangereuse dans la balance de l'Europe, si l'expérience, de concert avec la Philosophie, ne nous eût appris combien il est onéreux aux puissances de dominer sur des peuples éloignés. C'est le commerce seul, &

non la f  
jouir des  
climat di

POSSE

AUCUN  
sement au  
commerce  
aux autre  
lation des  
productio  
ils étaient  
aller cher  
naient à  
dustrie q  
A la vér  
avaient h  
ment; ma  
fut accue  
de violen  
côtes inc  
à regagne  
En 160  
expédia d  
était possi  
les Portug  
le disputa

non la force des armes, qui doit nous faire jouir des richesses des contrées soumises à un climat différent du nôtre.

## I.

POSSESSIONS FRANÇAISES DANS  
LES INDES.

AUCUN Roi de France n'avait pensé sérieusement aux avantages que pouvait procurer le commerce des Indes; & l'éclat qu'il donnait aux autres nations, n'avait pas réveillé l'émulation des Français. Ils consommaient plus de productions orientales que les autres peuples, ils étaient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bornaient à payer à l'activité étrangère une industrie qu'il ne tenait qu'à eux de partager. A la vérité, quelques Négocians de Rouen avaient hasardé, en 1503, un faible armement; mais Gonnevillle, qui le commandait, fut accueilli au Cap de Bonne Espérance par de violentes tempêtes qui le jeterent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il était possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglais & les Hollandais se disputaient les armes à la main. Pyrrard,

qui les commandait, arriva aux Maldives, & ne revit sa patrie qu'après dix ans, d'une navigation malheureuse.

Une nouvelle Compagnie, dont Girard le Flamand était le Chef, fit partir de Normandie, en 1616 & en 1619, quelques vaisseaux pour l'île de Java. Ils en revinrent, avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés, mais trop faibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le Capitaine Reginon, voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea, deux ans après, plusieurs Négocians de Dieppe, à entrer dans une carrière, qui pouvait donner de grandes richesses à quiconque saurait la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées fut une haute opinion de Madagascar, méprisé jusqu'alors par les Portugais, par les Hollandais & par les Anglais, qui n'y avaient trouvé aucuns des objets qui les attiraient dans l'Orient.

L'idée avantageuse que les Français avaient prise de cette île, donna en 1642, naissance à une Compagnie qui voulait y former un grand établissement, pour assurer à ses vaisseaux la facilité d'aller plus loin. Son octroi devait durer vingt ans; mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ses Agens, ne lui permirent pas de fournir sa carrière entière. Le Maréchal de la Meilleraye, instruit de sa décadence, s'empara des tristes débris de sa fortune, & conçut le dessein de relever pour

soy

son util  
conduit  
fut vend  
ce qu'el  
Enfin  
donner  
Ce Min  
les priv  
lande &  
que les  
vent av  
il eut re  
la faire  
Le pr  
ans, aff  
mer de  
le tems  
gers qu  
livres;  
soin de  
des Offi  
chés, ét  
perdre d  
Ce qui  
mement  
décharg  
ainsi que  
geait à  
chandise  
& 75 l  
rapporte  
établisse  
des arm  
Tome

son utilité particulière, une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu que sa propriété ne fut vendue que 20 mille francs; & c'était tout ce qu'elle pouvait valoir.

Enfin, Colbert entreprit, en 1664, de donner le Commerce des Indes à la France. Ce Ministre créa une Compagnie, avec tous les privilèges dont jouissaient celles de Hollande & d'Angleterre. Il fit plus: persuadé que les grandes entreprises de commerce doivent avoir la confiance publique pour base, il eut recours à tous les expédients propres à la faire naître.

Le privilège exclusif fut accordé pour 50 ans, afin que la Compagnie fut enhardie à former de grands établissemens, dont elle aurait le tems de recevoir le fruit. Tous les étrangers qui y prendraient un intérêt de 20 mille livres, devenaient regnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser. Au même prix, des Officiers, à quel corps qu'ils fussent attachés, étaient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places. Ce qui devait servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux était déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'Amirauté. L'Etat s'obligeait à payer 50 livres par tonneau des marchandises qu'on porterait de France aux Indes, & 75 livres pour chaque tonneau qu'on en rapporterait. On s'engageait à soutenir les établissemens de la Compagnie par la force des armes, à escorter ses convois & ses re-

tours par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeraient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueraient au service de la Compagnie. Comme le commerce ne faisait que de naître en France, & qu'il était hors d'état de fournir les 15 millions qui devaient former le fonds de la nouvelle société, le Ministère s'engagea à en prêter jusqu'à trois. Les Grands, les Magistrats, les Citoyens de tous les ordres furent invités à prendre part au reste. La Nation, jalouse de plaire à son Monarque, s'y porta avec un empressement extrême. Magdagascar fut encore destiné à être le berceau de la nouvelle association. Les malheurs répétés qu'on y avait éprouvés, n'empêcherent pas de penser que c'était la meilleure base pour le vaste édifice qu'on travaillait à élever. La conduite des Agents de la Compagnie ruina malheureusement toutes ses espérances. Ils détournèrent sans pudeur une partie des fonds dont ils avaient l'administration; ils consommerent en dépenses folles ou inutiles des sommes plus considérables; ils se rendirent également odieux, & aux Européens dont ils devaient encourager les travaux, & aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur & par des bienfaits. Les crimes & les malheurs se multiplièrent à un tel excès, qu'en 1670, les associés crurent devoir remettre au Gouvernement une possession qu'ils tenaient de lui.

Ce  
la Co  
Indes.  
pahan  
abtint  
divers  
d'avo  
offrait  
mais l  
aux F  
ils l'av

POSS.

E  
N  
contré  
& 7 o  
extrém  
cocotie  
tricts,  
Vassau  
cette f  
à ce qu  
dessous  
& c'es  
du Go  
Provin  
l'Irouv

Ce fut à cette époque que les vaisseaux de la Compagnie prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Hispahan, mais attaché au service de France, on obtint la liberté d'établir des Comptoirs sur diverses côtes de la Péninsule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offrait de n'y envoyer que des Protestans; mais les artifices des Hollandais firent refuser aux Français l'entrée de cet Empire, comme ils l'avaient fait refuser aux Anglais.

## I I.

POSSESSIONS FRANÇAISES SUR LA  
COTE DE MALABAR.

ENTRE le Canara & le Calicut, est une contrée qui a 18 lieues d'étendue dans la côte, & 7 ou 8 au plus dans les terres. Le pays est extrêmement inégal, couvert de poivriers & de cocotiers. Il est partagé en plusieurs petits Districts, soumis à des Seigneurs Indiens, tous Vassaux de la maison de Colastry. Le chef de cette famille Bramine, doit borner son attention à ce qui peut intéresser la Divinité. Il serait au-dessous de lui de se livrer à des soins profanes; & c'est son plus proche parent qui tient les rênes du Gouvernement. L'Etat est partagé en deux Provinces. Dans la plus considérable, nommée *Trouvenaté*, on voit le Comptoir de Talli-

chery, où les Anglais achètent annuellement 1500 mille livres pelans de poivre, & le Comptoir de Cananor, que les Hollandais ont vendu depuis quelques années environ 250 mille liv. parce qu'il leur était à charge.

C'est dans la seconde Province, appelée *Cartenate*, & qui n'a que 5 lieues de côtes, que les Français furent appelés en 1722. On avait en vue de s'en servir contre les Anglais; mais un accommodement ayant rendu leurs secours inutiles, ils se virent forcés d'abandonner un poste qui leur donnait quelques espérances. Le ressentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725; & ils s'établirent, l'épée à la main, sur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinssent du Prince qui régissait ce canton, le commerce exclusif du poivre. Une faveur si utile donna naissance à une Colonie, composée de 6 mille Indiens. Ils cultivaient 6350 cocotiers, 3967 arequiers, & 7762 poivriers. Tel était cet établissement, lorsque les Anglais s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'esprit de destruction qu'ils avaient porté dans leurs autres conquêtes les suivit à Mahé. Leur projet était de démolir les maisons, & de disperser les habitans. Le Souverain du pays réussit à les faire changer de résolutions. Tout fut sauvé, excepté les fortifications, construites par M. de la Bourdonnaie. En rentrant dans leur Comptoir, les Français trouverent les choses telles à peu-près qu'ils les avaient laissées. Ils commençaient à rétablir les cinq forts qui fai-

faien  
les ox  
d'é  
M.  
peu d  
Le co  
du C  
carda  
canel  
passer  
est ag  
barre  
les va  
pays  
en an  
du riz  
bordé  
de co  
houer  
bétel  
tions.  
sieurs  
élevat  
assez  
De ce  
de réf  
riziere



saient autrefois sa sûreté, lorsque les Anglais les ont encore abattus dans la guerre qui vient d'être terminée.

Mahé est dominée par des hauteurs; & il est peu de situation aussi avantageuse que la sienne. Le commerce exclusif du poivre, le plus estimé du Canton, joint à celui qu'on peut faire du cardamome, du sandal, du gingembre & de la canelle, mériterait que les Français s'occupassent sérieusement de cette Place. La rivière est agréable & profonde. En creusant un peu la barre, on pourrait y faire un port qui recevrait les vaisseaux de 5 à 600 tonneaux. L'intérieur du pays est bien cultivé. Les montagnes, taillées en amphithéâtre, sont fort propres à produire du riz. Chaque habitant a son quarré de terre, bordé d'un mur de 6 pieds de haut, & planté de cocotiers, de jacquiers, de mourong, & de houette, sur lesquels grimpent le poivre & le bétel: rien n'est plus agréable que ces habitations. Les champs de riz sont distribués en plusieurs parties de 50 à 60 pieds, & bordés d'une élévation de terre d'un pied & demi de hauteur, assez large pour qu'un homme puisse y passer. De cette manière, ces quarrés forment autant de réservoirs, qui retiennent les eaux dans les rizières.



## III.

POSSESSIONS FRANÇAISES A LA  
COTE DE COROMANDEL.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe *Yanaon*, dans la Province de Ragi-mendry. Ce Comptoir, sans territoire, situé à 9 milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois florissant. Des motifs de prudence le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourrait acheter pour 4 à 500 mille livres de marchandises, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y serait beaucoup plus lucratif, si l'on n'était obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglais, qui ont un petit établissement à 2 milles seulement de celui des Français.

Le Comptoir de *Karikal* est beaucoup plus important que celui-ci. Cette Ville, située dans le Royaume de Tanjaour, sur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtiments de 150 tonneaux, fut cédée en 1738, à la Compagnie, par un Roi détrôné, qui cherchait de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies, avant que ses engagements eussent été remplis, il rétracta le don qu'il avait fait.

Un Nadab attaqua la place avec son armée, & la remit, en 1739, aux Français, dont il était ami. Dans ces circonstances, le Prince, ingrat & perfide, fut étranglé par les intrigues de ses oncles; & son successeur, qui avait hérité de ses ennemis comme de son Trône, voulut se concilier l'amitié d'une Nation puissante, en la confirmant dans sa possession. Les Anglais s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent sauter les fortifications. Elle fut depuis restituée aux Français, qui y rentrèrent en 1765. Dans l'état actuel, Karikal est une place ouverte, mais qui, par sa position, pourrait devenir le chef-lieu du commerce des Français dans l'Inde. Les maisons Indiennes y sont plus propres & mieux bâties que dans aucun endroit de la presqu'île. Des arbres, plantés de chaque côté des rues, les couvrent de leur ombrage; & la Ville est tirée au cordeau. Voisine du Tanjaour, elle pourrait devenir le grenier de l'Inde. Sa population est d'environ 15 mille ames, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'usage des Naturels du pays. Le nombre de ses habitans augmentera vraisemblablement dans la suite, parce qu'on doit présumer que les Négocians & les Baniens de Naour, se mettront de préférence à l'abri des forts Français, où ils jouiront de la liberté du commerce & de l'assurance de leur fortune. Il serait facile de creuser un port dans la rivière, & de conduire ses eaux jusqu'aux murs de la Ville.

Le territoire de Karikal, considérablement

augmenté par les concessions qu'avait faites, en 1749, le Roi de Tanjaour, est devenu ce qu'il était dans les premiers tems, de 2 lieues de long sur une dans sa plus grande largeur. Ses limites ont été fixées à la riviere de Naour; de 15 aldées qui le couvrent, la principale s'appelle Tiranoulé-Rayenpatnam. Elle n'a pas moins de 25 mille ames. On y fabrique des toiles inférieures à celles du Nord, des mouchoirs, des Guingans & de grosses chites, que les Hollandais viennent enlever pour les porter à la côte de l'Est.

La France peut tirer tous les ans de cette possession, 200 balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres Colonies. Cet établissement est le seul qui couvre ses dépenses.

Toutes les marchandises achetées à Karikal, à Yanaon, & dans les loges Françaises de moindre importance, sont portées à *PONDICHERY*, chef-lieu de tous les établissements Français dans l'Inde. Cette Ville, dont les commencements furent si faibles, acquit avec le tems de la grandeur, de la puissance & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étaient bordées de deux rangs d'arbres qui donnaient de la fraîcheur même au milieu du jour. Une Mosquée, deux Pagodes, deux Églises & le Gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étaient des monuments publics dignes d'attention. On avait construit, en 1740, une

petit  
qu'il  
auto  
trois  
un re  
impa  
était  
place  
L  
gran  
Qua  
passé  
Le re  
Chré  
diffé  
place  
T  
Ang  
mien  
com  
paix  
ses  
part  
30 à  
de l  
O&c  
la r  
reuf  
qu'a  
enne  
Ce f  
de E  
notr

petite citadelle qui était devenue inutile, depuis qu'il avait été permis de bâtir des maisons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avaient été fortifiés par un rempart, un fossé, des bastions & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade était défendue par des batteries judicieusement placées.

La Ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenait 70 mille habitans. Quatre mille étaient Européans, Métis ou To-passés. Il y avait au plus 10 mille Mahométans. Le reste était des Indiens, dont 15 mille étaient Chrétiens, & les autres de 17 ou 18 Castes différentes. Trois aldées, dépendantes de la place, pouvaient avoir 10 mille ames.

Telle était l'état de la Colonie, lorsque les Anglais s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chassèrent tous les habitans. La paix de Versailles, l'ayant rendue à la France, ses anciens Citoyens accoururent de toutes parts, pour reprendre leurs domiciles. Déjà 30 à 40 mille habitans avaient relevé les ruines de leurs anciennes habitations, lorsque le 18 Octobre 1778, M. de Belcombe fut obligé de la rendre aux Anglais. Telle fut alors la généreuse défense des Français, qu'ils ne capitulèrent qu'après avoir détruit 5 mille hommes à leurs ennemis, dont 400 Européans & 54 Officiers. Ce siège coûta d'ailleurs, aux Anglais, 11 lacs de Pagodes, qui font à-peu-près 10 millions de notre monnoie. Cette conquête est demeurée

près de 5 ans entre leurs mains; & la restitution en a été convenue par les préliminaires de paix, signés le 20 Janvier 1783, entre la France & l'Angleterre.

La Ville de Pondichery, privée de ports comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire, qui a trois lieues de long sur une de large, y compris les deux Districts de Valanour & de Bahour, que le XIV<sup>e</sup>. article des préliminaires de la paix dernière y a ajoutés, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer; mais, dans sa plus grande partie il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée *Chayaver*, qui sert aux couleurs. Deux faibles rivières qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singulièrement. A 3 milles de la place, s'éleve, 100 toises au-dessus de la mer, un coteau, qui sert de guide aux Navigateurs, à 7 ou 8 lieues de distance, avantage inestimable, sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang, creusé depuis plusieurs siècles, & qui, après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les environs de Pondichery. Enfin, la Colonie est favorablement située pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayssort & du Tanjaour.

P O

C

reme  
les I  
de f  
trou  
que  
comp  
60 r  
mair  
artic  
20 J  
terre  
liber  
des e  
Lo  
puiss  
tions  
Peu  
auto  
des e  
paix  
ment  
les e  
sur l  
desti  
trava

## I V.

POSSESSIONS FRANÇAISES  
AU BENGALE.

CETTE riche contrée appartient presque entièrement aux Anglais; & , par le Traité de 1763, les Français s'obligerent à n'y point ériger de fortifications, & à n'y entretenir aucunes troupes. *CHANDERNAGOR* est la seule place que la France possède au Bengale. Cette Ville comptait, avant la guerre terminée en 1763, 60 mille âmes dans son enceinte. Elle n'en a maintenant que 24 à 30 mille; & par le XIII<sup>e</sup>. article des préliminaires de la paix, signés le 20 Janvier dernier, entre la France & l'Angleterre, il a été statué que la France aurait la liberté de l'entourer d'un fossé pour l'écoulement des eaux.

Long-tems les Anglais, enivrés de leur puissance au Bengale, exercerent des vexations criantes contre les Français leurs voisins. Peu contents des préférences que lui assure une autorité sans bornes, l'Anglais s'est porté à des excès crians. Il a insulté au milieu d'une paix cimentée par les plus redoutables sermens les loges des Français; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenaient. Il a déchiré sur le métier même les toiles qui leur étaient destinées; il a voulu que les Manufactures ne travaillassent que pour lui, durant les trois

mois les plus favorables ; il a ordonné que ses cargaisons seraient choisies & complétées, avant qu'on pût rien détourner des ateliers. Le projet imaginé par les Français & les Hollandais réunis, de faire un dénombrement exact des Tifferands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglais jouirait seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses Facteurs pussent acheter dans Chandernagor même ; & long-tems il fallut se soumettre à cette dure loi, pour ne pas se voir exclure des marchés de tout le Bengale. Nous espérons néanmoins que la guerre dont l'Angleterre vient d'éprouver les funestes effets, la rameneront enfin à des principes plus modérés, & que les Négocians de cette île, moins avides, qu'actifs & éclairés dans leur commerce, souffriront désormais sans peine, les Français exercer leurs talents au Bengale, & que l'amitié entre les deux nations, qui vient d'être cimentée par la paix, ne sera plus altérée par des actes de violence & de cupidité, vraiment outrageant pour une nation policée.



P O  
 O  
 leurs  
 fruit  
 passa  
 en d  
 certa  
 quel  
 mer  
 Bon  
 assez  
 plus  
 une  
 pour  
 don  
 dit  
 bien  
 supp  
 d'av  
 C  
 naif  
 bet  
 au r  
 vint  
 les  
 qu'e



## V.

POSSESSIONS ANGLAISES  
DANS L'INDE.

ON a dit plus haut que plusieurs Navigateurs Anglois, tenterent long-tems, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord, un passage aux Indes. L'inutilité de cette tentative, en détermina d'autres à choisir une route plus certaine. Drake, Stephens, Cavendish, & quelques autres y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles Négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnait, en fixait la durée à 15 ans. Il y était dit que, si ce privilège paraissait nuisible au bien de l'Etat, il serait aboli & la Compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette première Compagnie, qui devait sa naissance à l'esprit éclairé de la Reine Elisabeth, ne fit rien d'important; elle fut détruite au milieu des troubles, qui, bientôt après survinrent en Angleterre. Sous le regne de Charles II, on en forma une seconde. L'acquisition qu'elle fit de Bombay, comme partie du douaire

de la Reine Catherine , parut lui donner quelque éclat ; mais comme la nature de son privilège reftraignait ses opérations , elle ne put pas étendre bien loin le commerce de l'Angleterre sous les regnes tumultueux de Charles & de Jacques II. On ne permettait aux Compagnies de faire le voyage de l'Inde qu'avec six grands vaisseaux & six pinassés ; & l'on présume que cette restriction était le fruit de la basse cupidité de Charles , qui avait reçu quelques présents secrets des Portugais , alors puissans dans l'Inde , pour que l'acquisition de Bombaye ne nuisit point à leur Commerce.

Ceux qui , après la révolution qui chassa les Stuarts d'Angleterre , obtinrent du Roi Guillaume & de la Reine Marie , une nouvelle Chartre , mirent tant de langueurs dans leurs expéditions , que des Commerçans particuliers , sans privilèges & sans Chartres , ne craignirent point de compromettre l'autorité Royale , ni de violer les droits de l'ancienne Compagnie , en en formant une nouvelle. Ils avaient entré en concurrence avec un Corps à qui l'expérience avait donné des lumieres , & qui devait l'emporter sur des rivaux dont la plupart n'avaient aucune teinture des opérations mercantiles de l'Asie.

Après l'établissement de cette seconde Compagnie , l'esprit de rivalité donna au Commerce de l'Inde toute la perfection dont il était susceptible à cette époque. Les progrès que faisaient alors les Colonies & le Commerce d'Angleterre , y contribuerent vraisemblablement.

Cet  
née  
que  
Com  
dans  
l'exi  
sou  
core

POS

L  
moir  
com  
légis  
en A  
gale  
des p  
du M  
sur la  
posse  
toirs  
font  
Bom  
La  
pulat  
pour  
quatr

Cette concurrence dura jusqu'à la sixième année du règne de la Reine Anne. A cette époque, un acte du Parlement réunit ces deux Compagnies, qui se gênaient réciproquement dans leurs opérations. La Charte qui assure l'existence de cette nouvelle Société, a été souvent renouvelée; & son privilège doit encore subsister pendant 20 ans.

---



---

 V I.

*POSSESSIONS ANGLAISES A LA COTE  
DE MALABAR.*

**L**A Compagnie des Indes d'Angleterre est moins une société de Négocians, qu'un Corps composé de Souverains qui exerce la puissance législative sur tous les Domaines qu'il possède en Asie. Ces Domaines sont immenses au Bengale; ils comprennent l'une des plus riches & des plus importantes provinces de l'Empire du Mogol. Ils sont beaucoup moins étendus sur la côte de Coromandel. La Compagnie ne possède sur celle de Malabar, que trois Comptoirs qui méritent de fixer notre attention. Ce sont ceux de Tallichery, de Salceté, & de Bombaye.

La Colonie de *Tallichery* comprend une population d'environ 15 à 16 mille ames; elle a pour défenseurs deux ou trois cents blancs & quatre à cinq cents noirs. L'Angleterre en re-

tire annuellement, avec très-peu de frais 1500 mille livres pesant de poivre, du bois de sandal, du cardamome, du Gingembre, & quelques autres denrées de peu d'importance: cet établissement n'est qu'à deux lieues de Mahé.

*SALCETE.* Île de Salcete fut long-tems au pouvoir des Portugais; mais ces peuples en furent chassés, en 1740, par les Marates. En 1774, les Anglais conçurent le dessein de s'en emparer. Cette conquête n'était pas aussi aisée qu'on se l'était imaginé. La Citadelle de Tanah, qui en faisait toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnue dans ces contrées. Sommé de se rendre, le Gouverneur, âgé de 92 ans, répondit fièrement, *je n'ai pas été envoyé pour cela*; & il redoubla de courage & d'activité. Ce ne fut qu'après qu'il eût été tué, qu'après que ses braves compagnons eurent soutenu un assaut très-meurtrier depuis sa mort, que les troupes Britanniques entrèrent dans la place, le 28 Décembre 1774.

Le vainqueur se trouva alors le maître d'un territoire, qui, à la vérité, n'a que 20 milles de long sur 15 milles de large, mais qui est l'un des plus peuplés & des plus fertiles de l'Asie. Au centre est la montagne de Keneri, remplie d'excavations vastes & profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce sont des pagodes rangées ordinairement de suite, mais quelquefois placés les unes au-dessus des autres. Des figures & des inscriptions taillées ou gravées

sur la  
retrou  
phan  
font c  
dre,  
qui le  
l'hon

BO  
Salcete  
que 2  
tems  
reur  
fixer  
en pr  
étaient  
étaient  
cotien  
fuma  
paient  
aurai  
Colon  
leur  
celui  
lignes  
surer  
& l'c  
pays  
eaux.  
blisse  
attiré  
Or  
de IC

sur la pierre, les ornent le plus souvent. On retrouve les mêmes singularités dans l'île Eléphantine, voisine de Salcete. Les Brame en font communément honneur au Grand Alexandre, qu'ils se plaisent à décorer de tout ce qui leur paraît au-dessus des forces naturelles de l'homme.

**BOMBAYE.** Cette île, qui n'est séparée de Salcete que par un canal très-étroit, n'a guere que 20 ou 25 milles de circonférence. Long-tems elle fut considérée comme un objet d'horreur & d'épouvante; personne ne voulait se fixer sur un terrain si mal sain, qu'il était passé en proverbe que *deux moussons à Bombaye étaient la vie d'un homme.* Les campagnes étaient alors remplies de bon bois & de cocotiers. C'étoit avec du poisson pourri qu'on fumait les arbres; des marais infects corrompaient les côtes. Ces principes de destruction auraient sans doute dégoûté les Anglais de leur Colonie, s'ils n'y avaient été retenus par le meilleur port de l'Indostan, & le seul qui, avec celui de Goa, puisse recevoir des vaisseaux de lignes. Un avantage si particulier leur fit desirer de pouvoir donner de la salubrité à l'air, & l'on y réussit assez aisément, en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors se portèrent en foule dans cet établissement les habitans des contrées voisines, attirés par la douceur du Gouvernement.

On compte actuellement à Bombaye, près de 100 mille habitans, dont sept à huit mille

sont matelots. Quelques Manufactures de soie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvaient pas prospérer sur un roc vif, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent oignon, qui, avec le poisson qu'on fait secher, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence si générale sous un ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation; & son caractere a été changé en quelque sorte par l'exemple des infatigables Persis. Ces derniers ne sont pas uniquement Pêcheurs & Agriculteurs. La construction, l'équipement, l'expédition des navires, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, est confié à leur industrie, à leur activité. On verra dans la Traduction Française du *Sad-der*, que je publierai à la suite de mes *Cérémonies religieuses*, quels sont les usages, les mœurs & la Religion des Persis, nation la plus estimable & la plus laborieuse de toute l'Inde.

Avant 1759, les bâtimens expédiés l'Europe pour la mer rouge, le golfe Persique & le Malabar abordaient généralement aux côtes où ils devaient déposer leur argent & leurs marchandises, où ils devaient trouver leur chargement. A cette époque tous se sont rendus, tous se sont arrêtés à Bombaye, où l'on réunit sans frais les productions des contrées voisines, depuis que la Compagnie Anglaise, revêtue de la dignité d'Amiral du Grand Mo-

gol  
nom

C  
trep  
ciant  
aflez  
tion  
que  
fait

Il  
tage  
tifica  
d'op  
esca  
sur  
men  
défa  
défer  
coup

En  
danc  
607  
à 12  
de c  
amé  
dout  
à 18

gol, est obligée d'entretenir une Marine assez nombreuse dans ces parages.

C'était une nécessité que dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les Négociants se multipliasent. Aussi l'île s'est-elle assez rapidement emparée de toute la navigation, & d'une grande partie du commerce, que Surate & les autres marchés voisins avaient fait jusqu'alors dans les mers d'Asie.

Il fallait donner de la stabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortifications le port qui est le mobile de tant d'opérations, & où doivent se radouber les escadres envoyées par la Grande-Bretagne sur l'océan Indien. Ces ouvrages sont solidement construits, & n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenseurs 12 à 1500 Européans, & un beaucoup plus grand nombre de troupes Asiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombaye, montait à 13 millions 607 mille 212 livres 10 sols, & leurs dépenses à 12 millions 711 mille 150 liv. La situation de ces trop nombreuses Colonies a été beaucoup améliorée depuis cette époque; & l'on ne peut douter que leur revenu ne monte aujourd'hui à 18 millions.



## V I I.

POSSESSIONS ANGLAISES A LA COTE  
DE COROMANDEL.

*D*IVICOTÉ est le premier établissement Anglais qui se présente sur cette côte. Ce fut le Colonel Lawrence qui s'en empara en 1749. Des confédérations politiques déterminèrent le Roi de Tanjaour à céder ce qu'on lui avait pris, & à y ajouter un territoire de 3 milles de circonférence. La place passa, en 1758, sous la domination Française, mais pour rentrer bientôt après, sans fortifications, sous le joug des premiers Conquérens. Ils se flattoient d'en faire un poste important. C'était une opinion assez généralement reçue, que le Colram, qui baigne ses murs, pouvait être mis en état de recevoir de grands vaisseaux. La côte de Coromandel n'aurait plus été sans port; & la Puissance, en possession de la seule rade qui s'y serait trouvée, aurait eu un puissant moyen de guerre & de commerce, dont les Nations rivales auraient été privées. Il faut que des obstacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puisque ce poste a été abandonné, & remis à un Fermier, pour une redevance de 45 à 50 mille livres.

*GOUDELOUR* fut acheté en 1686 par les Anglais, avec un territoire de 8 milles, le long de la côte, & de 4 milles dans l'intérieur des

terres.  
d'un P  
sooli  
peu de  
Faisan  
avaient  
mille c  
les sec  
à une  
vid, à  
l'océan  
aldées  
forme  
occup  
dre les  
terres  
des plu  
que la  
cet éta  
tificati  
delour  
une at  
aucun  
sans fo  
ne voi  
pourvu  
couvre  
Coloni

*MA*  
toute  
l'embo  
vinces



terres. Cette acquisition, qu'ils avaient obtenue d'un Prince Indien, pour la somme de 741 mille 500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui, peu de tems après, s'emparèrent du Carnate. Faisant réflexion dans la suite que la place qu'ils avaient trouvée toute établie était à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvait lui couper les secours qui lui seraient destinés, ils bâtirent à une portée de canon la forteresse de St. David, à l'entrée d'une rivière & sur le bord de l'océan Indien. Il s'est élevé successivement 3 aldées, qui, avec la Ville & la Forteresse, forment une population de 60 mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour environ 2 millions des plus beaux basins de l'Univers. Le ravage que les Français porterent, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications n'ont pas encore été réparés. Goudelour est actuellement hors d'état de soutenir une attaque. Ses portes ne sont défendues par aucun ouvrage; ses murs, bâtis en brique & sans fossés, offrent une vaste enceinte, où l'on ne voit que quelques bâllions absolument dépourvus de canons. Un revenu de 150 mille liv. couvre tous les frais que peut occasionner cette Colonie.

*MASULIPATAN* présente des utilités d'une toute autre importance. Cette Ville, située à l'embouchure du Krisna, sert de port aux Provinces qui formaient autrefois le Royaume de

LA COTE

blissement  
ce. Ce fut  
en 1749.  
inèrent le  
avait pris,  
es de cir-  
s, sous la  
trier bien-  
jong des  
d'en faire  
nion assez  
qui baigne  
e recevoir  
romandel  
ance, en  
trouvée,  
re & de  
raient été  
évus aient  
e ce poste  
er, pour

5 par les  
, le long  
rieur des

Golconde, & avec d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile, par de très-beaux chemins & par la rivière. C'était anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indostan. Les grands établissemens que formerent successivement les Européens sur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de son importance. Il parut possible aux Français de lui redonner quelque chose de son premier éclat, & ils s'en rendirent les maîtres en 1750. Neuf ans après, elle passa de leurs mains dans celles de l'Angleterre, qui en a conservé la possession jusqu'à présent.

Ces derniers Souverains n'ont pas encore réussi à rendre Mufulipatan ce qu'il était autrefois. Leurs efforts n'ont pourtant pas été tout-à-fait perdus. Comme les plantes qui servent à la teinture des toiles sont plus abondantes & de meilleure qualité sur son territoire que par-tout ailleurs, on est parvenu à ressusciter quelques Manufactures, & à en étendre d'autres. Cependant cette acquisition sera toujours moins utile aux Anglais, par les marchandises qu'ils y acheteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De tems immémorial, les peuples de l'intérieur venaient en caravanes se pourvoir de sel sur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin & en plus grand nombre que jamais, & emportent avec cette denrée, d'absolue nécessité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'industrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux Douanes une augmentation considérable, croitra nécessairement, à

moins c  
révolut  
lemen

La G  
de Cor  
rendent  
font ce  
d'Elour  
s'étende  
foncent  
terres.

der, d  
dirent

leurs ma  
de tems  
can, d  
1766,  
pecta m

rivales  
Mais V  
peuple

elle,  
fortit u  
de petit

9 millic  
million  
a été d

lement  
étaient

La m  
les Zen  
que des  
absolue

moins qu'il ne soit arrêté par quelque'une de ces révolutions qui changent si souvent & si cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne possède encore sur la côte de Coromandel diverses autres Provinces qui la rendent très-puissante dans ces contrées; telles sont celles de Condavir, de Mouta-Fanagar, d'Elour, de Ragimendri & de Chikakol, qui s'étendent 600 milles sur la côte, & qui s'enfoncent depuis 30 jusqu'à 90 milles dans les terres. Les Français, qui se les étaient fait céder, durant leur courte prospérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Elles redevinrent, mais pour peu de tems, une portion de la Soubabie du Décan, dont on les avait comme attachées. En 1766, il fallut les céder aux Anglais. On respecta néanmoins les Colonies que les Nations rivales avaient formées dans ce grand espace. Mais Vizagapatnam & les autres Comptoirs du peuple dominateur reçurent une activité nouvelle, & on en augmenta le nombre. Le pays sortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenaient plongé. Ils donnent 9 millions de revenu, dont on ne rend que 2 millions 25 mille livres au Prince Indien qui en a été dépouillé. Ces exportations sont actuellement cinq fois plus considérables qu'elles ne l'étaient il y a 16 ans.

La masse du travail augmente à mesure que les Zemindars, qui n'étaient originairement que des Fermiers, sont dépouillés de l'autorité absolue qu'ils avaient usurpée durant les trou-

bles de leur patrie, à mesure qu'on les réduit à l'impossibilité de se faire mutuellement la guerre, à mesure que les Districts soumis à leurs juridictions souffrent moins de leurs vexations. Les prospérités seraient plus rapides & plus éclatantes, si le Gouvernement Anglois voulait préserver des inondations du Krisna & du Guadavery, un territoire immense qu'ils couvrent six mois de l'année, si ces eaux étaient sagement distribuées pour l'arrosément des campagnes, si ces deux fleuves étaient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens conçurent l'idée de ces travaux; peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu dispendieux & très-pratiquables.

*MADRAS.* Les marchandises achetées ou fabriquées dans les établissemens formés par les Anglois entre le Cap Comorin & le Gange, sont toutes réunies à *Madras*, chef-lieu de leurs possessions sur cette côte. Cette Ville, située à 25 lieues de Pondichery, fut bâtie, il y a plus d'un siècle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate & sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain sablonneux tout-à-fait aride & entièrement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un mille, on chercha les raisons qui pouvaient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avait espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé, qui n'en est qu'à une lieue; &

& se  
voulu  
dans  
Ma  
Ville  
Europ  
n'est l  
penda  
fortifi  
des c  
M. S  
qu'on  
maître  
ouver  
bonne  
d'eau.  
chery  
homin  
diens.

Le  
fois. I  
50 m  
voit f  
fidéra  
cultur  
en plu  
de 10  
établi  
Nabal

Les  
dent si  
pas au  
Le rev  
Tor

& ses ennemis l'accuserent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avait dans cette colonie Portugaise.

Madras est divisé en Ville Blanche & en Ville Noire. La première, plus connue en Europe sous le nom de Fort Saint-George, n'est habitée que par les Anglais. Elle n'eut, pendant long-tems que peu & de mauvaises fortifications; mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages considérables; & ce n'est, dit M. Sonnerat, qu'avec des forces majeures qu'on pourrait venir about de s'en rendre maître. La Ville Noire, autrefois entièrement ouverte, a été depuis 1767, entourée d'une bonne muraille, & d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondichery y ont réuni trois à quatre cents mille hommes Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

Le Territoire de Madras n'était rien autrefois. Il s'étend actuellement à 50 milles à l'Ouest, 50 milles au Nord, & 50 milles au Sud. On voit sur ce vaste espace des Manufactures considérables qui augmentent chaque jour, des cultures assez variées qui deviennent de plus en plus florissantes. Ces travaux occupent plus de 100 mille âmes. A un mille de ce grand établissement est *Chepauk*, où la Cour du Nabab d'Arcate est fixée depuis 1769.

Les grands domaines que les Anglais possèdent sur la côte de Coromandel, ne leur sont pas aussi avantageux qu'ils pourront le devenir. Le revenu qu'ils en retiraient en 1773, ne s'éle-

vait pas au-dessus de 24 millions, 200 mille livres, & ses dépenses montoient alors à 26 millions, 400 mille livres. La guerre coûteuse que ce peuple vient d'essuyer, & les incursions fréquentes du célèbre Hyder-Aly, ne lui ont pas encore permis d'améliorer ses domaines sur cette côte.

---



---

### VIII.

#### POSSESSIONS ANGLAISES AU BENGALE.

**L**ES Anglais doivent aux circonstances, autant qu'à leur courage & à leurs intrigues, les domaines immenses qu'ils possèdent dans cette contrée. Depuis long-tems il s'y était introduit un usage pernicieux, propre à déranger l'ordre établi dans les Gouvernements qui subsistent dans ces régions. Tout Gouverneur de quelque établissement Européen, se permettait de donner asyle aux naturels du pays, qui craignaient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevait pour prix de sa protection, lui faisaient fermer les yeux sur le danger auquel il exposait les intérêts de ses commettans. Un des principaux Officiers du Bengale, qui connaissait cette ressource, se réfugia chez les Anglais à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avaient méritées. Il fut accueilli. Le Souba

offensé, comme il devait l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place & s'en empara. Il fit jeter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en 12 heures. Il n'en resta que 23 hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui était à la porte de leur prison, pour qu'on fit avertir le Prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissements, l'apprenaient au peuple qui en était touché, mais personne ne voulait aller parler au Despote. *Il dort*, disait-on, aux Anglais mourans; & il n'y avait pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à 150 infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au Tyran.

L'Amiral Watson qui était arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le Colonel Clive, qui s'était si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur Nation. Ils ramassèrent les Anglais dispersés & fugitifs; ils remonterent le Gange, dans le mois de Décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complete sur le Souba.

Un succès si étendu & si rapide devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'était avec un corps de 500 hommes, que les Anglais luttèrent ainsi contre toutes les forces du Bengale; mais s'ils durent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline, & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les Nations In-

diennes, ils furent encore servis plus utilement par l'ambition des Chefs, par la cupidité des Ministres, & par la nature d'un Gouvernement qui n'a d'autre ressort que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances qu'ils furent profiter dans cette première entreprise, & dans toutes celles qui la suivirent. Le Souba était détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les Despotés; ses principaux Officiers vendaient leur crédit aux Anglais; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre; & il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Ils disposèrent de la Soubabie en faveur de Jaffer-Ali-kan, chef de la conspiration. Celui-ci céda à la Compagnie quelques Provinces; & il lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquels elle pouvait prétendre. Mais bientôt, las du joug qu'il s'était imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés, & il fut arrêté au milieu de sa propre Capitale.

Koffim-Ali-Kan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avait acheté cette usurpation par des sommes immenses. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avait été son prédécesseur, il se montra indocile, & refusa de recevoir la loi. Aussi-tôt la guerre se rallume; ce même Jaffer-Ali-Kan, que les Anglais tenaient prisonnier, est proclamé de nouveau



Souba du Bengale. On marche contre Kossim-Ali-Kan; on parvient à corrompre ses Généraux; il est trahi & entièrement défait, trop heureux en perdant ses États, de sauver les immenses richesses qu'il avait accumulées.

Au milieu de cette révolution, Kossim-Ali-Kan ne perdit pas l'espoir de la vengeance. Il alla porter son ressentiment & ses trésors chez le Nabab de Benarès, premier Ministre de l'Empire Mogol. Ce Nabab & tous les Princes voisins, se réunirent contre l'ennemi commun; mais ce n'était plus à une poignée d'Européans, venus de la côte de Coromandel, qu'ils avaient à faire. C'était à toutes les forces du Bengale, que les Anglais tenaient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendent pas qu'on vint les attaquer; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidale, & ils marcherent avec la confiance que leur inspirait Clive, ce Général dont le nom semblait être devenu le garant de la victoire. Cependant Clive ne voulut rien hasarder, une partie de la campagne se passa en négociations; mais, enfin, les richesses que les Anglais avaient déjà tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les Chefs de l'armée Indienne furent corrompus, & lorsque le Nabab de Benarès voulut engager une action; il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Benarès aux Anglais; & il semblait que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du

Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever 8 millions de contribution; & ils offrirent la paix au Nabab à des conditions qui devaient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il était encore trop heureux d'accepter pour rentrer dans ses États.

Tandis que ces choses se passaient dans le Bengale, l'Empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avaient proclamé son fils à sa place, errait de Provinces en Provinces, cherchant un asyle dans ses propres États, & demandant vainement du secours à tous ses Vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, il fut frappé de la puissance des Anglais, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son Trône; mais ils commencerent par se faire céder d'avance le Bengale en toute souveraineté. Cette cession, dont l'Empereur ne tira aucun avantage, fut faite par un acte authentique, & revêtu de toutes les formalités usitées dans l'Empire Mogol.

Les Anglais, ainsi devenus souverains du Bengale, crurent devoir conserver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le seul pouvoir qui soit sûr & durable. C'est sous le nom de Souba, qu'ils gouvernent ce Royaume, & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce Souba, qui est à leur nomination, à leurs gages, semble donner des ordres. C'est de lui que paraissent émanés les actes publics, les décrets qui ont été

réellement délibérés dans le conseil de Calcutta, de maniere, qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples ont pu croire, pendant long-tems, qu'ils étaient encore courbés sous le même joug.

Le Bengale est un exemple frappant des suites fâcheuses qu'entraîne la dépopulation d'un pays, causée par l'oppression & la violence exercées sur les habitans. On trouve au centre des possessions de la Compagnie Anglaise, une étendue de 240 milles sur les côtes de la mer, depuis l'île de Sundeep jusqu'à l'île de Sagor, qui n'est à présent qu'un désert couvert de bois & fort mal-sain, uniquement habité par des tigres & par d'autres bêtes féroces. Ce Canton était autrefois très-peuplé. Il y a environ 160 ans que les ravages des Pirates Mugg forcerent les habitans à l'abandonner. Ces brigands, protégés par le Roi d'Aracan, qui, à cette époque, s'empara de Chittigong & de l'île de Sundeep, avaient coutume de descendre dans les îles du Bengale, sur des petites flottes de bateaux armés; ils remontaient les rivières jusqu'à plus de 100 milles dans les terres, pillaient, brûlaient les Villages, & réduisaient en servitude tous les hommes qu'ils rencontraient. Le pays, qui est très-fertile, placé d'ailleurs fort avantageusement pour la navigation & le commerce, ne produit à présent qu'un peu de sel, dans quelques endroits où il est dangereux de travailler.

Les revenus du Bengale & des Provinces qui en dépendent, son très-considérables. La plupart

proviennent des taxes levées sur les terres. Celles-ci sont imposées suivant leur étendue ou suivant leurs produits, d'après des cadastres établis qui varient dans les différents Cantons du pays, suivant leur différent degré de fertilité. Avant l'Anarchie, qui a détruit, pour ainsi dire, l'Empire Mogol, le taux général, établi à Delhy, pour les terres cultivées du Bengale, était de 3 roupies siccas, ou de 6 sols par bega, de 16003 pieds quarrés. Quelquefois on appréciait la récolte sur le champ, d'après la valeur des denrées au marché; & le propriétaire en donnait au Gouvernement une partie, telle qu'elle était fixée. Ainsi, les terres qui produisent du riz, des pois, du bled, de l'orge & d'autres grains, payaient en général la valeur de la moitié de la récolte. Le sol du Bengale est extraordinairement fertile. Les terres y produisent en plusieurs endroits deux ou trois récoltes de grains par année. L'opium & les cannes à sucre, qui ne donnent qu'une récolte par an, rendent au propriétaire jusqu'à 15 roupies par bega. Le terrain, dont le produit est le plus avantageux, est celui où croît l'arbrisseau qui porte la feuille appelée *paan* par les Naturels du pays, & *Bétel* par les Européens. Cette culture, malgré les avantages du sol & de la végétation du Bengale, demande à être conduite avec soin; & alors elle produit au propriétaire jusqu'à 32 roupies par bega.

Avant la révolution, tous les revenus appartenaient à l'Empereur, à l'exception des Districts assignés à la subsistance des Pensionnaires

de la Cour, & des terres de charité destinées à des œuvres-pies. Le Mogol donnait à ferme l'administration de ces grands revenus. Ceux qui en étaient chargés étaient plus ou moins puissans, plus ou moins formidables, selon le degré d'autorité qu'ils s'étaient acquis avec le tems. Ces grands Officiers s'appelaient Rajahs, Soubas, Nazims, Nababs, Zemindars, &c. Jamais ils ne manquaient de percevoir plus qu'il ne leur était dû; & ce qu'il y avait de plus déplorable, les Officiers du *Dewan*, ou Receveur-Général des revenus du Roi, ne se mettaient point en peine de réprimer leurs exactions, pourvu qu'ils payassent régulièrement la somme portée dans les livres de la Couronne, & qu'ils fissent au *Dewan* & aux autres Officiers de la Cour, des présents propres à les mettre dans leurs intérêts.

Après l'anéantissement de l'Empire Mogol, chacun de ces Officiers s'empara des terres confiées à sa vigilance, & il les conserva tant qu'il eut assez de force pour les défendre. La Compagnie Anglaise en particulier, munie d'un titre qui avait légitimé son usurpation, déclara qu'elle n'avait pas seulement été chargée de recueillir les revenus du Bengale, mais qu'ils lui appartenait en propriété. En 1765, le Comité de Calcutta nomma M. Sikes, en qualité de Résident à la Cour du Nabab, qui habite à Murshedabad, Capitale de ses États; il fut chargé d'arranger les revenus des Provinces, & prononcer sur les prétentions des anciens Pensionnaires de l'Empire. On lui confia

## 202 É T A T D E L' Á S I E.

en même tems une autorité illimitée sur le Nabab & ses Officiers, la surintendance des revenus de l'intérieur du pays, & l'administration de la Justice dans tout le Bengale.

M. Sikes dressa alors le tableau des revenus du Bengale & de ses dépendances, dont voici le résultat.

	<i>Roupiés siccas. anns.</i>	
Revenus des terres. . . . .	15,623,425	
Frais de perception à déduire. . . . .	1,029,929	7
Reste. . . . .	14,593,525	9
Impôts & amendes, charges déduites. . . . .	19,138	7
Impôts de Chunacolly. . . . .	173,610	5
de Buxbunder. . . . .	125,000	
d'Azimgunge. . . . .	107,060	
Monnoies de Murshedabad. . . . .	30,005	8
	454,814	4
	15,048,339	13

*Revenus provenans des différens Districts de Bahar.*

	<i>Roupiés siccas. anns.</i>	
Revenus des terres. . . . .	7,499,398	8
Droits payés par les Hollandais à Patna. . . . .	15,000	
	7,514,398	8
Déduction à faire pour des Pensions. . . . .	903,492	13

ÉTAT DE L'ASIE. 203

*Roupiés siccas. anas.*

Au Nabab & aux Collecteurs des revenus de la Compag. à Patna. . . . .	200,000
Autres charges de percep- tion. . . . .	300,000
	<hr/>
Total des déductions. . . .	1,403,492 13
	<hr/>
Reste. . . . .	6,110,905 11
	<hr/>
Cette somme, jointe à la précédente, fait. . . . .	21,159,245 8

*Revenus provenans des pays cédés à la  
Compagnie par Koffim-Ali-Kan.*

*Roupiés siccas. anas.*

De Burdwan. . . . .	3,350,000
Midnipore. . . . .	822,088
Chittigong. . . . .	421,241 7
De Calcutta. . . . .	58,168
55 aldées. . . . .	29,919
Droits que paient les vaisseaux.	140,000
24 pergunnahs. . . . .	847,000

Total. . . . . 1,075,087

Reste, toutes charges dé-  
duites. . . . . 2,6827,661 15

Il n'a pas été possible, dit M. Bolts, auquel nous devons la connaissance de ce tableau, de savoir si les Agents de la Compagnie Anglaise perçurent alors une somme plus ou moins considérable. Ce qu'on fait, à n'en pas douter, c'est

que M. Sikes déclara publiquement qu'en l'année 1766, on pourrait, sans opprimer les habitans; tirer des revenus du Bengale, cette somme de 2 crores, 68 lacks, 27 mille 661 roupies ficcas & 15 anas. En évaluant la roupie ficca à 2 schellins, 8 sols & demi Anglais, cette somme fera un objet de 3,630,676 livres sterlings, ou 79,874,872, livres, monnoie de France.

Le Lord Clive écrivit, à ce sujet, à la Cour des Directeurs, une lettre datée de Calcutta le 30 Septembre 1765, dans laquelle il s'exprime ainsi: » Vos revenus, au moyen de l'acquisition que vous avez faite du Dewanéé (1), » iront l'année suivante jusq'au 250 lacks de » roupies, en y comprenant vos premières possessions de Burdwan, & dans la suite ils » monteront à 20 ou 30 lacks de roupies de » plus. Vos dépenses Civiles & Militaires ne » peuvent jamais coûter plus de 60 lacks. Ce » qu'on accorde au Nabab est déjà réduit à 42 » laks, & le tribut qu'on paie à l'Empereur est » fixé à 26, de sorte qu'il restera à la Compagnie un profit net de 122 lacs de roupies » ficcas, ou de 1,650,900 livres sterlings. » Cette somme pourra suffire à toutes les dépenses des cargaisons, fournir l'argent du

(1) Le Dewanéé est l'emploi d'un Officier, chargé de la perception des revenus de toutes les Provinces soumises au Nabab, & dont il rendait compte autrefois à la Cour de Delhy. Cet office est différent du Souba, qui a le commandement des troupes & la juridiction des Provinces.



» commerce de la Chine, payer l'entretien de  
 » tous vos établissemens de l'Inde, & laisser  
 » dans votre trésor un reliquat considérable.  
 » Lorsqu'en tems de guerre le pays sera exposé  
 » aux incursions des ennemis, nous pourrons  
 » toujours lever une somme suffisante pour les  
 » opérations Civiles & Militaires, & même  
 » pour les cargaisons, parce qu'une très-riche  
 » partie du Bengale & les domaines de Bahar  
 » sont situés à l'Est du Gange, qui les met à  
 » l'abri des invasions. Ce que je viens de vous  
 » annoncer n'est point un état imaginaire de  
 » vos revenus, & vous pouvez être assuré  
 » qu'ils ne seront pas portés au-dessous de mes  
 » calculs ».

*CALCUTTA* est le principal Comptoir que  
 les Anglais possèdent dans le Bengale. Cette  
 Ville est placée sur les bords de la rivière d'Ou-  
 gly. L'air y est mal-sain & l'encrage très-peu  
 sûr. Malgré ces inconvénients, Calcutta, où  
 la liberté & la sûreté ont successivement attiré  
 beaucoup de riches Négocians, Arméniens,  
 Maures & Indiens, a vu sa population s'élever  
 à 600 mille ames dans les derniers tems. Du  
 côté de terre, cette Ville serait absolument ou-  
 verte aux ennemis, s'il en existait ou s'ils  
 étaient à craindre; mais le Fort Williams, qui  
 n'en est éloigné que d'un demi-mille, la défendrait  
 contre les forces arrivées d'Europe pour  
 l'attaquer ou la bombarder. C'est un octogone  
 régulier, fortifié de huit bastions de plusieurs  
 contrescarpes & de quelques demi-lunes, sans

glacis ni chemins couverts; le fossé de cette Place, dont la construction a coûté plus de 20 millions, peut avoir 160 pieds de large sur 18 de profondeur.

*CHATIGAN*, port situé sur la frontiere d'Aracan, près de la branche la plus orientale du Gange, appartient aussi aux Anglais. Les Portugais, qui, dans le tems de leur prospérité, cherchaient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formerent un grand établissement. Ceux qui s'y étaient fixés, secouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fuisse passée sous la domination Espagnole, & se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent longtems par leurs brigandages, les côtes & les mers voisines. A la fin, les Mogols les attaquèrent, & éleverent sur leurs ruines une Colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Aracan & du Pégu auraient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette Place rentra alors dans l'obscurité; & elle n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglais s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes, & les vivres abondans. L'abord y est facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'île de Sundiva lui forment un assez bon port. Les rivieres de Barempoter & de l'Ecki, qui sont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassimbazar & de quelques autres marchés que

les Co  
elle e  
de to  
est inc  
ou n  
dans l  
ne se  
Le  
glaise  
raine  
elle c  
chesse  
un m  
parler  
des ét  
plomb  
rope.  
étouffe  
du fa  
forme  
tour.  
fasse  
posé  
couli  
de co  
de Su  
porte  
To  
par l  
ou à  
chete  
100,  
plus

les Colonies Européennes, de la riviere d'Ougly, elle est plus proche de Jougdia, de Daca & de toutes les Manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Le commerce que fait la Compagnie Anglaise dans le Bengale, est immense. Souveraine de l'un des plus oppulents pays de l'Asie, elle dispose despotiquement de toutes ses richesses; & les Cultivateurs, les Artisans, en un mot tous les Bengalis, sont, à proprement parler, ses esclaves. Elle y vend des draps, des étoffes de laines, du cuivre, du fer, du plomb & quelques autres marchandises d'Europe. Elle y achette des toiles de lin, des étoffes de soie, de la soie crue, des drogues, du salpêtre, & différents autres objets qui forment la cargaison de ses vaisseaux de retour. Le seul commerce d'Inde en Inde qui se fasse au nom de cette Compagnie, est composé d'un peu d'opium qu'on envoie de Ben-couli dans le Bengale, d'environ 600 balles de coton que tire le Bengale de Bombaye & de Surate, & d'un peu de poivre que l'on porte à la Chine.

Toutes les marchandises portées au Bengale par les Anglais se vendent dans les foires, ou à une espece d'encan. On accorde à l'acheteur un escompte de 9, 6, ou 3 pour 100, suivant qu'il enleve ses marchandises plus ou moins promptement. Toute personne

sans distinction peut se rendre à ces foires , & y acheter ce que bon lui semble. Le Gouvernement lui accorde un dustuck ou passe-port , lorsqu'il enleve ce qu'il a acheté.

Les marchandises qui forment la cargaison des vaisseaux de retour , sont payées avant qu'on les reçoive , avant même qu'elles ne soient fabriquées. Ces avances d'argent se font sous la direction des Chefs des diverses factoreries que la Compagnie entretient dans la contrée. Ces Officiers envoient pour cela des Gomasthas ou Facteurs noirs dans l'intérieur des terres. Si nous en croyons M. Bolts , qui met peut-être trop d'aigreur dans ses tableaux , il n'est pas de moyens que n'emploient chaque jour les Agents de la Compagnie & les Gomasthas du Bengale pour opprimer les Fabriquans. Ils leur imposent des amendes , ils les traînent en prison , ils leur font donner le fouet , ils en arrachent par force des billets ou des obligations. Ces atrocités tyranniques , ajoute l'ancien Alderman de Calcutta , ont diminué de beaucoup le nombre des Manufacturiers. Les Fabriques qui subsistent ne sont plus aussi florissantes. Les marchandises qui en sortent sont plus chères , & par conséquent les revenus de la Compagnie ne sont plus si considérables. La fourniture des cargaisons est tellement asservie au monopole , que personne ne peut rien acheter , si ce n'est les employés au service de la Compagnie. Comme ils sont chargés de la cargaison , ils ne manquent pas d'acheter des marchandises pour la Compagnie , pour

eux-mêmes  
excepte  
étrangere  
ques p  
afin de  
raient  
interdi  
gale.

Long  
merce  
dell ,  
Gange  
gly. C  
avec u  
tion ,  
ment  
les Fr  
gol C  
faire  
draien  
chand  
seulen  
pour  
mer ;  
raison  
blies  
les D  
s'étab  
la pu  
préro  
fréqu  
borde

eux-mêmes & pour leurs favoris. Il faut aussi excepter de l'exclusion générale les Compagnies étrangères, auxquelles on permet de faire quelques petites emplettes pour leurs cargaisons, afin de prévenir les clameurs qui ne manqueraient pas de s'élever en Europe, si on leur interdisait entièrement le commerce du Bengale.

Long-tems les Portugais firent un commerce régulier dans leur établissement de Bandell, placé à 80 lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-dessus d'Ougly. On y voit même encore leur pavillon, avec un petit nombre d'hommes de cette nation, qui ne se rappellent que très-imparfaitement leur ancienne origine. Les Hollandais & les Français obtinrent aussi autrefois du Mogol des privilèges qui leur permettaient de faire librement tout le commerce qu'ils voudraient, sans payer aucun impôt pour les marchandises d'importation. On les assujettissait seulement à 2 & demi pour 100 à Ougly, pour les marchandises qu'ils exporteraient par mer; & le firman du Monarque exigeait avec raison qu'ils se conformassent aux Loix établies dans l'Empire. Il y a environ 25 ans que les Danois obtinrent le même privilège, en s'établissant à Serampour. L'anéantissement de la puissance Mogole a mis fin à toutes ces prérogatives. Tous les peuples Européens qui fréquentent aujourd'hui le Bengale sont subordonnés à la Compagnie Anglaise, qui les

traite souvent avec fort peu de menagement.

Les Arméniens, qui formerent toujours un corps nombreux de Négocians dans l'Inde, ont eu aussi des établissemens considérables dans le Bengale, & en particulier, à Sydadabad. Leur commerce était autorisé par un firman du Mogol qui fixait à 3 & demi pour 100, les impôts sur les deux principaux articles de leur négoce, les toiles de coton & la soie crue. Les Nababs qui détruisirent l'empire Mogol, en établissant leur autorité sur ses ruines, les soumirent à de gros impôts & causèrent de fréquentes interruptions dans leur commerce. Depuis que la Compagnie Anglaise a acquis la souveraineté de ce pays, les Arméniens continuent leur commerce selon les anciens usages, mais dans chaque province, ils sont assujettis à tous les réglemens qu'il plaît aux Anglais de leur imposer au nom des Nababs, dont ils sont les maîtres. Souvent ces réglemens finissent par une prohibition entière de commerce.



ÉTAI

L'ISL  
presqu  
séparée  
la Sonc  
long su  
entre p  
est le p  
du riz  
d'épice  
bons p  
d'or &  
côte f  
arbre  
celui

Dep  
les rac  
ils y  
teurs  
plac  
pays  
en dé  
les na  
fixer.  
Les  
ges a

IX.

ÉTABLISSEMENT ANGLAIS DANS  
L'ISLE DE SUMATRA.

L'ISLE de Sumatra, située à l'Ouest de la presqu'île de Malaca & de l'île de Borneo, n'est séparée de celle de Java que par le détroit de la Sonde. On lui donne environ 300 lieues de long sur 70 de large. Les terres partagées entre plusieurs Souverains dont celui d'Achem est le plus puissant, produisent en abondance du riz, divers autres grains, toutes sortes d'épiceries, des fruits délicieux & de fort bons pâturages. On y trouve aussi des mines d'or & d'argent. Dans une forêt qui est sur la côte septentrionale de cette Isle, croît un arbre qui produit la gomme de benjoun, & celui dont on tire le camphre.

Depuis long-tems les Anglais fréquentaient les rades de l'île de Sumatra, lorsqu'en 1688, ils y conduisirent une colonie. Les Navigateurs expédiés de Madras avaient ordre de placer le Comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or; mais le destin en décida autrement. Les vents ayant poussé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchise & de con-

fiance. Cette harmonie, d'autant plus surprenante que les habitans de Sumatra passent pour être sanguinaires, traîtres & perfides, ne dura pas fort long-tems. Bientôt les Agents de la Compagnie se livrerent à cet esprit de rapine & de tyrannie, que les Européens portent si généralement en Asie. Des nuages s'élevèrent entre eux & les naturels du pays. Ils grossirent peu-à-peu. L'animosité était déjà extrême, lorsqu'on vit sortir, comme de dessous terre, à deux lieues de la Ville, les fondemens d'une forteresse. A cet aspect, les habitans de Bencouli prennent les armes. Toute la contrée se joint à eux, les magasins sont brûlés & les Anglais réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proscription ne fut pas longue; on les rappela; & ils tirèrent de leur désastre l'avantage d'achever, sans contradiction, le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée jusqu'en 1759. A cette époque, les Français le prirent & le détruisirent avec tous les bâtimens civils & militaires. Le butin fut très-peu de chose, parce que tout ce qui pouvait être de quelque valeur avait été détourné à tems. Avant même la fin des hostilités, les Anglais rentrèrent dans cette possession; mais ils n'en releverent pas les ouvrages. Alors le fort Marlborough sortit de la dépendance où il avait été jusqu'alors de Madras, & forma une Direction particuliere.

Les Chinois, les Malais & les Esclaves amenés du Mozambique forment la population de

l'établissement  
peans & quelq  
le commerce  
gocians libres  
vre. La Comp  
tonneaux, qu  
vement borné.  
porté dans la  
bâtiment; le  
vires expédiés  
Chine où on le  
le revenu de ce  
livres; & ses d

---



---

**POSSESSIO**

**I**l est inutile  
doit aux Portu  
en Afrique &  
avons dit plu  
Ouvrage, que  
la fin du quin  
premiers leur p  
Vasco de Gan  
Bonne-Espérar  
continua sa rou  
de Malabar, o  
leurs établissen



l'établissement Anglais. Quatre cents Européens & quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce qui s'y fait appartient aux Négoçians libres, à l'exception de celui du poivre. La Compagnie en tire annuellement 1500 tonneaux, qu'elle obtient à un prix excessivement borné. La moitié de ce produit est porté dans la Grande Bretagne par un seul bâtiment; le reste s'embarque sur deux navires expédiés d'Europe, qui le portent à la Chine où on le vend, avec avantage. En 1773, le revenu de ce Comproir s'élevait à 4,982,895 livres; & ses dépenses à 3,165,480 livres.

---



---

X.

POSSESSIONS PORTUGAISES DANS  
L'INDE.

Il est inutile de répéter ici que l'Europe doit aux Portugais le commerce qu'elle fait en Afrique & en Asie. Chacun sait, & nous l'avons dit plus d'une fois dans le cours de cet Ouvrage, que ce furent ces peuples qui, sur la fin du quinzième siècle, firent paraître les premiers leur pavillon dans les mers de l'Inde. Vasco de Gama, ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, en 1497, ce Navigateur continua sa route jusqu'à Calicut, sur la côte de Malabar, où, dans la suite, on forma plusieurs établissemens. Ses compatriotes mirent à

profit les circonstances qui mettaient dans leurs mains toutes les richesses de l'Asie. Long-tems ils firent seuls le commerce de cette opulente contrée. Malheureusement leur administration dans l'Inde fut tout aussi vicieuse que leur fortune avait été rapide. L'ambition, la vanité, l'ignorance & la superstition leur firent commettre des fautes très-propres à ruiner leurs établissemens dès leur principe. Négligeant entièrement leur intérêt politique, ils osèrent persécuter des peuples qui leur avaient permis d'aborder sur leurs côtes, & qui pouvaient aisément les rejeter au milieu des mers. Malgré ces imprudences, la nation Portugaise s'enrichit, & parut en Europe avec splendeur. Sa propriété se maintint jusqu'à l'extinction de la branche mâle de la famille Royale. Philippe II, Roi d'Espagne, profita alors des malheurs du Portugal, & finit par s'emparer de ce Royaume. Ce Monarque, tout occupé de l'Amérique & de ses démêlés avec les puissances de l'Europe & ses sujets des Pays-Bas, négligea entièrement le commerce de l'Asie. Ses successeurs suivirent ses projets, & entêtés d'une fausse opinion de grandeur, ils préférèrent la gloire inutile de dominer sur de vastes possessions incultes, à l'avantage inestimable de s'enrichir à l'aide d'un commerce actif. La maison de Bragance, en remontant sur le trône, marcha sur les traces des Princes Espagnols; & la réputation des Portugais dans l'Inde se dissipa, pour ainsi dire aussi rapidement qu'elle s'était établie.

Dans les leurs Marchés les parties les allaient à Orissa, à Agra, Lahor, & e. ques à Tatta dit, qu'ils en à la côte de gés de riz, de poivre & L'état de les Portugais l'éclat avec fois, si des eussent tracé firent pendant conquêtes da Macao, une P Diu & Goa. établissemens qu'ils avaient tugal, étaient santes. Elles qu'on a établi sive pour la C

*MACAO* est dans la province portugaise qui l'on de la Chine y prendre possession la médiocrité

Dans les beaux jours de leur prospérité, leurs Marchands commerçaient jusques dans les parties les plus avancées de l'Indostan. Ils allaient à Ormuz, à Surate, à la Chine, au Japon, à Agra, à Azmeer, à Burrampour, à Lahor, & en remontant le fleuve Indus jusques à Tatta & à Amadabad. César Frédéric dit, qu'ils envoyaient tous les ans du Bengale à la côte de Malabar 30 à 35 vaisseaux chargés de riz, d'étoffes, de lacque, de sucre, de poivre & de diverses autres marchandises.

L'état de dégradation où sont aujourd'hui les Portugais dans l'Asie, ferait douter de l'éclat avec lequel ils s'y montrèrent autrefois, si des Ecrivains dignes de foi ne nous eussent tracé la figure avantageuse qu'ils y firent pendant près de 100 ans. De toutes leurs conquêtes dans ces mers, il ne leur reste que Macao, une partie de l'île de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaisons que ces misérables établissemens entretenaient entre eux, celles qu'ils avaient avec le reste de l'Inde & du Portugal, étaient depuis long-tems très-languissantes. Elles se sont encore reserrées, depuis qu'on a établi à Goa une Compagnie exclusive pour la Chine & pour le Molambique.

*MACAO* est située dans l'Empire de la Chine, dans la province de Canton. Ce sont les Portugais qui l'ont bâtie. En 1744, l'Empereur de la Chine y envoya un Mandarin pour en prendre possession en son nom. Mais telle est la médiocrité de cette place, que ce Monarque

a dédaigné jusqu'à présent de la compter parmi ses conquêtes. Le Gouvernement en appartient encore aux Portugais.

Macao se borne aujourd'hui à envoyer à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques faibles bâtimens de peu de valeur. Il en envoie 5 ou 6 à Goa, chargés de marchandises rebutées à Canton, & qui, la plupart appartiennent à des Négocians Chinois. Les derniers navires se chargent en retour, du bois de sandal, du safran d'Inde, du gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar ou à Surate, avec un vaisseau de 60 canons, 2 frégates & 6 chaloupes armées en guerre.

*DAMAN* est à 20 lieues de Surate, & à l'entrée du golfe de Cambaye. Cette Ville, dont Martin-Alphonse Souza s'empara en 1535, est partagée par la riviere de Damam, en deux parties, dont l'une s'appelle le *Vieux*, & l'autre le *Nouveau-Daman*. La premiere est fort mal bâtie & tombe en ruines; la seconde, assez bien fortifiée, est défendue par une garnison Portugaise de 12 à 15 cents hommes. Entre les deux Villes est un port, défendu par un fort, assez mal entreteu. L'air de cette Ville est d'ailleurs fort sain, & les habitans y ont des jardins, dans lesquels ils cultivent une partie des plantes qui croissent dans le pays.

*DIU*, autrefois très-florissante par son commerce, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bicoque.

bicoque.  
d'une île  
Les Portu  
depuis l'an

*GOA*,  
vers le mi  
île détach  
d'une rivie  
dans la m  
formé, d  
ports de l'  
par la nat  
percés, d  
des maïso  
avantageu  
peut avoir  
le terrain e  
trer dans l  
files de Sa  
même-tem  
défendues  
devant les  
seaux qui v

Le com  
lagunes, A  
de Goa le  
des plus fa  
les révolu  
inséparable  
suint une o  
currence d  
lités du fisc

Tome L

bicoque. Cette Ville est située dans l'enceinte d'une île du même nom, & dans le Guzurate. Les Portugais la possèdent, comme Daman, depuis l'an 1535.

GOA, qui s'éleve en amphithéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une île détachée du Continent par les deux bras d'une rivière, qui, tombée de gattes, se jette dans la mer, à 3 lieues de la Ville, après avoir formé, devant ses murs, un des plus beaux ports de l'Univers. De nombreux canaux formés par la nature seule, des bois touffus & bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maisons de campagne placées sur des sites avantageux, tout rend délicieuse cette île, qui peut avoir 10 lieues de circonférence, & dont le terrain est agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninsules de Salfet & de Bardes, qui lui servent en même-tems & de rempart & d'abri. Elles sont défendues par des forts, bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Le commerce, qui fit sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, fit autrefois de Goa le centre des richesses de l'Inde, & l'un des plus fameux marchés de l'Univers. Le tems, les révolutions si ordinaires en Asie, l'orgueil inséparable des grands succès, la mollesse qui suit une opulence facilement acquise, la concurrence des Nations plus éclairées, les infidélités du fisc & celles des particuliers, des per-

fidies, des atrocités de tous les genres, ces causes & d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abîme cette Cité superbe. Elle n'est plus rien; & les vices de son administration, la corruption de la plupart de ses Citoyens, l'influence des Moines dans les résolutions publiques, les rigueurs de l'inquisition, ne permettent gueres d'espérer son rétablissement. Dépouillée de tant de fertiles Provinces qui recevaient aveuglément ses Loix, il ne reste à Goa que l'île dans laquelle elle est située, & les deux péninsules dont on vient de parler.

Dans l'état de dégradation & d'avilissement où cette Colonie est tombée, elle ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que 3 ou 4 cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3,200,000 livres, depuis même 1752, que le commerce a cessé d'être sous le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, les bois de sandal & d'aigle, que la Couronne continue d'acheter & de vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portaient, relâchaient autrefois au Brésil, & y vendaient une partie de leurs marchandises; mais depuis quelque-tems, ils sont obligés de faire directement leurs retours dans la Métropole.



POSS

L  
ES  
long-  
& au  
Corne  
Lisbon  
que,  
ferait  
qu'il a  
Ce Na  
entrep  
le plu  
aux I  
comm  
paya f  
les av  
forme  
Comp  
en 159  
des,  
Le  
dier le  
diffère  
évitan  
blissen  
les cô  
Madag

## X I.

*POSSESSIONS HOLLANDAISES DANS  
LES INDES.*

**L**ES Hollandais s'occupaient en vain, depuis long-tems, à découvrir un passage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord, lorsque Corneille Houtman, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux Négocians d'Amsterdam, que, s'ils voulaient le tirer de prison, il leur ferait part d'un grand nombre de découvertes qu'il avait faites, qui pourraient leur être utiles. Ce Navigateur, homme de tête & d'un génie entreprenant, s'était, en effet, instruit, dans le plus grand détail, & de la route qui menait aux Indes, & de la manière dont s'y faisait le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumieres étaient telles qu'il les avait promises. Ses Libérateurs qu'il éclaira, formerent une association, sous le nom de Compagnie des pays lointains, & lui confierent, en 1595, 4 vaisseaux pour les conduire aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage était d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerce de chaque contrée, en évitant, autant qu'il serait possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes de l'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se

rendit aux îles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, avec d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal Souverain de Java; mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'île, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenait avec lui des Negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonais, & enfin Abdul, Pirate de Guzurate, plein de talents, & qui connaissait parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumières qu'on devait à son voyage, les Négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donnerait le commerce du poivre; qui les approcherait des îles où croissent des épiceries; qui pourrait leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon, & qui, de de plus, serait éloigné du centre de la puissance Européane qu'ils avaient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé, en 1598, avec 8 vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'île de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa Nation. On combattit; on négocia. Le Pirate Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avait contre les Portugais, servirent les Hollandais. On leur laissa faire le commerce; & bientôt ils expédièrent 4 vaisseaux



avec beaucoup d'épiceries & quelques toiles. L'Amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les Naturels du pays avaient chassé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des Comptoirs dans plusieurs de ces îles; il fit des traités avec quelques Souverains, & il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa, fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des Villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres, par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, & par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étaient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuissance où se trouvait chacune d'elles séparément, de résister à un ennemi redoutable, qui se faisait un point capital de les détruire.

Dans cette conjoncture, les États-Généraux vinrent à leur secours. En 1602, ils réunirent ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de Compagnie de Grandes-Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les Princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les Gouverneurs, d'entretenir des garnisons, & de nommer des Officiers de police & de justice.

Cette Compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont suivie, expédia pour les Indes, aussitôt après son rétablissement, 14 vaisseaux & quelques yachts, sous les ordres de l'Amiral Waring, que les Hollandais regardent comme le Fondateur de leur commerce, & de leurs puissantes Colonies dans l'Orient. Il bâtit un Comptoir fortifié dans l'île de Java; il en bâtit un dans les États du Roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs Princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étaient que Commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre sa Nation, qu'ils avaient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les Rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandais & celle des Portugais apprirent bientôt aux peuples d'Asie, laquelle des deux Nations avait sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante, l'une des plus opiniâtres; dont les Annales des peuples fassent mention, & qui fut couronnée par l'expulsion des Portugais, de la plupart des beaux établissements qu'ils possédaient en Asie.



PO.

L

mai

cett

vire

leve

chin

la c

appr

tuga

préc

par

tiem

de C

quer

foi,

avec

anné

Bref

A

crur

le M

espér

n'a p

de c

Elle

## XII.

POSSESSIONS HOLLANDAISES SUR  
LA COTE DE MALABAR.

LES Portugais , dépouillés par-tout , se maintenaient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde , lorsqu'en 1663 , ils s'y virent attaqués par les Hollandais , qui leur enlevèrent Culan , Cananor , Grandganor & Cochinchin. Le Général victorieux avait à peine investi la dernière place , la seule importante , qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita les travaux ; & les assiégés , fatigués par des assauts continuels , se soumirent le huitième jour. Le lendemain , une frégate , partie de Goa , apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi , qu'en disant que ceux qui se plaignaient avec tant de hauteur , avaient tenu , quelques années auparavant , la même conduite dans le Bresil.

Après cette conquête , les Hollandais se crurent assurés d'un commerce considérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avait conçues. La Compagnie n'a pu réussir , comme elle l'espérait , à exclure de cette côte les autres Nations Européanes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises

qu'elle a dans ses autres établissemens; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les autres marchés, où elle exerce un privilège exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vis-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison, s'en retourne à Batavia, avec un chargement de kaire, pour les besoins du port. La Compagnie gagne, au plus, sur ces objets, 396000 livres, qui, avec 154000 livres que lui produisent ses Douanes, forment une masse de 550000 livres. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ses établissemens lui coûte 510400 livres, de sorte qu'il ne lui reste que 30600 livres pour les frais de son armement, somme évidemment insuffisante.

La Compagnie tire, il est vrai, du Malabar, 2 millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ses capitulations, elle ne paie le cent du poivre que 38 livres 8 sols, quoiqu'il coûte depuis 43 jusqu'à 48, aux associations rivales, & plus cher encore aux Négocians particuliers; mais les bénéfices qu'elle peut faire sur cet article, est plus qu'absorbé par les guerres sanglantes dont il est l'occasion.

Ces observations avaient sans doute échappé à Golonneff, Directeur-Général de Batavia, lorsqu'il osa avancer que l'établissement de Mala-

bar  
l'un  
» l  
» le  
» n

PO.

L  
ridi  
de  
Les  
plu  
Tap  
auf  
de  
tile  
qu  
i s  
qu  
ces  
fer  
&  
Le  
da  
ge  
les  
ph

bar, qu'il avait régi pendant long-tems, était l'un des plus importans de la Compagnie. » Je » suis si éloigné de penser comme vous, lui dit » le Général Mossel, que je souhai terais que la » mer l'eût englouti il y a un siecle «.

## X I I I.

*POSSESSIONS HOLLANDAISES DANS  
L'ISLE DE CEYLAN.*

L'ISLE de Ceylan, placée à la pointe méridionale de la presqu'île de l'Inde, a 80 lieues de long sur 30 dans sa plus grande largeur. Les uns prétendent que, dans les siècles les plus reculés, elle fut connue sous le nom de Taprobane. D'autres conjecturent avec tout aussi peu de vraisemblance, qu'elle fut l'Ophir de Salomon, que le pauvre Bochart a si inutilement cherchée dans la mer des Indes. Quoï qu'il en soit, les Portugais s'y établirent en 1506, & s'y soutinrent jusqu'en 1658, époque à laquelle les Hollandais leur prirent successivement plusieurs Comptoirs, & les en chassèrent. Ces derniers se firent bientôt respecter; & chaque jour ils affermirent leur puissance. Le petit nombre de Comptoirs qu'ils possédaient originairement, n'étaient pas aux étrangers la liberté de commercer sur la côte avec les naturels du pays. Cette concurrence déplut aux Hollandais; & jaloux de s'approprier

le commerce exclusif de cette île, ils déclarerent la guerre au Roi de Candi. Les Anglais voulurent profiter de ces troubles, pour s'y procurer quelques établissemens. Ils parurent à la côte, & traiterent avec le Monarque; mais dédaignant de paraître devant lui pieds nuds, & de se soumettre à d'autres bassesses que les Princes orientaux sont dans l'usage d'exiger de ceux qui les approchent, ils abandonnerent le projet d'en chasser les Hollandais. Leur retraite ne termina pas la guerre. Elle fut longue, opiniâtre & sanglante. Enfin, les démêlés entre les Hollandais, & le Roi de Candi, ont été définitivement terminés par le traité conclu le 14 Février 1766. Comme la Compagnie donnait alors la loi à un Monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, les conditions en ont été très-avantageuses pour elle. Par ce traité, on reconnaît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle était en possession avant les troubles. La partie des côtes, qui était restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis d'épeler la canelle dans toutes les plaines; & la Cour s'oblige à lui livrer la meilleure, des montagnes, sur le pied de 2 liv. 7 sol. 2 den. la livre. Ses Commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le Gouvernement s'engage à n'avoir aucune liaison avec quelque puissance étrangère que ce soit, à livrer même tous les Européens qui pourraient s'être glissés dans l'île. Pour prix de

tant de sacrifices, le Roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisaient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation.

L'île de Ceylan est très-fertile & bien boisée. On y fait, tous les ans, deux récoltes de riz. On y voit des montagnes très-hautes, qui servent de guides aux vaisseaux qui vont dans l'Inde. Le *Pic-Adam*, qu'on apperçoit de tous les côtés, est incontestablement la plus haute montagne de l'Asie. On l'appelle *Pic-Adam*, parce que le préjugé du pays croit y appercevoir la trace du pied du premier homme.

Lorsque les Portugais aborderent à cette île, ils la trouverent très-peuplée. Deux nations, différentes par les mœurs, par les usages, par le gouvernement, l'habitaient paisiblement. Les *Bedas*, établis à la partie septentrionale, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, qui n'obéissent qu'à un seul chef, dont l'autorité n'est pas aussi absolue que l'est communément celle des despotes de l'Asie. Ils sont presque nus. Ce sont d'ailleurs, les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ethiopie. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & ont été assez équitables pour ne jamais attenter à celle de leurs voisins. On fait peu de choses de leur Religion; mais

il est assez vraisemblable qu'elle ne s'éloigne pas de la Religion naturelle. Ce précieux culte, comme nous l'avons tant de fois répété dans nos *Cérémonies religieuses des peuples du monde*, est celui de tous les peuples isolés, sédentaires, & menant une vie pastorale. Toutes ces tribus n'ont presque aucune communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent; & cette précaution, que la cupidité a imaginée pour s'approprier leurs dépouilles, les a préservées de la plupart des vices qui dégradent les nations prétendues civilisées. Les Bedas paraissent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les *Chingulais*, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, on pourrait l'appeler une nation polie. Ils ont des habits & des despotes, dont celui de Candi est le principal. A la Religion naturelle qu'ils professent dans toute sa pureté, ces peuples ont associé le culte d'un certain Philosophe, nommé *Buddou*, qui fut vraisemblablement autrefois le bienfaiteur de cette île. Les Prêtres de Ceylan jouissent d'ailleurs de très-grands privilèges. Ils ne peuvent, dit-on, jamais être punis par le Prince, quand même ils auraient attenté à sa vie.

Les Chingulais entendent assez bien la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. On



les accuse d'être fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des Savans.

Leur maniere de se marier est assez singuliere. L'homme tient un bout de linge, qu'il met autour de ses reins, & la femme tient l'autre; on leur jette de l'eau sur la tête, ensuite sur tout le reste du corps. Cette cérémonie termine le mariage; & les deux conjoints restent alors ensemble autant qu'ils le jugent à propos. La premiere nuit des nôces est pour le mari; la seconde, pour le frere du mari, & ainsi de suite jusqu'au sixieme degré de parenté. Aussi les enfans sont-ils sensés appartenir au frere comme au mari.

Les principaux établissemens des Hollandais dans l'île de Ceylan, sont *Colombe & Negombo*, dans le Sud-Ouest; *Galle & Mature*, dans le Sud; *Trinquemale & Jaffanapatnam*, dans le Nord-Est; *Amsterdam & Manard*, dans l'Ouest-Nord-Ouest. La Compagnie possède encore plusieurs autres petits Corps-de-Garde où ils tiennent un sergent, & 7 à 8 soldats pour garder la côte, & s'opposer à la communication des Naturels du pays avec les vaisseaux étrangers qui passent. Colombe en est la Capitale, & le second établissement des Hollandais dans l'Inde.

Toutes les Villes, comme celles de toutes les Colonies Hollandaises, sont très-propres. Les rues en sont alignées, & bordées d'un double rang d'arbres. Quelques-unes ont un canal au

milieu. La plupart des habitans professent la Religion Chrétienne, qui leur a été donnée par les Portugais. Les Hollandais leur permettent de bâtir des Églises, & de faire venir des Prêtres de Goa pour les desservir.

Le Traité de 1766, & plus encore les précautions que prennent les Hollandais pour empêcher les habitans de Ceylan, de former quelques liaisons d'intérêt avec les Étrangers, ont mis dans les mains de la Compagnie toutes les productions de l'île. Celles qui entrent dans le commerce, sont :

1°. Diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce sont les Choulis de la côte de Coromandel qui les achètent, les taillent & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que l'on cultive uniquement à Maturé, & que la compagnie achete 8 sols 9 deniers la livre; le café, fruit du même territoire, & qu'elle ne paie que 4 sols 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les Naturels du pays sont trop indolents, pour que ces cultures, introduites par les Hollandais, puissent jamais devenir fort considérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jassapatnam, où ils sont établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ 50 éléphans. On les porte à la côte de Coromandel;

professent la & cet animal doux & pacifique, mais trop utile  
 donnée par à l'homme pour rester libre dans une île, va sur  
 permettent le Continent augmenter & partager les périls &  
 nir des Pré- les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la Compagnie achete à  
 raison de II livres l'ammonan, espece de me-  
 sure qui est censée contenir 20 mille areques.  
 Elle se vend 36 ou 40 livres sur les lieux  
 mêmes.

6°. La pêche des perles forme une branche  
 considérable du revenu de Ceylan. On peut  
 conjecturer, avec vraisemblance que cette île,  
 qui n'est qu'à 15 lieues du Continent, en fut  
 détachée dans des tems plus ou moins reculés,  
 par quelque grand effort de la nature. L'espace  
 qui la sépare actuellement de la terre, est rempli  
 de bas-fonds, qui empêchent les vaisseaux d'y  
 naviguer. Dans quelques intervalles seulement,  
 on trouve 4 ou 5 pied d'eau, qui permettent à  
 de petits bateaux d'y passer. Les Hollandais,  
 qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent  
 toujours 2 chaloupes armées, pour exiger les  
 droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit  
 que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois  
 d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé  
 cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir  
 que rarement. On visite, à la vérité, tous les  
 ans, le banc, pour savoir à quel point il est  
 fourni d'huîtres; mais communément, il ne s'y  
 en trouve assez que tous les 5 ou 6 ans. La  
 pêche est alors affermée; &, tout calculé, on  
 peut la faire entrer dans les revenus de la Com-  
 pagnie pour 200000 livres. On trouve sur les

mêmes côtes une coquille appelée *Changue*, dont les Indiens du Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

7<sup>o</sup>. Le grand objet de la Compagnie, c'est la canelle, produit d'une espece de laurier. L'île entiere n'est pourtant pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; on ne peut pas même dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bedas en sont remplies; mais cette Nation singuliere ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européans, ni aux Chingulais; & pour y pénétrer, il faudrait livrer des combats sans nombre. Les Hollandais achètent la plus grande partie de la canelle dont ils ont besoin, à leurs sujets de Negombo, de Colombe, de pointe de Galle, les seules Districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la Cour de Candi, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 sols 2 deniers la livre.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particuliere, & la plus vile des occupations. Par cette raison, elle est abandonnée aux seuls Choulis, qui forment la derniere des Castes. Tout autre individu, qui se livrerait à ce métier, serait ignominieusement chassé de sa tribu.

Le revenu territorial, les Douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement, à Ceylan, plus de 2,200000 livres. Son administration & sa dépense coûtent

2,420000 livres. Le vuide est rempli par les bénéfices qu'on fait sur la canelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui se renouvellent trop souvent, chez un peuple auquel l'avidité Hollandaise a enlevé la plus importante partie de sa liberté.

## X I V.

POSSESSIONS HOLLANDAISES SUR  
LA COTE DE COROMANDEL.

A peine les Hollandais avaient paru aux Indes, qu'ils desirerent avoir des Comptoirs sur la côte de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des Souverains du pays, ils en formerent, à diverses époques, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadraspatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Negapatnam est le chef-lieu de tous ces établissemens. Cette Ville est fort grande. Privée de fossés, elle n'est entourée que de fort mauvais murs, construits en 1742; & elle est entièrement ouverte du côté de la mer. La Citadelle est placée du côté du Sud. Elle paraît forte, quoique petite; mais elle est trop près de la Ville. Toutes les marchandises que les Hollandais font fabriquer dans l'Inde, se rendent dans cette place; c'est de-là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination. Elle est arrosée par une rivière très-commode pour le commerce. Les bâtimens de 2 à 3 cents

tonneaux peuvent y entrer, & s'y trouvent à l'abri dans tous les tems. Ses eaux limpides & salubres ont la propriété de pétrifier les crabes. On en trouve souvent qui ont éprouvé cette métamorphose; mais il est difficile de s'en procurer d'entiers. Les habitans qui les ramassent avec soin, s'en servent en médecine. Pulvérisés, & infusés dans la boisson, ils guérissent, dit-on, de la pierre. Les Indiens prétendent aussi qu'ils clarifient & rafraîchissent l'eau, quand on les y laisse séjourner.

Hors de la Ville est le jardin de la Compagnie. On y voit une vieille tour carrée qui tombe en ruines, & qui devait être extrêmement haute. Elle conserve encore le nom de *Pagode de Chine*, parce qu'elle fut bâtie par les Chinois, lorsqu'ils faisaient eux-mêmes le commerce de l'Inde. Le territoire de Negapatnam, d'abord très-borné, s'accrut successivement de dix ou douze Villages, qui se remplirent de Manufactures.

Les autres Comptoirs Hollandais, sur cette côte, ne sont d'aucune importance. Sadraspatnam s'est seulement acquis quelque réputation par ses guingans, ses toiles peintes; & Paliacate, par ses mouchoirs.

La Compagnie ne possède qu'un Comptoir au Bengale, c'est *Chinchura*, placé à 1 mille de Chandernagor. On le connaît beaucoup mieux sous le nom d'Ougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette Ville, autrefois célèbre. Les Hollandais n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations

dont il est environné, dépendent du Gouvernement du pays, qui souvent ne s'y fait que trop sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver. Ils s'arrêtent 20 milles au-dessous de Calcutta, à Fulta, opération qui multiplie les frais d'administration.

Les Hollandais tirent annuellement des divers établissemens qu'ils possèdent sur la côte de Coromandel, 4 ou 5 mille balles de toiles. En échange de ces marchandises, ces Républicains donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du sucre, de l'arac, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la tonte-nague, espece de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent sur ces objets réunis 1100000 livres, auxquelles on peut ajouter 88000 livres que produisent les Douanes. Les dépenses actuelles montent à 808000 livres; & l'on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des navires absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce n'est donc, pour la Compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur la vente des toiles.



E.  
trouvent à  
mpides &  
les crabes.  
ouvé cette  
e s'en pro-  
ramassent  
ulvérisés,  
t, dit-on,  
uffi qu'ils  
ad on les y

la Com-  
arrée qui  
extrême-  
e nom de  
bâtie par  
mêmes le  
de Nega-  
t successi-  
i se rem-

sur cette  
adraspat-  
éputation  
Paliacate,

Comptoir  
à 1 mille  
beaucoup  
qu'il est  
ille, au-  
t de pro-  
abitations

## X V.

POSSESSIONS HOLLANDAISES DANS  
LA PRESQU'ISLE DE MALACA.

**N**ous avons parlé plus haut de la presqu'île de Malaca, de ses richesses, de ses productions, de la prodigieuse fécondité de son sol, & de la férocité de ses habitans. Il n'est ici question que de la Ville du même nom & de son territoire, qui appartiennent à la Compagnie Hollandaise. Cette place est située sur le détroit de Malaca, entre la presqu'île & l'île de Sumatra. Long-tems elle fut la résidence des Souverains, & tint le premier rang parmi les Villes les plus commerçantes de l'Asie. En 1621, les Portugais s'en emparèrent, & ils y bâtirent une Citadelle propre à la défendre contre les attaques de ses anciens Maîtres, mais ils en furent dépouillés en 1641, par les Hollandais. Pour prix de sa victoire, le vainqueur eut la tête tranchée à son retour en Hollande; on lui fit un crime d'avoir permis à des Religieuses, dont le Couvent était dans la Citadelle, d'en sortir en procession, portant un cierge allumé, parce qu'ayant fait faire de très-gros cierges creux, elles les remplirent de diamans & de l'or, que chacun avait mis en dépôt dans leur Monastere.

Les Hollandais établirent la tolérance reli-

gient  
Ils cr  
la pe  
toute  
qu'or  
trouv  
Rom

La  
fort  
de ga  
plet.  
taché  
sur la  
lieue  
Citra  
est fu  
est o  
aux  
tique  
canal  
facile

On  
des  
l'Ind  
tinue  
& s'y  
coup  
bel a  
Les F  
à fair  
com  
de la  
couv



gieuse dans le pays qu'ils venaient de soumettre. Ils crurent avec raison, dit M. Sonnerat, que la politique exige qu'on souffre des gens de toutes les Nations & de toutes les Sectes, lorsqu'on veut faire fleurir un établissement. On y trouve encore la Ville Chrétienne & une Église Romaine.

La Citadelle, bâtie par les Portugais, est fort bonne. Elle devrait renfermer 600 hommes de garnison; mais ce nombre n'est jamais complet. On est d'ailleurs obligé d'en tirer des détachements pour les petits Comptoirs détachés sur la côte. Une rivière qui remonte jusqu'à 80 lieues dans les terres, baigne les murs de la Citadelle. Elle n'est pas large, & l'entrée en est fort incommode. Echoué sur un banc, on est obligé d'attendre la pleine mer pour arriver aux Débarquadaire. Peut-être est-ce par politique que les Hollandais n'y creusent point un canal, qui rendrait cette place d'un accès trop facile.

On a dit que la presqu'île de Malaca était l'un des plus riches & des plus beaux pays de l'Inde. La nature y fait régner un printems continu. Ses productions variées s'y montrent & s'y multiplient dans toutes les saisons. Il est coupé par plusieurs rivières qui ajoutent le plus bel agrément à la fécondité la plus prodigieuse. Les Hollandais ne se sont cependant pas attachés à faire fleurir l'agriculture dans cette Colonie, comme dans la plupart des autres. Les environs de la Ville n'offrent pas un seul jardin; ils sont couverts de bois comme l'intérieur des terres;

aussi les tigres, les buffles & les éléphants s'y logent-ils aussi commodément que par-tout ailleurs. Ajoutez à cela quantité de marais qu'on ne peut dessécher, ce qui doit rendre ce quartier là fort mal-sain.

Lorsque les Hollandais se rendirent maîtres de Malaca, le commerce y était tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avaient éloigné toutes les Nations. La Compagnie ne l'y a pas fait revivre, soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables, soit qu'elle ait manqué de modération, soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ces opérations se réduisent aujourd'hui à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires seraient beaucoup plus considérables, si les Princes de cette région étaient plus fideles aux traités exclusifs qu'ils ont faits avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglais, qui fournissent à meilleur marché à leurs besoins, & qui achètent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses Fermes & ses Douanes, qui lui donnent 220 mille livres par an. Cependant ses revenus, joints au bénéfice du commerce, ne suffisent pas à l'entretien de la garnison & des Facteurs. Il en coûte annuellement 44 mille livres à la Compagnie.

POS

L  
équi  
com  
celle  
princ  
chian  
pas  
beau  
vom  
men  
mon  
les n  
sur  
fond  
viole  
cesse  
fait  
On  
peup  
& l  
des  
très-  
de j  
mcer  
des

## X V I.

POSSESSIONS HOLLANDAISES DANS  
LES MOLUQUES.

LES îles Moluques, situées près du cercle équinoxial, dans l'océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. Les cinq principales s'appellent *Ternate*, *Tidor*, *Machian*, *Motir* & *Bachian*. La plus grande n'a pas 12 lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins. Cet Archipel paraît avoir été vomî par la mer. On le croirait, avec fondement, l'ouvrage de quelque feu souterrain. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes entassés les uns sur les autres, des cavernes hideuses & profondes; des torrents qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans annonçant sans cesse une destruction prochaine; un pareil cahos fait naître cette idée ou lui prête de la force. On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées; mais il paraît prouvé que les Malais & les Javanais leur ont donné successivement des Loix. Leurs habitans sont, en général, très-bâfanés; & leur teint approche du noir lavé de jaune. Le langage des Moluquois, leurs mœurs, leurs usages sont les mêmes que ceux des Malais. Ils sont naturellement lâches,

pareffeux, cruels & féroces. Il est affez vraisemblable que la dureté de leurs mœurs est une suite de la vie errante & solitaire qu'ils menent les bois, pour fuir dans l'esclavage des Hollandais. Leur Religion est un Mahométisme corrompu. Les îles qu'ils habitent sont affez fertiles; mais ils ne se donnent pas la peine de les cultiver. Tous ne vivent que de sagou, espece de palmier, qui croît en grande quantité dans cet Archipel, & sans aucune culture.

Tous les Moluquois, à l'exception des femmes & des Prêtres, vont nus, & ne cachent que ce que la pudeur exige qu'on ne montre pas à découvert. Ils s'ornent seulement la tête d'un chapeau peint de diverses couleurs, & fait de feuilles de latanier. Les femmes sont couvertes d'une longue robe sans plis, fermée par devant. Elles portent des chapeaux d'une grandeur énorme, & qui ont 7 à 8 pieds de diametre. Ces chapeaux sont plats en-dessus, & chargés de coquillages & de nacre de perle. La partie inférieure est décorée d'un cercle haut de 3 pouces, qui les fait tenir sur la tête. Ces femmes ne sortent jamais, & vivent dans une paisible retraite au fond de leur maison. Les Prêtres sont vêtus d'une longue robe, semblable à celle des femmes; & l'on ne les reconnaît qu'à un bonnet pointu, qui fait la marque caractéristique de leur dignité. Les deux sexes portent aux bras des especes de bracelets, formés par des coquillages du genre de la porcelaine, & qu'ils taillent en les frottant sur une pierre.

Les armes des Moluquois sont l'arc, les

fleches,

flèches, le carquois & le bouclier. L'arc est d'un bois élastique, fibreux & très-léger. Ils l'ornent d'anneaux faits avec du rotin; c'est aussi du rotin préparé qui sert de corde pour les tendre. Les fleches sont d'un roseau élastique & léger. La pointe est d'un bois dentelé très-dur; quelquefois cette pointe est l'arête ou premier rayon épineux de la nageoire dorsale d'un gros poisson. Les carquois sont d'écorces d'arbres. Les boucliers d'un bois noir très-dur. L'un & l'autre sont enrichis de dessins en reliefs, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. Les boucliers sont longs, & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

La plupart de ces peuples sont pêcheurs. Leurs bateaux sont d'une structure aussi ingénieuse que singuliere. Ils ont jusqu'à 70 & 80 pieds de long. Les deux bouts, extrêmement exhaussés, s'élevent jusqu'à 20 pieds au-dessus de l'eau. Le gouvernail n'est qu'une longue rame placée en dehors, & soutenue par un échafaud. Le corps du bateau est un assemblage de planches, qui ne sont ni jointes ni clouées, mais simplement assemblées & retenues par des cordages faits avec du rotin. Aux deux côtés du bateau sont attachées deux ailes orientales, qui servent à le soutenir quand la mer est grosse. Dix hommes, assis en travers sur ces ailes, donnent le mouvement au bateau, & le font voguer à coup de paguai, avec une vitesse incroyable. L'art des rameurs consiste à frapper l'eau tous en même tems, dans une parfaite égalité; c'est sans doute pour cette raison que, pendant tout

le reme qu'ils rament, ils s'excitent par des chansons ou se soutiennent par le bruit d'un instrument de cuivre. La mesure entretient la précision de leurs mouvements. Les voiles, faites de plusieurs nattes de forme oblongue, sont mises en travers sur le mât.

Ce fut vers l'an 1621, que les Hollandais chasserent des Moluques les Portugais & les Espagnols. Aussi-tôt que ces Conquérens s'y virent établis, ils chercherent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries, avantage que ceux qu'ils venaient de dépouiller n'avaient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avaient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avait eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les Rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet Archipel. Ces Princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des îles laissées sous leur domination, le muscadier & le giroflie. Le premier de ces Princes reçut, pour prix de ce grand sacrifice, une pension de 70950 livres; & le second, une d'environ 13200 livres. Une garnison qui devrait être de 700 hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité; & tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misère, ont réduits des Rois, que ces forces seraient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne fallait surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune Nation étrangère ne soit reçue chez eux,

les Hollandais n'y font qu'un commerce languissant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les Commis & les pensions. Ce Gouvernement, les petits profits déduits, coûte par an, à la Compagnie, 154 mille livres.

Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine où elle a concentré la culture du giroflier. Elle a partagé aux habitans de l'île 4 mille terrains, sur chacun desquels elle a d'abord permis & s'est vu forcée, vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât 125 arbres, ce qui forme un nombre de 500 mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle; &, par conséquent leur produit réuni s'éleve au-dessus d'un million pesant.

Le Cultivateur est payé avec de l'argent, qui revient toujours à la Compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écruës, tirées du Coromandel. Ce faible commerce aurait reçu quelqu'accroissement, si les habitans d'Amboine & des petites îles qui en dépendent, avaient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été fort heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les îles de Banda, situées à 30 lieues d'Amboine. Ces Îles sont au nombre de cinq. Deux sont

incultes & presqu'inhabitées; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers. Ces îles sont le seul établissement des Indes orientales, qu'on puisse regarder comme un colonie Européane, parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La Compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étaient impatientes du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques îles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont, la plupart, créoles, ou des esprits chagrins retirés du service de la Compagnie. On voit aussi, dans la petite île de Rosingin, des bandis flétris par les loix, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser. C'est ce qui l'a fait appeler l'île de correction. Ces malheureux n'y vivent pas long-tems; mais les autres îles de Banda ne sont guere moins meutrières. Cette grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la Muscade. La Compagnie pouvait y être excitée encore par deux autres puissans intérêts; celui de l'économie & celui de la sûreté. Les expériences n'ont pas été heureuses; & les choses sont restées dans l'état où elles étaient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison les mines d'or de la Compagnie, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvait leur suggérer



une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours. Les tremblemens de terre, qui sont fréquents & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagere encore le nombre & les effets, doivent écarter le Navigateur étranger, qui manque des secours nécessaires pour se bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaisseaux repoussés par les vents & les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces tems orageux; mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet Océan devenu paisible, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appas du gain y aurait pu conduire.

Ce sont ces tems calmes que les Gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les îles, où, dès les premiers jours de sa puissance, la Compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministère se réduit à lutter contre la libéralité de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repoussent.

Tous les ans, ils sont obligés de recommencer leurs courses, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre l'opiniâtreté des hommes; & que

la muscade & le girofle, renaissant sous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces expéditions déshonorantes sont terminées par des fêtes, où les Hollandais semblent insulte à la nature qu'ils ont dépouillée de ses plus riches ornements.

## X V I I.

POSSESSIONS HOLLANDAISES  
DANS LES ISLES DE TIMOR ET DE  
CELEBES.

Pour s'assurer de plus en plus le commerce exclusif des épiceries, les Hollandais ont formé deux établissemens à *Timor* & à *Celebes*. La première de ces deux îles, située au Sud des Moluques, & à l'Est de Java, a 60 lieues de long, sur 15 ou 18 de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces peuples qui la posséderent pendant quelque tems, furent chassés, en 1613, de la ville de *Kupan* par les Hollandais, qui y trouverent une forteresse, qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de 50 hommes. La Compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles; & elle en retire de la cire, du carret, du bois de sandal & du *cadiang*, petite feve dont on se sert communément dans les vaisseaux Hol-

landais pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner, ni à perdre dans cet établissement; la recette égale la dépense. Il y a long-tems que les Hollandais auraient abandonné Timor, dont le sol est naturellement ingrat, s'ils n'avaient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troublerait aisément le commerce des Moluques.

Ce fut la même précaution qui les attira à Celebes. Cette île, dont le diametre est d'environ 130 lieues, est très-habitable, quoique située au milieu de la Zone-torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie méridionale. Leur premier choc est furieux, mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors, l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe, après avoir épuisé leur force par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *crid*, est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre; mais les querelles particulieres en exigent deux. Celui que l'on tient à la main gauche sert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & le duel se termine

le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austere rend les habitans de Celebes où les Macassarois agiles, industrieux & robustes. A toutes les heures du jour leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions répétées aident la nature à se développer avec liberté. On les sevre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence s'ils continuaient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de 5 ou 6 ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leur mere, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier. Le Mahométisme est la Religion de ces peuples.

Long-tems les Portugais, établis à Celebes, s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait & qui y attirait les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent. Les Hollandais que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent, en 1666, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient une contrebande. Ils employerent,

pour y réussir, des moyens qu'une avidité sans bornes n'a rendu que trop communs en Asie. A force de violence & de perfidie, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglais, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors, ils se trouverent maîtres absolus dans l'île, sans l'avoir conquise. Les Princes qui la partagent, furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'assemblent de tems en tems, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le Gouverneur de la colonie Hollandaise qui préside à cette diete. Il éclaire de près les différens despotes, qu'il tient dans une entiere égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la Compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Celebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des soies en nature. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme laque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripan, espece de champignon qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent environ 100 mille francs à la Compagnie. Elle tire beaucoup plus d'avan-

tages des bénéfices de son commerce, & des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les dépenses de la colonie; elle coûte 165 mille livres au-delà. L'intérêt de la Compagnie exigerait qu'on l'abandonnât, si elle n'était regardée, avec raison, comme la clef des îles à épiceries.

## XVIII.

COMMERCE DES HOLLANDAIS DANS  
LA NOUVELLE GUINÉE.

**L**A nouvelle Guinée est une île de l'Océan oriental, située à l'Est des Moluques. On l'appelle aussi la terre des Papoux, du nom des peuples qui l'habitent. Le terrain de cette île est, dit-on, très-fertile; mais l'ignorance & la barbarie des peuples qui l'occupent, ne permettent gueres aux Européens de la fréquenter. Les Papoux ne sont pas mieux connus que le pays qui les nourrit. Leur aspect, dit M. Sonnerat qui a eu occasion de les visiter, a quelque chose de hideux & d'effrayant. Qu'on se représente des hommes robustes, d'un noir luisant, dont la peau est cependant âpre & rude, la plupart défigurés par des taches à la peau semblables à celles qu'occasionne l'éléphantiasé; qu'on se les peigne avec des yeux fort grands, un nez écrasé, une bouche ex-

essivement fendue, les levres, sur-tout la supérieure, très-renflées, les cheveux crépus, d'un noir brillant ou d'un roux ardent. Le caractère de ces sauvages répond à leur extérieur; ils sont braves, ils aiment la guerre, ils sont cruels, méfians, de mauvaise foi. C'est cependant sur la terre habitée par ces hommes grossiers que la nature a placé ses productions les plus rares, les plus précieuses, les plus brillantes, à en juger par le petit nombre de celles qu'en 1771 ils offrirent à M. Sonnerat. Ce Voyageur en reçut plusieurs especes d'oiseaux aussi élégans par leur forme que brillans par l'éclat de leurs couleurs; & plusieurs especes de ces arbres précieux qui fournissent les épiceries. La dépouille des oiseaux sert à la parure des Chefs, qui la portent attachée à leurs bonnets, en forme d'aigrette. Mais en préparant les peaux, ils coupent les pieds. Les Hollandais, qui trafiquent sur ces côtes, y achètent de ces peaux ainsi préparées, les transportent en Perse, à Surate, dans les Indes, où ils les vendent fort cher aux habitans riches qui en font des aigrettes pour leurs turbans, & pour le casque des guerriers, dont la plupart en parent aussi leurs chevaux. C'est de-là qu'est venue l'opinion que le bel oiseau de Paradis, que l'on trouve sur la terre des Papoux, n'a point de pattes; qu'il se repose en se suspendant par de longs crins qui ornent sa queue; & qu'enfin il couve ses œufs, en les portant sous ses ailes. Les Hollandais ont accredité ces fables, qui, en jetant du mer-

veilleux sur l'objet dont ils trafiquent , étaient propres à le rendre plus précieux , & à en relever la valeur.

## X I X.

ÉTABLISSEMENT HOLLANDAIS  
A BORNEO.

**B**ORNEO, l'une des trois îles de la Sonde, est peut-être la plus grande que l'on connaisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanais, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouverait difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchaient, vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop faibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des Souverains du pays, en lui offrant quelques piéces de tapisserie. Ce Prince imbécille prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés qui l'étrangleraient pendant la nuit, s'il les admettait auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs ne le rassurèrent pas; & il refusa opiniâtrément de recevoir les présents dans son Palais, & d'admettre dans sa Capitale ceux qui les avaient apportés.

Ces Navigateurs furent pourtant reçus dans la



suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un Comptoir que les Anglais y formerent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandais qui n'avaient pas été mieux traités, reparurent en 1748, avec une escadre. Quoique très-faible, elle en imposa tellement au Prince qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer 500 mille livres aux Chinois, qui, de tout tems, fréquentaient ses ports.

Depuis ce traité, la Compagnie envoie à Benjarmassen, du riz, de l'opium, du sel & de grosses toiles : objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33000 livres. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, & sur 600 mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 livres le cent. Ses Agents même ne peuvent tirer de Borneo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées.



## X X.

ÉTABLISSEMENT HOLLANDAIS  
A SUMATRA.

Nous avons dit à l'article IX de cette partie de notre ouvrage, que l'île de Sumatra, située à l'Ouest de celle de Borneo, pouvait avoir 300 lieues de long sur 70 de large. L'Équateur qui la coupe obliquement, la divise en deux parties presque égales. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre & de mer qui se succèdent régulièrement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts & où la meilleure partie du sol n'est pas défrichée. Sur ce vaste espace, les volcans sont infiniment multipliés; & de-là vient peut-être que les tremblements de terre y sont plus fréquents que destructeurs.

Le Sud de l'île est occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que 6 lieues de mer à traverser pour changer de Patrie. On ignore l'époque de leur arrivée; & l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le Gouvernement Féodal, sous lequel ils étaient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque Capitaine s'appropriâ un canton, dont il faisait hommage à un Chef plus accrédité. Cette subordination

s'est successivement affaiblie ; mais il en reste encore quelques traces.

Les Malais ont peu de Loix civiles. Leur Code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers & le Magistrat, sont l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'est pas démontré, on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves qui firent long-tems l'opprobre de l'Europe. La Religion de ces peuples est un Mahométisme corrompu.

Comme les Malais ont peu de besoins de convention, & que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des piliers de huit pieds de haut, construits de bambous, & couvertes de feuilles de palmiers, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une piece de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au Nord-Ouest, se trouve une autre Nation, connue sous le nom de Batta. Elle est, dit-on, dans l'usage de manger les criminels convaincus de trahison ou d'adultere. C'est l'espoir, disent les Voyageurs, d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits, devenus communs, qui a donné naissance à une coutume aussi barbare.

C'est au Nord, & au Nord uniquement qu'on trouve le benjoui, qui est principalement consommé en Perse. C'est-là aussi que croît ce

précieux camphre , dont l'usage est réservé aux Chinois , & sur-tout au Japonais.

Les terres du Nord-Est sont presque généralement submergées. Aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans sont Corsaires. On les détruisit presque tous en 1760 ; mais , il est sorti , pour ainsi dire , de leurs cendres , de nouveaux brigands , qui ont recommencé à infester le Détroit de Malaca & d'autres parages moins célèbres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines. On en remue la superficie dans la saison sèche. Les pluies , qui durent depuis Novembre jusqu'en Mars , & qui tombent en torrens , détachent de la terre l'or , qui a pour matrice un spath très-blanc , & l'entraînent dans des circonvallations d'osier , destinées à le recevoir , & très-multipliées , afin que ce qui aurait pu échapper à la première , soit retenu dans quelques-unes de celles qui la suivent. Lorsque le Ciel est redevenu serein , chaque Propriétaire va avec ses Esclaves , recueillir les richesses , plus ou moins considérables , que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou d'autres marchandises que lui fournissent les Anglais & les Hollandais.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra , selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémisphère. Soit ignorance , soit infidélité , soit quelque autre cause , les deux expériences n'ont pas réussies ; & la Compagnie a vu enfin , après de trop grandes dépenses , qu'il ne lui convenait pas de

suivre plus long-temps une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu de commerce que Sumatra faisait, était tout concentré dans le port d'Achem. C'est-là que les Arabes & les autres Navigateurs achetaient l'or, le champhre, le benjoun, les nids d'oiseaux, le poivre & tout ce que les Insulaires avaient à vendre. Les Portugais & les Nations qui s'élevaient sur leurs ruines, fréquentaient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent. A cette époque les Hollandais imaginèrent de placer six Comptoirs dans d'autres parties de l'île, qui jouissaient de plus de tranquillité. Les avantages que dans l'origine on put retirer de ces faibles établissemens, se sont évanouis presque entièrement avec le tems.

Le plus utile doit être celui de *Palimban*, situé à l'Est. Pour 66000 livres, la Compagnie y entretient un fort & une garnison de 80 hommes. On lui livre tous les ans 2 millions pesans de poivre, à 23 livres 2 sols le 100, & 1 million & demi d'étain, à 61 livres 12 sols le 100. Ce dernier article est tiré tout entier de l'île de Banca, qui n'est éloignée du Continent que d'un mille & demi, & qui donne son nom au Détroit fameux, par où passent communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandais aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au Souverain du Canton,

qui force ses Sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit Despote tire de Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses États ; & cependant on est obligé de solder avec lui en piaftres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qu'on fait être immense. Un seul vaisseau pourrait s'emparer de tant de richesses ; & s'il avait quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il aurait pris sans peine. Une semblable expédition ne devrait rien coûter à des peuples qui ont commis tant d'injustices & de vexations sur les deux hémisphères.

---

 XXI.

*POSSESSIONS HOLLANDAISES DANS  
L'ISLE DE JAVA.*

**L'**ISLE de Java, l'une des plus importantes de la mer des Indes, est entre les îles de Sumatra, de Banca, de Borneo, de Madure, de Bali & la terre d'Endraght. Elle peut avoir 200 lieues de long sur une largeur de 30 & 40. Conquise autrefois par les Malais, elle est aujourd'hui assujettie aux Hollandais, qui y exercent une autorité absolue sur tous les Princes & leurs Sujets. Le Royaume de *BANTAM* en occupe la partie occidentale. Un de ses Despotés, qui avait remis la Couronne à son fils ;

fut appelé au Trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son Successeur, & par une faction puissante. Son parti allait prévaloir, lorsque le jeune Monarque, assiégé par une armée de 30 mille hommes dans la Capitale, où il n'avait pour appui que les Compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, & établirent son autorité sur une base inébranlable. Quoique l'expédition eut été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettait pas de disputer le prix d'un si grand service, & l'épuisement des finances ôta la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le faible Roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses États.

La Compagnie maintient ce grand privilège avec 368 hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son Gouverneur, & l'autre de Palais au Roi. Cet établissement ne lui coûte que 110000 livres, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur 3 millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à 28 livres 3 sols le 100.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la Compagnie tire de *Cheribon*, qu'elle a

ES DANS

importantes  
îles de Su-  
e Madure,  
peut avoir  
de 30 & 40.  
elle est au  
qui y exer-  
s Princes &  
NTAM en  
ses Despo-  
à son fils,

réduit sans efforts, sans intrigues & sans dépenses. A peine les Hollandais s'étaient établis à Java, que le Sultan de cet État resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement 3 millions, 300000 livres pesant de riz, à 25 livres 12 sols le millier; un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 livres 6 sols 8 deniers; un million 200000 livres de café, à 4 sols 4 deniers liv.; 100 quintaux de poivre, à 5 sols 2 deniers la livre; 30000 livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 livre 11 sols 4 deniers la livre; 600000 livres d'areque, à 13 livres 4 sols le 100. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la faiblesse & de la bonne foi des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45100 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'Empire de *Mataran*, qui s'étendait autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattait encore pour son indépendance, lorsque le fils & le frere d'un Souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La Nation se partagea entre les deux concurrents. Celui que l'ordre de la succession appelait au Trône, prenait si vivement le dessus, qu'il ne devait



pas tarder à se voir tout-à-fait le Maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces Républicains avaient embrassés, prévalurent à la fin; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devait s'y attendre. Le jeune Prince, qu'on voulait priver de la succession du Roi son pere, montra tant d'intrepidité, de prudence & de fermeté, qu'il aurait triomphé sans l'avantage que ses ennemis tiraient de leurs magasins, de leurs forteresses & de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place; mais ce ne fut que pour se montrer indigne d'un Trône qu'il ne devait qu'à sa souplesse & à sa lâcheté.

La Compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des Loix. Elle choisit le lieu où il devait fixer sa Cour, & s'assura de lui par une Citadelle, où est établie une garde qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conservation du Prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, de satisfaire son avarice par des présents, & de flatter sa vanité par des Ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le Prince & ses Successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devaient jouer dans leur palais, n'ont été que le vil instrument du despotisme & de l'ambition de la Compagnie. Elle n'a besoin, pour soutenir son autorité, que de 300 Cavaliers & de 400 Soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de l'Empire de Mataran sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes, que la navigation de la Compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, & pour une partie des Colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le Royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, 15 millions pesant de riz, à 17 livres 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; 100 mille livres de poivre, à 21 livres 2 sols 4 deniers le 100; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjang; dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 livres 3 sols 2 deniers le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à 1 livre 13 sols, suivant sa qualité. Le peu qu'on y cultive de cardamome a un prix propre à caractériser la cupidité de la Compagnie.

Long-tems celle-ci dédaigna de former des liaisons avec *Balimbuam*, Province située à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyait aucun jour à tirer avantage de cette contrée. Quelqu'ait été le motif des Hollandais, ce pays a été attaqué dans les derniers tems. Après deux ans de combats opiniâtres & de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le Prince Indien, vaincu & prisonnier, a fini ses jours dans la Citadelle de Batavia, & sa famille a été transportée au cap de Bonne-Espérance.

La Compagnie Hollandaise, contente d'avoir diminué peu-à-peu l'inquiétude des Javanais, en s'appant les mauvaises Loix qui l'entretenaient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit Royaume de *Jacatra*. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet État, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Pour lui donner toute l'importance dont il est susceptible, les Généraux Imhoff & Mossel ont vendu à des Chinois & à des Européans, pour un prix léger, les terres que l'oppression avait mises dans les mains du Gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en était promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leurs domaines à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvaient un débit libre, facile & avantageux. L'industrie se serait tournée vers des objets plus importants, si la Compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à 10 mille liv. pesant d'indigo, à 250000 livres de coton, à 150000 livres de poivre, à 10 millions de sucre, à quelques autres articles peu importants. Tous ces produits, ainsi que ceux de Java, sont portés à *Batavia*, chef-lieu de tous les établissemens Hollandois dans l'Inde.

Cette Cité célèbre a été bâtie sur les ruines

de l'ancienne Capitale de Jacatra, au sixieme degré de latitude méridionale. Une Ville qui fournit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Cependant, à l'exception d'une Eglise récemment bâtie, aucun monument n'y offre de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grâce & sans proportions. Si les maisons ont des commodités & une disposition convenable à la nature du climat, leurs façades sont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde les rues ne sont plus larges ni mieux percées. Par-tout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres & solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés, de superbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devrait être naturellement excessive à Batavia, y soit tempérée par un vent de mer très-agréable, qui s'éleve tous les jours à 10 heures du matin, & qui dure jusqu'à 4; quoique les nuits soient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air est très-mal-sain dans cette Capitale des Indes Hollandaises, & le devient tous les jours davantage. Il est prouvé, dit l'Auteur de l'*Histoire Philosophique des deux Indes*, par des registres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 jusqu'en 1776, il a péri, dans l'Hôpital seulement, 87 mille Matelots ou Soldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un seul dont

dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté, ailleurs si impérieuse & si touchante, y est sans mouvement & sans vie. On parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées.

On ne sera pas étonné de ce vice du climat, si l'on considère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé sur les bords d'une mer la plus sale & la plus bourbeuse qui soit au monde; dans une plaine marécageuse & souvent inondée; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immodices d'une Cité immense, entourée d'un grand nombre d'arbres touffus qui gênent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle continuellement des bois & des résines aromatiques; on s'enivre d'odeurs; on remplit les appartements d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, respirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage, nécessaires même, jusques dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins, sont environnés d'eaux stagnantes & mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour conserver, encore moins pour y rétablir la santé. Aussi, les gens opulents ont-ils sur des montagnes très-élevées qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois dans l'année,

respirer un air frais & sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occasionnent d'assez fréquents tremblements de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces; mais pour les perdre de nouveau après leur retour de Batavia.

Malgré tous ces inconvénients, Batavia comprend dans ses murs une population immense. On porte le nombre de ses habitans à 150 mille. Indépendamment de 150 mille esclaves dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrémens, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la Ville même au service domestique. De 200 mille Chinois, répandus dans toute la Colonie, 40500 se sont fixés à Batavia. On y voit 10 mille 500 blancs. Le reste des habitans comprend les Indiens libres, qui se sont volontairement soumis au joug Hollandois.

Le luxe, les plaisirs, le libertinage & la prodigalité ont fait des progrès scandaleux à Batavia. Les femmes sur-tout, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, y poussent à l'excès le goût pour le faste & la profusion. Jamais elles ne sortent qu'avec une nombreuse suite d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées nonchalamment dans de superbes palanquins. En 1758, la Compagnie voulut modérer leur passion pour les diamans, ces réglemens furent reçus avec un mépris affecté; & depuis cette époque, les femmes se sont toujours montrées en public, la tête enrichie de perles & de pierreries.

Le port de Batavia n'est proprement qu'une rade; mais les vaisseaux y sont en sûreté contre tous les vents & dans toutes les saisons. La baie profonde, dans laquelle elle est située, offre un vaste chantier où sont continuellement occupés plusieurs Charpentiers Européans. Ce port est l'un des plus considérables & des plus fréquentés de l'Inde. On y voit aborder tous les vaisseaux que la Compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils y chargent en retour des productions & des marchandises que fournit Java; de toutes celles qui y ont été portées des différents Comptoirs, des différents marchés répandus sur ces riches côtes, dans ces vastes mers.

Les établissemens Hollandais de l'Est sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées & de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives & les plus suivies. Indépendamment des navires qui appartiennent au Gouvernement, on voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Ceux-ci, parvenus à leur destination, livrent à la Compagnie les objets de leur chargement, dont elle s'est réservée le privilège exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des Esclaves forme l'une des principales branches du commerce libre. Elle s'éleve annuellement à 6 mille personnes des deux sexes. C'est dans ce malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes que la Loi ne leur permet ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de Jonques, parties d'Emuy, de Limpo & de Canton, avec environ 2000 Chinois, conduits tous les ans à Java, dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écruës, les étoffes de soie & les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir 3 millions.

On leur donne en échange de l'étain & du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin & des nerfs de cerf, dont les vertus médicinales sont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, & spécialement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hyrondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Cet oiseau les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache. Le goût de ces nids est naturellement fade; mais on les croit favorable à la passion pour les femmes, qui est générale dans ces contrées; on a trouvé le secret de les rendre agréables par divers assaisonnements.

Avec ces productions les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours



grossie par les secours que leurs concitoyens, établis à Java, font passer à leur famille, & par les sommes plus considérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entr'eux, qui, contents de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur patrie.

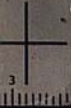
Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement, ils y achetaient des toiles; ils n'y prennent plus que la canelle dont ils ont besoin pour leur consommation & pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs îles mêmes; c'est avec la cochenille & les piaftres venues d'Acapulco, qu'ils paient cet important objet.

Rarement les Français vont à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans les trois dernières guerres. On les y verra moins, lorsque l'Isle-de-France & Madagascar se seront mis en état de nourrir leurs escadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux Anglais, qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la clincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voit aussi arriver un grand nombre de Navigateurs de cette Nation, qui font le commerce d'Inde en Inde. Leurs ventes se réduisent à peu de choses; mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'aragoue, boisson exquise, faite avec du riz, du

fyrop de sucre , du vin de cocotier , qu'on laisse fermenter ensemble & qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées , toutes les marchandises qui entrent à Batavia , ou qui en sortent , doivent 5 pour 100. Cette Douane est affermée environ 2 millions. La somme serait plus forte , si ce qui appartient à la Compagnie , ou qui est destiné pour elle , était soumis aux droits ; si les principaux Agents de ce grand corps , ne se dispensaient pas le plus souvent de les payer ; si les fraudes étaient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner , c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 400000 liv. aux Chinois , pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés , avec la fureur ordinaire dans les climats ardents , où les passions ne connaissent pas de bornes. Là , vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres ; là , tous les esclaves vont dissiper ce qui leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs Maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette Capitale des Indes Hollandaises , sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt , qui s'élevent assez régulièrement à 660000.



## X X I I.

POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS  
LES INDES.

**T**ANDIS qu'au XV<sup>e</sup>. siècle les Portugais s'ouvraient la route des Indes-orientales, & se rendaient les maîtres des épiceries & des Manufactures qui avaient toujours fait les délices des Nations policées, les Espagnols s'assuraient, par la découverte de l'Amérique, plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avait jusqu'alors désiré. Quoique les deux Nations suivissent leurs vues d'agrandissement, dans des régions bien séparées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie aurait rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le Pape fixa, en 1493, les prétentions respectives, par une suite de ce pouvoir universel, dont usaient alors les Pontifes Romains. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvrirait à l'ouest du Méridien, pris à 100 lieues des Açores, & au Portugal tout ce qu'il pourrait conquérir à l'est de ce Méridien. L'année suivante, les Puissances intéressées convinrent d'elles-mêmes, à Tordefillas, de placer la ligne de démarcation à 370 lieues des îles du Cap-Verd. C'était aux yeux les plus clair-voyans une précaution superflue. A cette époque, personne ne connaissait assez la théorie de la

terre , pour prévoir que les Navigateurs d'une Couronne , pouffant leurs découvertes du côté de l'Oueft , & les Navigateurs de l'autre du côté de l'Est , arriveraient tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan , qui , en 1521 , arriva aux Manilles par le Détroit , qui depuis porta son nom , démontra cette importante vérité.

La Cour de Lisbonne ne dissimula pas les inquiétudes que lui causait cet événement. On la voyait déterminée à tout hasarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival , déjà trop favorisé par la fortune , vint lui disputer l'empire des mers d'Asie. Toutefois , avant de se commettre avec le seul peuple , dont les forces maritimes fussent alors redoutables , elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réussit plus facilement qu'il n'était naturel de l'espérer.

Charles - Quint , que des entreprises trop vastes & souvent trop peu réfléchies réduisaient à de fréquents besoins , abandonna irrévocablement , en 1529 , pour 350000 ducats , ou pour 2598750 livres , toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur les pays reconnus en son nom dans l'océan Indien. Il étendit même , si l'on en croit les Ecrivains Portugais , la ligne de démarcation Portugaise jusqu'au îles des Lar-rons.

Ce traité , conclu à Sarragoffe , eut le sort ordinaire aux conventions politiques. Philippe II fut à peine monté sur le Trône , qu'en 1560 , il reprit le projet de soumettre les Manilles , dont Magellan avait pris possession , en

1521, au nom de Charles-Quint. L'Espagne était trop affaiblie par ses conquêtes d'Amérique pour imaginer de fonder à l'extrémité des Indes-Orientales, un nouvel Empire par la violence. Les voies douces de la persuasion entreurent, pour la première fois, dans son plan d'agrandissement. Elle chargea quelques Missionnaires de lui acquérir des sujets. Si ces Ministres n'eurent pas le talent de former des Citoyens dans ces contrées, ils eurent au moins la consolation d'y établir l'autorité de leur patrie, sans verser une seule goutte de sang; ils ont d'autant plus mérité du genre-humain, par leurs procédés pacifiques, qu'ils vivaient dans un siècle où le fanatisme se montrait par-tout fouillé de sang & ne respirant que le carnage. Leurs Successeurs ne montrèrent pas toujours la même modération.

---



---

 X X I I I.

 POSSESSIONS ESPAGNOLES AUX  
 PHILIPPINES.

LES Philippines, anciennement connues sous le nom de *Manilles*, forment un Archipel immense à l'est de l'Asie. Elles s'étendent depuis le 6°. jusqu'au 25°. degré Nord, sur une largeur inégale de 40 à 200 lieues. Dans leur nombre, qui est prodigieux, on en distingue 13 ou 14 plus considérables que les autres.

Ces îles offrent aux yeux attentifs un spectacle terrible & majestueux. Elles sont couvertes de basalte, de laves, de scories, de verre noir, de fer fondu, de pierres grises & friables, remplies des débris du regne animal ou végétal, de soufre tenu en fusion, par l'action continuelle des feux souterrains, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidents de la nature sont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, & de ceux qui se forment dans ces ateliers profonds, où des matières combustibles sont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardiesse à conjecturer que les contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur destruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenses couvrent, depuis des siècles, la surface d'un sol profond; le remuement des campagnes, sans cesse renouvelé par des tremblements de terre; les chaleurs ordinaires à tous les pays situés sous la Zone-Torrive; l'humidité que le voisinage de l'océan, les hautes montagnes, des forêts aussi anciennes que le monde, entretiennent habituellement dans ces régions; telles sont vraisemblablement les causes de la fécondité presque incroyable des Philippines. La plupart des oiseaux, des quadrupèdes, des plantes, des fruits, des arbres qu'on voit dans le reste de l'Asie, se retrouvent dans cet Archipel, & presque tout y est de meilleure qualité. On y

découvre même quelques végétaux qui ne sont pas apperçus ailleurs.

Malheureusement, le climat n'est pas aussi agréable aux Philippines que le sol y est fertile. Les vents de terre & de mer y entretiennent, durant six mois, une plus grande température que leur position ne le permet; pendant le reste de l'année, les cieux sont embrasés des feux du tonnerre, les campagnes sont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'est pas mal-sain. A la vérité, le tempérament des Etrangers est un peu affaibli par une transpiration trop abondante; mais les Naturels du pays pousent très-loin la carrière de leur vie, sans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme est assujetti par-tout.

Le centre de ces îles montueuses est occupé par des sauvages, qui en paraissent les plus anciens habitans. Quelle que soit leur origine, ils sont noirs, & ont la plupart les cheveux crépus. Leur taille n'est pas élevée; mais ils sont robustes & nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société; le plus souvent, chaque-individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs & leurs flèches. Accoutumés au silence des forêts, le moindre bruit paraît les alarmer. Leur vie est purement animale. Les fruits, les racines, qu'ils trouvent dans les bois, sont leur unique nourriture; & lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguier, ont toujours été vains, parce

qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.

Les plaines dont on les a chassés, ont été successivement occupées par des Colonies venues de Malaca, de Siam, de Macassar, de Sumatra, de Borneo, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces Colons étrangers, leurs Idiômes, leur Religion, leur Gouvernement ne permettent pas de se méprendre sur leur origine.

Les principales îles des Manilles, celles sur lesquelles les Espagnols ont des établissemens, sont, Luçon, Mindoro, Panay & Mindanao. Celle de *Luçon*, la plus importante, est au Nord de toutes. Elle a 125 lieues de long, sur 30 & 40 de large. Les vaisseaux d'Espagne y abordent par une grande baie circulaire, formée par deux caps, à 2 lieues de distance l'une de l'autre. Dans ce court espace se trouve la petite île de *Marivelles*. Elle laisse deux passages, dont celui de l'Est est le plus étroit & le plus sûr.

Au Sud-est est la baie de *CAVITE*. Ce port est défendu par un petit fort & une garnison de 300 hommes. Bâtie sur une langue de terre basse que la mer menace de submerger, cette mauvaise forteresse n'est pas en état de résister à l'attaque d'un ennemi intelligent. Le port de *Cavite*, avec la forme d'un fer à cheval, n'est pas à l'abri des vents du Nord & Nord-Nord-Ouest. Il est infecté d'une espèce de vers qui s'attachent aux vaisseaux, & qui les mettent en



fort peu de tems hors d'état de tenir la mer. On est d'ailleurs obligé d'aller faire de l'eau fort loin, & d'expédier pour cela des vaisseaux plats du pays, qui peuvent seuls entrer fort avant dans la riviere.

Les trois quarts de la ville de Cavite, peu considérable par elle-même, sont occupés, comme toutes les possessions Espagnoles, par des Couvents. Les dehors portent le nom de *Fauxbourg Saint-Roch*. C'est un amas sans ordre de maisons faites de Bambou, & couvertes de feuilles de Bananiers. On y voit cependant encore les débris d'une Eglise qui paraît avoir été assez belle. Les Maures qui se réunirent aux Anglais en 1762, la détruisirent de fond en comble; & ce lieu autrefois respecté sert aujourd'hui de retraite aux animaux.

Dans la même baie, à trois lieues de Cavite, & près de l'embouchure d'un fleuve navigable, s'éleve la fameuse ville de *Manille*. L'Egaspe, qui l'enleva aux Indiens, en 1571, la jugea propre à devenir le centre de l'Etat qu'on voulait fonder, & y fixa le Gouvernement & le Commerce. Gomez Perez de Las-Marignas l'entoura de murs, en 1590, & y bâtit la Citadelle de Saint-Jacques. Elle s'est depuis fort agrandie, les maisons y sont très-belles, & les rues tirées au cordeau. On y voit de superbes Eglises. La riviere qui la traverse, descend d'un lac qui a 30 lieues de tour, & jusqu'à 120 brasses de profondeur. Il est formé par 40 ruisseaux, sur chacun desquels est établie une peuplade d'Indiens Cul-

tivateurs. C'est de-là que la Capitale de l'Empire reçoit ses subsistances. Son malheur est d'être située entre deux Volcans qui se communiquent, & dont les foyers, toujours en action, semblent préparer sa ruine.

Le terrain qui environne la ville de Manille, est fertile & propre à toutes fortes de cultures. Mais telle est l'indolence des Espagnols, qu'ils en laissent la plus grande partie en friche. La Loi même qui devrait prêter son appui aux Cultivateurs, s'oppose aux progrès de l'agriculture & à la fécondité du tefroir. L'exportation y est défendue. Les Trésors que la terre produit naturellement, excèdent les besoins du petit nombre d'habitans qui vivent dans l'île de Luçon; & on les laisse inhumainement périr sur le sol qui les a fait naître. Aussi, lorsqu'il arrive que quelque événement change l'abondance en stérilité, la famine la plus affreuse désole un pays qui ne devrait jamais en ressentir les atteintes.

Les Manillois son bazanés, grands & bien faits. Leur habillement est une chemise de toile faite avec les filamens de l'*Abaca*, espece de Bananier. Cette chemise est fort courte, & passe par-dessus un grand calçon très-large; mais leur grand luxe est d'avoir des mouchoirs rouges brodés, de la plus grande finesse. Ils en portent ordinairement trois, un à la tête, l'autre au col, & ils tiennent le troisieme à la main. Les Anglais les font fabriquer exprès à Madras. Les femmes portent une espece de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nom-

bril,  
rété.  
est  
couv  
leur  
quer  
une  
couv  
chev  
beau  
Elles  
oign  
la m  
de la  
épin  
des  
ne c  
Le  
quer  
sent  
que  
man  
Le p  
en b  
des p  
petit  
dans  
lorsq  
men  
Le  
font  
de B

bril, avec un mochoir sur le col, qui n'est pas ar-  
 rêté. Une toile blanche, qui fait le tour du corps,  
 est retenue par un bout à la ceinture. Elles re-  
 couvrent cette toile d'une autre étoffe de cou-  
 leur, que les habitans de l'île Panay fabri-  
 quent. Sur cet habillement, elles portent  
 une mantille communément noire, qui les  
 couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs  
 cheveux, qui sont noirs, & de la plus grande  
 beauté, tombent quelquefois jusqu'à terre.  
 Elles en ont un très-grand soin, elles les  
 oignent d'huile de cocos, les entortillent à  
 la manière Chinoise, & en font vers le haut  
 de la tête un nœud, qui est retenu par une  
 épingle d'or ou d'argent. Leurs chaussures sont  
 des pantoufles brodées, si petites, qu'elles  
 ne couvrent que le bout du pied.

Les tremblements de terre sont très-fré-  
 quents dans l'île de Luçon. Souvent on en res-  
 sent trois ou quatre par année. C'est pour cela  
 que les habitans construisent leurs maisons de  
 manière qu'elles ne puissent être renversées.  
 Le premier étage de celles des Espagnols est  
 en bois, & toute la charpente est soutenue par  
 des piliers de bois. Il y a plus : chacun a une  
 petite cabane de Bambou dans sa cour ou  
 dans son jardin. Toute la famille y couche,  
 lorsque le tems semble annoncer un tremble-  
 ment de terre.

Les maisons des Indiens répandues dans l'île  
 sont faites de Bambou & couvertes de feuilles  
 de Bananiers. Elles sont portées sur des piliers

de bois élevés de 8 à 10 pieds de terre, & l'on y monte par le moyen d'une petite échelle qu'on retire tous les soirs. L'usage d'élever ainsi les maisons, a pour but de se garantir de l'humidité; & celui d'enlever des échelles qui servent à y monter, est de se mettre à l'abri des bêtes féroces, & de la partie des habitans qui vivent dans l'Etat de Barbarie. La maniere de vivre de ces peuples est d'ailleurs fort simple. Leur lit n'est pour l'ordinaire qu'une natte étendue sur le plancher. Leur nourriture est le riz cuit à l'eau, qu'ils mangent avec du poisson salé, ou en mettant dans le bouillon où il a cuit, un piment propre à lui ôter sa fadeur.

Il paraît que les Espagnols ont mis toute leur industrie à propager la Religion Chrétienne dans l'Isle de Luçon. Ils n'y ont envoyé que des Moines. Cette île seule comprend vingt Couvents, quinze d'hommes & cinq de filles. Ce qu'il y a de plus déplorable dans cette administration, c'est que les Missionnaires n'ont pensé à rien moins qu'à instruire leurs Neophytes sur les devoirs du Citoyen. Aussi, les nations qui se sont soumises à leur autorité, offrent à peine quelques traits d'un peuple policé. Languissantes dans l'indolence la plus apathique, elles sont sans énergie, & paraissent également indifférentes à la pratique des vertus, & à l'habitude du crime. La paresse, l'abandon de soi-même, la timidité, l'ignorance, la superstition, font la base de

leur  
font  
d'us  
Il  
où  
vain  
s'y  
forc  
jugu  
tienn  
souff  
inac  
dans  
des  
ils c  
de le  
étran  
seurs  
prépa  
Forti  
ils of  
pitale  
le pi  
enlev  
comp  
enlev  
miser  
coura  
En  
dustr  
être  
bient  
sans

leur caractère, & la misère dans laquelle ils sont plongés, ne leur permet pas de faire plus d'usage de leurs facultés.

Il est encore des endroits, dans Luçon même, où les Espagnols n'ont pas pu pénétrer. En vain ils ont tenté de soumettre les peuples qui s'y sont retirés; en vain ils ont employé la force, la rigueur & les supplices pour les subjuguier, & les convertir à la Religion Chrétienne; ces peuples ont eu le courage de se soustraire au joug, en se retirant dans des lieux inaccessibles à leurs ennemis. Ils ont emporté dans le séjour qu'ils ont choisi, le souvenir des maux qu'on leur a faits, & de ceux dont ils ont été menacés. Ils nourrissent au fond de leur azile une haine implacable contre des étrangers qu'ils regardent comme les oppresseurs de leur terre natale; ils y méditent & préparent sans cesse les moyens de se venger. Fortifiés par leur courage, animés par la haine, ils osent approcher jusqu'aux portes de la Capitale. Leurs courses sont toutes marquées par le pillage, le meurtre, les ravages & les enlèvements. Ils vivent aux dépens de leurs compatriotes même qui se sont soumis. Ils leur enlèvent, leur arrachent le soutien d'une vie misérable que ceux-ci n'ont ni la force, ni le courage de défendre.

Entre des mains actives, vigilantes & industrieuses; le commerce de Manille pourrait être considérable; & cette Ville deviendrait bientôt l'un des plus riches & des plus florissans entrepôts de l'Asie. Si les Espagnols ou

vraient les yeux sur leurs intérêts, ils pourraient aller eux-mêmes à la Chine, à la Cochinchine, dans l'Inde, au Bengale, à Surate, & même à l'île de France, d'où ils tireraient les divers objets dont ils ont besoin, soit pour eux, soit pour leur commerce du Mexique; & ils porteraient en échange les productions de leurs îles; mais l'Espagnol, naturellement paresseux & plein d'orgueil, aime mieux s'extasier dans le sein de cette indolence qu'il appelle tranquillité, que d'exporter les productions du pays, en s'affujettissant à quelques fatigues.

Le Gouvernement a défendu de recevoir aucuns vaisseaux étrangers dans le port de Manille; & souvent les Français ont eu à se repentir d'avoir voulu enfreindre cette loi ridicule. On y reçoit cependant ceux des Chinois & des Indiens, sous prétexte que ces peuples idolâtres peuvent se convertir à la Religion Chrétienne. Ce sont eux qui portent à Manille les objets de consommation & de luxe; & ils prennent en échange les piastres que l'on apporte d'Acapulco.

Les Marchandises qu'on pourrait retirer de cette Capitale des Philippines, si l'agriculture & le commerce y avaient quelque activité, sont des cordages, du brai, du goudron, des toiles, des joncs, du rotin, de l'indigo, du rocou, du riz. Le coton y est de la plus grande beauté; & cette denrée pourrait devenir un objet d'exportation essentielle pour la Chine, où l'on en envoie plusieurs cargaisons de Su-

rate,  
100 p

La  
un f  
Batav  
arbre  
quelle  
en es  
échar  
peu d  
trouv  
chinc

patrie  
cade  
raison  
l'arbre  
long;  
gaïca

Le  
de M  
par l  
les D  
cacac  
rieur

bre c  
lippin  
choco  
en pu  
les v  
natur  
autre

On  
de M

rate, sur lesquelles on gagne quelquefois 100 pour 100.

La canne à sucre y croît très-bien ; elle donne un sucre d'une qualité supérieure à celui de Batavia. On y recueille aussi l'écorce d'un arbre qui tient lieu de canelle, mais à laquelle le goût trouve un peu d'âcreté. L'écorce en est épaisse & poreuse. Les Espagnols en échangent avec les Chinois ; mais ceux-ci en font peu de cas, parce que cette même espece se trouve à Hainam, au Tonquin, & à la Cochinchine, d'où ils en rapportent dans leur patrie. On trouve aussi à Manille une muscade sauvage privée de parfum & qui par cette raison n'est pas commercable. Elle est petite, l'arbre qui la porte a des feuilles d'un pied de long ; la même espece se trouve à Madagascar.

Le tabac y réussit très-bien. Les *Chiroutes* de Manille sont renommées dans toute l'Inde par leur goût agréable ; aussi, dans ce pays, les Dames fument-elles toute la journée. Le cacao de cette Isle est regardé comme supérieur à celui de l'Amérique ; c'est le seul arbre qu'on cultive dans presque toutes les Philippines, parce qu'on y fait grand usage du chocolat. On en boit continuellement ; & l'on en présente pour rafraîchissement dans toutes les visites. Le tabac & le cacao ne sont pas naturels aux Philippines ; ils y furent apportés autrefois de la nouvelle Espagne.

On pourrait aussi retirer de la cire de l'île de Manille ; car les montagnes sont remplies

d'abeilles qui en fournissent abondamment. Toutes les rivières charient beaucoup d'or ; ce qui prouve qu'il y a des mines de ce riche métal. Les Indiens gagnent 30 sols par jour à en retirer par le lavage ; le fer s'y trouve natif en masse ; mais mêlé avec quelqu'autre métal qui le rend plus tendre que le nôtre. On le forge tel qu'on le trouve. Il y a aussi de l'aimant & des carrières de marbres considérables , d'où l'on a tiré celui qui décore les Eglises.

Les Espagnols n'ont sur *Mindoro* que quelques petits établissemens. Tous les voyageurs ont avancé que les habitans de cette île avoient une queue ; mais on sait maintenant que cette opinion ridicule ne s'est accréditée , que parce qu'ils ont le coxis un peu allongé.

Les principaux établissemens des Espagnols dans l'île *Panay* , sont *Ilo-ilo* & *Antigue*. Il n'y a de bon mouillage sur la côte de cette île , que dans ce dernier endroit. Ses habitans plus industrieux que ceux de *Luçon* , fabriquent avec du coton & les fibres d'une plante que fournit leur pays , des mouchoirs & des toiles. Les plus grosses leur servent de vêtemens ; & ils trafiquent les autres avec les habitans des îles voisines.

L'île de *Panay* est tout aussi féconde & aussi mal cultivée que celle de *Luçon*. Les cocos & de fort mauvaises bananes sont les seuls fruits que les habitans aient cherché à se procurer. Le gibier y est très-abondant. On y trouve un grand nombre de cerfs , de sangliers & de cochons marons : les buffles , les bœufs & les



Chevaux y sont si communs, qu'on n'en prend aucun soin, soit pour les garder, soit pour aider à leur multiplication. Les chevaux errent où ils veulent & ils appartiennent au premier maître qui se présente. L'air de cette île est d'ailleurs fort mal sain, parce qu'elle est inculte & couverte de marais. On n'a pas encore découvert les mines dont on la croit enrichie.

Quoique les Espagnols aient plusieurs Comptoirs sur les côtes de *Mindanao*, leur état n'y est que précaire; & de tous les Rois qui règnent dans cette île, aucun n'a voulu reconnaître leur autorité. *Sambouangue*, située sur la côte méridionale de l'île, est le chef-lieu de leurs établissemens. Ils y ont construit une citadelle en pierres & en briques propre à défendre la rade. Les habitans sont logés dans l'enceinte d'une palissade, qui tient d'un côté à la citadelle, & de l'autre à un petit fort de bois qui commande les environs. Cette bourgade coûte beaucoup à l'Espagne qui n'en retire aucun avantage.

La terre de *Mindanao* est très-fertile, & demande peu de culture. Elle produit beaucoup de riz. Les bœufs y sont en très-grande quantité. Les chevaux & les buffles s'y sont aussi prodigieusement multipliés. Les bois sont remplis de cerfs & de cochons marons. On y trouve une espece de coco particulier, dont le fruit a le goût de l'artichaux. Les rivieres charient beaucoup d'or, comme dans celle de *Luçon*. *Yolo* n'est qu'une petite île de 30 à

40 lieues de tour. Long-tems les Hollandais & les Espagnols s'en disputèrent la possession; mais les habitans, assez courageux pour défendre leur indépendance, n'ont jamais voulu reconnaître ni l'une ni l'autre de ces deux nations; & ils ont toujours continué à être gouvernés par leur Souverain naturel. Cette île nourrit beaucoup d'éléphans; on y trouve de l'ambre, & on y pêche des perles. Son port sert de retraite aux Maures qui parcourent ces mers en Pirates, troublent les Espagnols dans leurs navigations, & enlèvent dans leurs incursions, les peuples des Colonies qu'ils ramènent chez eux pour en faire des esclaves. La côte est assez poissonneuse pour fournir à la nourriture journalière de ses habitans. On y recueille aussi de ces précieux nids d'oiseaux dont nous avons parlé à l'article de Java.

On ne compte dans toutes les Philippines, suivant le dénombrement de 1752, qu'un million 350000 Indiens qui aient subi le joug Espagnol. La plupart sont Chrétiens; & tous depuis 16 jusqu'à 50 ans paient une capitation de 4 reaux ou de 2 livres 14 sols. On les a partagés en 22 provinces, dont la seule île de Luçon contient 12 avec un Archevêché & trois Evêchés. Cette grande Colonie a pour chef un Gouverneur, dont l'autorité subordonnée au Vice-Roi du Mexique, doit durer huit ans. Ce Grand Officier a le commandement des armées. Il préside à tous les tribunaux. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres, les ériger même

en  
dan  
trop  
fui  
les  
s'él  
été

PC

L  
s'éte  
elles  
le fa  
d'île  
leurs  
Mar  
épou  
les E  
ment  
roche  
l'éter  
offre  
parfu  
en ca  
de fr  
resqu  
Da

en fief. En un mot, il ne trouve d'obstacle dans l'exercice de son pouvoir que dans une loi, trop souvent violée, qui veut que l'on poursuive la mémoire d'un Gouverneur mort dans ses fonctions, & que celui qui y survit ne s'éloigne qu'après que son administration aura été examinée.

## X X I V.

POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS  
LES ISLES MARIANES.

LES îles Marianes forment une chaîne qui s'étend depuis le 13<sup>e</sup>. degré jusqu'au 22<sup>e</sup>; elles furent découvertes au seizième siècle par le fameux Magellan, qui leur donna le nom d'îles *des Larrons*, parce qu'il fut volé par leurs habitans. On leur donna depuis celui de *Marianes* du nom de Marianne d'Autriche, épouse de Philippe IV, sous le regne duquel les Espagnols y formerent quelques établissemens. Plusieurs de ces îles ne sont que des rochers; mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est-là que la nature riche & belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de cristal tombant en cascades, des arbres chargés de fleurs & de fruits en même-tems, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet Archipel, situé dans la Zone-

Torride, l'air est pur, le ciel serein & le climat assez tempéré. On y voyait autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étaient fortis. Sans doute, qu'ils avaient été jetés par quelques tempêtes sur ces côtes, mais depuis si long-tems, qu'ils avaient oublié leur origine, qu'ils se croiaient les seuls habitans du monde. Quoi qu'il en soit, ils vivaient très-simplement. On assure même que l'usage du feu y était entierement ignoré. Leurs jours se passaient dans une indolence perpétuelle; & leur nourriture ne consistait que dans des bananes, des noix de cocos, & sur-tout dans du rima, arbre à pin, fort commun dans leurs îles, dont le fruit a le goût de la charaigne ou de l'artichaux, selon l'espece.

Des sauvages isolés que guidait un farouche instinct, auxquels l'arc & la flèche étaient même inconnus, qui n'avaient pour toute défense que des gros bâtons; ces sauvages ne pouvaient pas résister aux armes & aux troupes que les Espagnols débarquerent chez eux en 1678. Cependant la plupart d'entr'eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avaient portées. Ceux qui avaient échappé à tous ces désastres, prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua dans tout l'Archipel, au point qu'il fallut, il y a 30 à 40 ans, en réunir les faibles restes dans la seule île de *Guam*, qui en est la principale.

Elle

EL  
situé  
par  
d'un  
vanc  
par  
presc  
vent  
cepté  
lemn  
A  
de la  
l'agre  
chef-  
meur  
répar  
peupl  
L'i  
ture  
volail  
rent l  
sauva  
de fu  
cipale  
tres,  
gé de  
M.  
qui,  
comp  
en plu  
cole.  
même  
défric  
To

Elle a 40 lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale, & défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, & de l'autre par un recif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

À quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'éleve l'agréable bourgade d'*Agana*. C'est dans ce chef-lieu de la Colonie, & dans 21 petits hameaux, distribués autour de l'île, que sont répartis 1500 habitans, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asyle & de pâture aux chevres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles, qu'au tems de la conquête y portèrent les Espagnols, & qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coup de fusil ou prendre au piège, formaient la principale nourriture des Indiens & de leurs maîtres, lorsque tout-à-coup les choses ont changé de face.

M. Tobias, homme actif, humain, éclairé, qui, en 1772, gouvernait encore les Marianes, comprit que la population s'affaiblirait de plus en plus, s'il ne réussissait à rendre son île Agricole. Cette idée élevée l'a fait Cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avait assuré

la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de légumes, de fruits, dont on leur avait laissé ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute ont exercé, dans des ateliers, quelques arts de nécessité première, & fréquenté, sans une répugnance trop marquée les écoles ouvertes pour leurs instructions. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations, & ils ont été heureux dans l'un des meilleurs pays du monde.

Il paraît d'ailleurs, que ces peuples ne sont pas sans génie. Placés autrefois sur des îles séparées par des intervalles considérables, ils voulurent communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-petit; propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisaient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller & de venir, sans jamais virer de bord & en changeant seulement la voile; d'une telle marche qu'il faisait douze à quinze milles en moins d'une heure, & qu'il allait quelquefois plus vite que le vent. De l'aveu de tous les connoisseurs, ce *Prossa* appelé *volant* à cause de sa légèreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé, & l'invention n'en saurait être disputée aux habitans des Marianes,

puil  
mer

P

U  
char  
mer  
ble  
son  
de M  
neur  
yeux  
laqu  
d'un  
Dan  
Roi  
vices  
posit  
avec  
Gouv  
s'éta  
des I  
versé  
gues,  
& O  
vit d  
le Ta  
fin d

puisqu'on n'en a trouvé le modele dans aucune mer du monde.

---



---

 X X V.

 POSSESSIONS DANOISES  
 DANS L'INDE.

UN Facteur Hollandais, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le Roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce Monarque, qu'il devint le Chef de son Conseil, son Amiral, & fut nommé Prince de Mingone. Boschower, enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe les étaler aux yeux de ses compatriotes. L'indifférence avec laquelle ces Républicains reçurent l'éclave titré d'une Cour asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, Roi de Danemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avait à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618, avec six vaisseaux, dont trois appartenaient au Gouvernement, & trois à la Compagnie qui s'était formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort qui le surprit dans la traversée, ruina les espérances qu'on avait conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan; & Ové Gieddé de Tommerup, leur Chef, ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette Île.

. Le *TANJAOUR*, portion de la côte de Coromandel, est un petit Etat qui n'a que 100 milles dans sa plus grande longueur & 80 milles dans sa plus grande largeur. C'est la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richesse naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grande abondance de racines propres à la teinture, font monter ses revenus publics à près de cinq millions. Elle doit sa prospérité à l'avantage d'être arrosée par le Caveri, riviere qui prend sa source dans les Gathes. Ses eaux après avoir parcouru un espace de plus de 400 milles, se divisent, à l'entrée du Tanjaour, en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram, l'autre conserve le nom de Caveri, & se subdivise encore en quatre branches qui coulent toutes dans le Royaume, & le préservent de cette sécheresse horrible qui brûle, durant une grande partie de l'année, le reste du Coromandel.

Cette heureuse situation fit desirer aux Danois de former un établissement dans le Tanjaour. Leur proposition fut accueillie favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & ensuite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la Ville. De leur côté ils s'engagerent à une redevance annuelle de deux mille pagodes, ou de 16800 livres qu'ils paient encore.

La circonstance était favorable pour former un grand commerce. Les Portugais opprimés

par  
bles  
sion  
qu'a  
land  
des  
trou  
ces  
veau  
Il  
mod  
faier  
assez  
l'Ind  
Holl  
les e  
avec  
plus  
verfe  
à la  
s'occ  
Trinc  
mépr  
ment  
riche  
rent f  
sance  
privil  
verne  
qui l  
Un  
les dé  
fit un



par un joug étranger, ne faisaient que de faibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyaient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandais ne travaillaient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglais se ressentirent des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyaient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversait.

Il arriva de-là que les Danois, malgré la modicité de leurs premiers fonds, qui ne passaient pas 853263 livres, firent des affaires assez considérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureusement la Compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée, pour les exclure des marchés où ils avaient traité avec le plus d'avantage; &, par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleversèrent le Nord de l'Europe, ne permirent pas à la Métropole de cette nouvelle Colonie, de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Trinquebar tombèrent insensiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leurs richesses, & des nations rivales dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La Compagnie remit son privilège, & céda ses établissemens au Gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étaient dûes.

Une nouvelle Société s'éleva, en 1670, sur les débris de cette dernière. Christiern V lui fit un présent en navires ou autres effets, qui

fut estimé 310,828 liv. 10 sols, & les intérêts fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheureuse que la première. Après un petit nombre d'expéditions, le Comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. La Compagnie ne se montra qu'en languissant; & en 1730, on la vit expirer, après avoir manqué à ses engagements.

De ses cendres naquit, deux ans après, une nouvelle Société. Les faveurs multipliées qu'on lui prodigua pour la remettre en état de négocier avec économie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le Gouvernement attachait au commerce des Indes. Son privilège exclusif devait durer 40 ans; & son capital fut porté à 3,240,000 livres partagées en 1600 actions de 2025 livres chacune.

Avec ces fonds toujours en activité, les associés expédierent durant les 40 années de leur octroi, 108 bâtimens. La charge de ces navires monta en argent à 87,333,637 liv. 10 sols, & en marchandises à 10,586,094 liv., ce qui faisait en tout 97,913,731 livres 10 sols. Leurs retours furent vendus 188,939,673 liv. Le Danemarck n'en consuma que pour 35,450,262 livres. Il en fut donc exporté pour 153,489,411 livres. Qu'on fasse une nouvelle division, & il se trouvera que les ventes annuelles se sont élevées à la somme de 4,723,491 livres 16 sols; que le pays n'en a consommé tous les ans que pour 8,806,250 liv. 10 sols, & que les étrangers en ont enlevé pour 3,837,235 liv. 10 sols.

Les répartitions furent très-irrégulières, tout le tems que dura le privilège. Elles auraient été plus considérables, si une partie des bénéfices n'eût été mise régulièrement en augmentation de commerce. Par cette conduite sage & réfléchie, les heureux associés réussirent à tripler leurs capitaux. Ces fonds auraient encore grossi de 2,000,000 livres, si le Ministère Danois n'eût engagé, en 1754, la Direction à ériger une statue au Roi Frédéric V.

Lorsque le privilège de la Compagnie expira, le 12 Avril 1772, il lui fut accordé un nouvel octroi, mais pour 20 ans seulement. On mit même quelques restrictions aux faveurs dont elle avait joui. A l'exception du Commerce de la Chine, qui reste toujours exclusif, les mers des Indes sont ouvertes à tous les citoyens, & à l'étranger qui voudra s'intéresser dans leurs entreprises: mais, pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires construits dans quelques-uns des ports du Royaume; embarquer dans chaque vaisseau pour 13500 livres au moins de marchandises de manufactures nationales; payer à la Compagnie 67 livres 10 sols par last, ou 2 pour 100 de la valeur de la cargaison au départ, & 8 pour 100 au retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de 4 pour 100, pour les productions d'Asie, & de 2 pour 100 de celles de l'Europe, dans tous les établissemens Danois..

La Compagnie était autrefois exempte des

droits établis sur ce qui sert à la construction & à l'approvisionnement des vaisseaux. On l'a privée d'une franchise qui entraînait trop d'inconvénients. Elle reçoit en dédommagement 67 livres 10 sols par last, & 13 livres 10 pour chacune des personnes qui forment l'équipage de ses bâtimens. On l'oblige d'un autre côté, à exporter sur chacun de ses navires expédiés pour l'Inde, 13500 livres de marchandises fabriquées dans le Royaume, & 18000 livres sur chacun des navires destinés pour la Chine.

Toutes les productions de l'Asie, qui se consomment en Danemarck, & qui passent chez l'étranger, paient 2 pour 100; mais le Gouvernement a voulu rester l'arbitre des frais de Douane, que les soieries & les cafés, destinés pour l'Etat, feraient obligés de supporter.

Le Roi a renoncé à l'usage où il était de placer, tous les ans, dans le commerce de la Compagnie, la somme d'environ 100 mille liv. dont il lui revenait communément un profit de 20 pour 100. Pour dédommager la couronne de ce sacrifice, il sera versé dans sa caisse particulière 22500 livres, lorsque la Société n'expédiera qu'un vaisseau; 36000 liv. lorsqu'elle en fera partir deux; & 45000 livres, lorsqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

A l'expiration du dernier octroi, la Compagnie avait un fonds de 11,906,059 livres partagées en 1600 actions d'environ 7425 livres chacune. Le prix de l'action était évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont

si bornées. On a remédié à cet inconvénient, en divisant une action en trois; de maniere qu'il y en a maintenant 4800, dont le prix, pour plus de sûreté, n'a été porté sur les livres qu'à 2250 livres.

Le projet d'élever les établissemens Danois, dans l'Inde, a plus de prospérité qu'il n'en avait eu, a occupé ensuite les esprits. Pour y réussir, il a été réglé qu'on laisserait constamment 2,250,000 livres, en y comprenant leur valeur estimée 900,000 livres. Les bénéfices qu'on a faits avec ces fonds, pendant les dix années qui viennent de s'écouler depuis 1772, sont demeurés en augmentation du capital.

Jusqu'à ces derniers tems, les Navires, expédiés d'Europe pour la Chine, portaient toujours les Facteurs, chargés de former leur cargaison: on a judicieusement pensé que des Agents établis chez cette nation, en saisiraient mieux l'esprit, & feraient leurs ventes, leurs achats, avec plus de facilité & de succès. Dans cette vue, quatre Facteurs ont été fixés à Canton, pour y conduire les intérêts du corps qui les a choisis.

Toutes ces sages combinaisons ont inspiré une confiance universelle. Quoique le dividende n'ait été que de 8 pour 100 en 1773, & de 10 pour 100 en 1774 & en 1775, on a vu les actions s'élever à 25 & 30 pour 100 de bénéfice. Leur prise aurait vraisemblablement augmenté encore, si la paix de la société n'eût été troublée par des dissensions intestines.

L'ancienne Compagnie bornait presque ses opérations au commerce de la Chine. De tous ceux dont elle avait le choix, c'était celui où il y avait moins de risque à courir & plus de bénéfice à espérer. Sans abandonner cette source de richesses, on est entré dans quelques autres long-tems négligées. Le *Malabar*, il est vrai, a peu fixé l'attention des Danois. Autrefois ils ne tiraient annuellement des loges de *Colschey* & de *Calicut* qu'une soixantaine de milliers de poivre. Ces achats n'ont gueres augmenté; & c'est en vain qu'ils ont espéré que leurs affaires prendraient plus de consistance dans le Bengale.

A peine ces peuples avaient paru aux Indes, qu'ils s'étaient placés à Chinchurat, sur les bords du Gange; leurs malheurs les écartèrent de cette opulente région, pendant plus d'un siècle. Ils s'y montrèrent de nouveau en 1755, & voulurent occuper Bankibasar, qui avait appartenu à la Compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce traversa leurs vues; & l'année suivante, ils se virent réduits à fonder *Frédéric-Nagor*, dans le voisinage, & six lieues au-dessus de Calcutta. Ce Comptoir couta tous les ans 22500 livres plus que son territoire & ses douanes ne rendirent. Cette dépense, quoique faible, était plus considérable que les opérations ne le comportaient; l'attention qu'on eut, après le renouvellement du privilège d'envoyer de l'argent à cet établissement, trop négligé, lui donna un commencement de vie; mais il rentra bientôt dans le néant. Son

malh  
dans

Co  
un e  
lieue  
fois  
habi  
peu p  
nufa  
men  
fidér  
Mar  
pula  
reve

reve  
A  
Colo  
ble.  
ques  
l'on  
qu'o  
puif  
atte  
& 3  
con

D  
Un  
leur  
terr  
son  
sera

malheur, dit M. Raynal, est d'avoir été mis dans une dépendance absolue de *Trinquebar*.

Ce Chef-lieu des Colonies Danoises possède un excellent territoire qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, avait autrefois une population de 30000 ames, dont 10000 habitaient la Ville même. On en voyait un peu plus dans une grande aldée remplie de manufactures grossières. Le reste travaillait utilement dans quelques autres lieux moins considérables. Trois cents Ouvriers, Facteurs, Marchands ou Soldats formaient toute la population Européenne dans l'établissement. Son revenu était d'environ 100 mille livres, & ce revenu suffisait à toutes les dépenses.

Avec le tems, le désordre se mit dans la Colonie. Elle rendit moins, & couta le double. Les Entrepreneurs s'éloignèrent, les fabriques languirent, les achats diminuerent, & l'on n'obtint qu'un bénéfice très-borné sur ceux qu'on ordonnait de loin en loin. Dans l'impuissance où l'on était de faire des avances aux ateliers, il fallut payer les marchandises 25 & 30 pour 100 plus chers, que si l'on se fût conformé aux usages reçus dans ces contrées.

Depuis 1772, *Trinquebar* a changé de face. Un-peu de liberté, quelques fonds, une meilleure administration, une augmentation de territoire, d'autres causes encore ont amélioré son sort; mais on présume que sa destinée ne sera jamais bien brillante.

## XXVI.

COMMERCE DES SUÉDOIS DANS  
LES INDES.

EN 1727, la Cour de Vienne paya la garantie de la pragmatique sanction par le sacrifice de la Compagnie d'Ostende. Cet événement força les Agents de cette Société à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entre eux furent ceux qui tournèrent leurs regards vers la Suede. Un riche Négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, se déclara leur protecteur, & fit appuyer leurs projets par la diette de 1731. On établit une Compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilège exclusif de négociier au-delà du Cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à 15 ans. Le desir de réunir le plus qu'il serait possible, les avantages d'un commerce libre, à ceux d'une association privilégiée, firent régler que les fonds ne seraient pas limités, & que tout actionnaire pourrait retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme la plupart des intéressés étaient étrangers, Flamands principalement, il parut juste d'assurer un bénéfice à la Nation, en faisant payer au Gouverne-

meur  
last

C

d'exp

Nav

Chir

sa ca

gema

retri

pour

à 54

rable

actio

assur

En

privi

ment

ton,

près

ressés

43 c

distin

1753

ils a

leurs

un co

ce no

droit

qui f

lieu e

pour

but é

de se



ment 1500 dalhers d'argent , ou 3390 livres par last que porterait chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas la Société d'expédier, pendant la durée de son octroi, 25 Navires; trois pour le Bengale & 22 pour la Chine. Un de ces vaisseaux fit naufrage avec sa cargaison entiere, & trois périrent sans chargement. Malgré ces malheurs, les intéressés retirèrent, outre leur Capital, 817 & demi pour 100, ce qui montait, année commune, à 54 & demi pour 100; bénéfice très-considérable, quoique, sur ce produit, chacun des actionnaires dût faire & payer lui-même ses assurances.

En 1746, la Compagnie obtint un nouveau privilège pour 20 ans. Elle fit partir successivement 3 vaisseaux pour Surate, & 33 pour Canton, dont un fit naufrage avec tous ses fonds près du lieu de sa destination. Le profit des intéressés fut de 871 & un quart pour cent, ou de 43 chaque année. Un événement remarquable distingua ce second octroi du premier. Dès 1753, les associés renoncèrent à la liberté dont ils avaiènt toujours joui, de retirer à volonté leurs capitaux, & se déterminèrent à former un corps permanent. L'État les fit consentir à ce nouvel ordre de choses, en se contentant d'un droit de 20 pour 100 sur toutes les marchandises qui se consommèrent dans le Royaume, au lieu de 75000 livres qu'il recevait depuis 7 ans, pour chaque voyage. Ce sacrifice avait pour but de mettre la Compagnie Suédoise en état de soutenir la concurrence de la Compagnie

que le Roi de Prusse venait de former à Embden; mais les besoins publics le firent rétracter en 1765. On alla même jusqu'à exiger tous les arrérages.

En 1766, le privilège fut renouvelé pour vingt autres années. La Compagnie prêta alors à la Nation 1,250000 liv. sans intérêts, & une somme double pour un intérêt de 6 pour 100. Elle devait être successivement remboursée de la première, par la retenue de 93750 livres qu'elle s'engageait à payer pour chaque navire qui serait expédié, & de la seconde à quatre époques convenues. Au premier Janvier 1778, il était parti 21 vaisseaux, tous pour la Chine. Les 17 premiers avaient rapporté seuls 22 millions 600 livres pesant de thé, & quelques autres objets d'une moindre importance. On ne peut pas dire précisément quel bénéfice ont produit ces expéditions; mais on doit présumer qu'il a été considérable, puisque les actions ont gagné jusqu'à 42 pour 100. Ce qui est généralement connu, c'est que le dividende fut de 12 pour 100 en 1770, qu'il a été de six toutes les autres années, & que la Compagnie est chargée des assurances depuis 1753.

Ce corps a établi le siège de ses affaires à Gothenbourg, dont la position offrait, pour l'expédition des bâtimens, pour la vente des marchandises, des facilités que refusaient les autres ports du Royaume. Une préférence si utile a beaucoup augmenté le mouvement de cette rade & le travail de son territoire.

Dans l'origine de la Compagnie, les fonds

variaient d'un voyage à l'autre. Ils furent, dit-on, fixés à 6 millions, en 1775, & à 5 seulement dans la dernière convention. Le produit des ventes n'a pas toujours été le même. On l'a vu plus ou moins considérable, selon le nombre & la grandeur des vaisseaux employés dans le commerce, selon la cherté des marchandises, au lieu de leur fabrication & de leur rareté en Europe. Cependant, on peut assurer qu'il est rarement resté au-dessous de 2 millions, & ne s'est jamais élevé au-dessus de 5. Le thé a toujours formé plus de quatre cinquièmes de ces valeurs.

C'est avec des piastres, achetées à Cadix, que ces opérations ont été conduites. Le peu qu'on y a fait entrer d'ailleurs, mérite à peine qu'on s'en souvienne.

Les consommations de la Suede furent d'abord un peu plus considérables qu'elles ne l'ont été dans la suite, parce qu'originaires les productions de l'Asie ne devaient rien au fisc. La plupart furent depuis assujetties à une imposition de 20 ou 25 pour 100, quelques-unes même, telles que les foiries, passagèrement prosrites. Ces droits ont réduit la consommation annuelle du Royaume à 300000 livres. Tout le reste est exporté, en payant à l'État un huitième pour cent du prix de sa vente. La Suede, vu la faiblesse de son numéraire & la médiocrité de ses ressources intrinsèques, ne peut se permettre un plus grand luxe; & ce sont ces considérations puissantes qui ont déterminé le Roi régnant à publier des Loix somptuaires qui ont été admi-

rées des peuples mêmes chez lesquels la dissipation, le faste & la frivolité sont les principaux objets de leurs jouissances.

## X X V I I.

*Tableau des monnoies dont on fait usage dans le commerce de l'Inde.*

Monnoies de l'Inde.	Monnoies de France.
	<i>liv. sols. den.</i>
Roupies d'or. . . . .	42
— d'argent. . . . .	2 8
Pagodes à 3 figures. . . . .	9 12
— à l'étoile. . . . .	8 8
— de Portonovo. . . . .	7 4
— de Negapatnam. . . . .	7 4
— de Mangalor. . . . .	9 12
— Ancienne. . . . .	
Le demi-fanon. . . . .	3
Le fanon de Pondichery. . . . .	6
Le double fanon de Pondichery. . . . .	12
— de Madras. . . . .	8
— de Trinquabar. . . . .	12
Fanon d'or de Negapatnam. . . . .	7 6
— de Paljacate. . . . .	9
— de Mangalor. . . . .	9
— de Tiroupadi. . . . .	9
— de Maduré. . . . .	7 6
— de Doulondourpoté. . . . .	9
— de Latchimi-Devi. . . . .	12

*liv. sols. den.*

_____	de Batalchipoté . . .	15
_____	d'Alingeri. . . . .	6
_____	d'Areni. . . . .	12
_____	d'Olear-Paléon. . . .	12

On fait aussi usage du *doudou*, monnoie de cuivre. Il en faut 20 de ceux de Pondichery, pour un fanon ou 6 sols.

_____	Doudou de Madras. . . . .	1
_____	de Bombaye. . . . .	1
_____	d'Arcate. . . . .	6
_____	du Tanjaour. . . . .	6
_____	de Maduré. . . . .	6

On trouve encore dans le Nord de l'Inde, des monnoies anciennes en or & en argent, où sont frappés les douze signes du Zodiaque. Les révolutions continuelles, dit M. Sonnerat, qui agitent cette partie du monde, font disparaître bientôt les anciennes especes. Un usurpateur qui s'empare du pays, détruit tous les monuments, & fait fondre toutes les especes, pour anéantir, s'il est possible, jusqu'au nom du Prince qu'il a détrôné. Comme toutes ces monnoies ont indubitablement suivi le même sort, elles sont d'une extrême rareté.

On compte aussi dans l'Inde par roupies siccas, par lacs & par crores. Huit roupies siccas valent environ 3 liv. de notre monnoie; le lac vaut 100 mille roupies, & le crore 10 millions de roupies siccas.

dissipa-  
ncipaux

t usage

France.

sols. den.

8  
12  
8  
4  
4  
12  
3  
6  
12  
8  
12  
7 6  
9  
9  
9  
7 6  
9  
12

*ARRÊT du Conseil d'État du Roi ,  
concernant le Commerce de la Chine.*

Du 2 Février 1783.

*Extrait des Registres du Conseil d'État.*

**L** E R O I étant informé que les Ports de son Royaume ne se trouvent pas suffisamment pourvus des marchandises de l'Inde & de la Chine, qui sont nécessaires, soit pour la consommation de ses sujets, soit pour les échanges avec l'Etranger; sa Majesté a résolu de profiter des premiers instans de la paix, pour procurer le plutôt possible à son Royaume, un approvisionnement suffisant des divers objets que fournit le commerce de la Chine: c'est dans cette vue, qu'après s'être fait représenter l'Arrêt de son Conseil du 13 Août 1769, par lequel le privilège exclusif de la Compagnie des Indes a été suspendu; ensemble l'Arrêt du 6 Septembre suivant, portant Règlement pour le commerce de l'Inde, sa Majesté a considéré que si dans les circonstances actuelles, on s'en rapportait pour un approvisionnement aussi important, aux spéculations des particuliers, on ne pourrait pas être assuré que leurs entreprises fussent effectuées assez promptement pour espérer des retours dès l'année 1784; & qu'il serait plus avantageux & plus sûr d'en charger un Armateur qui dirigerait cette opération pour le compte de sa Majesté:

Et fa  
clos-  
le zel  
Conte  
des fin  
a ord

LE  
à emp  
à la g  
jugée  
somm  
en to  
comm  
confie  
à l'eff  
cessar  
de bâ

LE  
spécia  
qu'au  
jesté  
résult  
l'enco  
elle s  
Créat  
encor

EN

Et sa Majesté ayant fait choix du sieur Grandclos-Messé, dont elle connaît l'expérience & le zele, Oûi le rapport du sieur Joly de Fleury, Conseiller d'État ordinaire, & au Conseil royal des finances; LE ROI ÉTANT EN SON CONSEIL, a ordonné & ordonne ce qui suit :

## A R T I C L E P R E M I E R.

LE ROI autorise le sieur Grandclos-Messé, à emprunter pour le compte de sa Majesté, soit à la grosse, soit de toute autre maniere qui sera jugée convenable, jusqu'à concurrence d'une somme de trois millions, pour être employée en totalité à faire les fonds d'une expédition de commerce pour la Chine, dont sa Majesté a confié la direction audit sieur Grandclos-Messé; à l'effet de quoi, sa Majesté fera remettre incessamment à sa disposition un nombre suffisant de bâtimens pour remplir cette destination.

## I I.

LE produit des cargaisons de retour demeurera spécialement affecté au payement des emprunts qu'aura fait ledit sieur Grandclos-Messé. Sa Majesté entend que les bénéfices qui pourront résulter de cette opération, soient employés à l'encouragement du commerce de l'Inde, & elle se réserve d'y faire participer aussi ceux des Créanciers de la Compagnie des Indes qui restent encore à liquider.

## I I I.

EN conséquence des dispositions portées au

présent Arrêt , & jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné par sa Majesté , il sera sursis à la délivrance des permissions qui pourraient être demandées par des Armateurs particuliers , soit en France , soit aux îles de France & de Bourbon , pour le commerce de la Chine. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , sa Majesté y étant , tenu à Versailles le deux Février mil sept cent quatre-vingt-trois.

Signé, LA CROIX CASTRIES.

*Fin du premier Volume.*